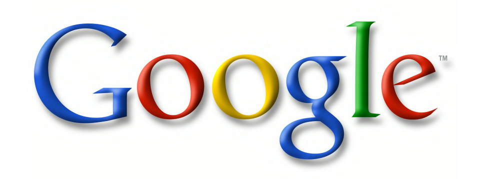






RECÜEIL DE PIECES GALANTES.

TOME TROISIE'ME.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

RECUEIL
DE PIECES
GALANTES,
EN PROSE ET EN VERS,
DE MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
ET DE
MONSIEUR PELISSON.
Nouvelle Edition, à laquelle on a joint

Le Voyage de BACHAUMONT & LA CHAPELLE,
Les Poëſies du Cher. D'ACEILLY OU DE CAILLY.
Les Viſionnaires, Comédie de JEAN DESMARETS, de l'Académie Françoiſe.

TOME TROISIE'ME.



A TREVOUX,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. XLVIII.



PORTRAIT D'IRIS.



E l'objet le plus beau qui soit en la
Nature,
De mon incomparable Iris,
Et de ses charmes qui m'ont pris,
J'entreprens de tracer une vive peinture.
Amour, mon aimable vainqueur,
Du plus beau de tes feux viens échauffer ma veine,
Et dépeins dans mes Vers cette belle inhumaine,
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon cœur.

Sa taille noble, riche & belle,
Et qui n'est point d'une mortelle,
Se fait craindre d'abord & respecter de tous ;
Mais de son geste aisé la grace naturelle
A quelque chose de si doux,
Que l'amour aussi-tôt fait ressentir ses coups,
Et se joint au respect que l'on avoit pour elle.
Ses cheveux longs & noirs, luisans & déliez,
Par bouçles répandus, & galamment liez,
Ombrageant doucement la fraîcheur de sa jouë,
Là, de Jeux, de Ris & d'Amours

Un essein folâtre se jouë,
Et dedans leurs anneaux fait mille jolis tours.
Son teint n'est que de lys & de roses vermeilles,
Où ces mêmes Amours ainsi que des Abeilles
Succent un miel délicieux
Réservé seulement pour la bouche des Dieux.

Ses yeux grands, doux & noirs ne se peuvent décrire,
Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en soupire,
Qui mourroit accablé d'amour & de plaisir,
S'il ne se soulageoit dumoins par un soupir.

Qu'on aime à ressentir les beaux feux qu'ils allument,
Lorsque par leur présence ils charment tous nos sens!
Mais, helas! dès qu'ils sont absens,
Que le pauvre cœur qu'ils consument
Eprouve que ses feux sont cruels & cuisans!

Sa bouche petite & vermeille
Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal,
Ni les Rubis ni le Corail
N'ont point une couleur pareille.
Aussi, comme on le peut juger,
La Nature judicieuse
La fit ainsi petite, afin de ménager

Une

Une couleur si précieuse.

Alors qu'elle s'ouvre en riant,
On voit de beaux filets de perles d'Orient
Egales, blanches & lustrées,
Et dont l'œil avare est épris.
Elles sont, il est vrai, petites & carrées;
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix.
Pour vous trop injustes oreilles,
Qui méprisez d'oüir le récit de mes maux,
Bien que vous possediez des beautez non-pareilles,
Sans mélange d'aucuns défauts;
Puisqu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cause de tous mes malheurs,
Vous n'entendrez point vos loüanges,
Que vous n'écoutiez mes douleurs.

Sa gorge où le désir s'égare,
En deux petits monts se sépare,
L'un de l'autre assez éloignez;
Un importun voile les cache,
Qu'ils repoussent comme indignez
D'une contrainte qui les fâche.

Ses bras ronds, fermes & polis
Font honte à la blancheur du lys;
Ses mains sont plus blanches encore,

Si ce n'est toutefois
Que vers le petit bout des doigts
Un peu de rouge les colore;
Telles les a la jeune Aurore,
Quand de couleur de rose elle peint le Levant,
Ou bien quand au matin sur le rivage more
Elle les lave en se levant.

Je sçai bien que ses mains sont un peu larronesses,
Et que pour dérober des cœurs
Elles ont d'étranges adresses;
Qu'elles n'attendent point que l'on regarde ailleurs,
Pour faire leurs tours de souplesses:
Mais pour s'en garantir tous soins sont superflus;
Et quel moyen de s'en défendre?
Lorsque l'on a les yeux dessus,
C'est lorsqu'elles sçavent mieux prendre.

Pour les autres beautés dont Iris est pourvûë,
Et qui composent sont beau corps,
Ce sont des précieux trésors,
Qu'elle tient cachez à la vûë,
Avec le même soin, que sous ses beaux habits
La terre cache les rubis,
L'or & les diamans pour qui l'on l'importune,

Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever;
Mais aussi qui font la fortune
De celui qui les peut trouver.

De toutes les Beautez cet illustre modelle,
Ce chef-d'œuvre achevé de la Terre & des Cieux,
Est le riche Palais d'une ame encore plus belle;
Mais d'une ame semblable aux Dieux,
D'une ame toute de lumiere,
Qui connoît toute chose, & sçait tout enflâmmer,
Et dont le seul défaut est d'être un peu trop fiere,
Et de ne sçavoir pas aimer.

Si vous êtes jaloux, grands Dieux! de vôtre gloire,
Ne souffrez plus en elle une tache si noire,
Qui gâte de vos mains l'œuvre le plus parfait,
Q'Iris cesse d'être inhumaine,
Et pour rendre accompli ce que vous avez fait,
Rendez-là sensible à ma peine.

Voilà de mon Iris la charmante peinture,
Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau,
Puisqu'enfin je lui fais injure,

Et que l'Original est mille fois plûs beau.
Il reste maintenant qu'à ce riche Tableau
Je fasse une digne bordure :
Ma Muse, prenons le cizeau.

Autour de ce Portrait, il faut que tu t'aprêtes
A tailler en relief d'un art industrieux,
Sur le bois d'un Mirthe amoureux,
De cet objet vainqueur les illûstres conquêtes :
Ici la prise de Tirsis,
Et là celle du beau Silvandre,
Ici la défaite d'Alcandre,
Et là l'Embrasement du malheureux Lisis,
Dont le cœur fut réduit en cendre.

Enfin sur un char de victoire,
Réprésentons Iris éclatante de gloire,
Qui mene aprés elle enchaînez
Une troupe d'Amans que ces beaux yeux captivent,
Qui tous de roses couronnez,
Chantent ses beautez & la suivent ;
Qui loin de regretter leurs cheres libertez,
Ne voudroient pas changer avec des Diadêmes
Les aimables liens dont ils sont arrêtez,
Et dont ils sont plus fiers de se voir garotez,
Que s'ils étoient vainqueurs eux-mêmes
De toutes les autres Beautez.

Je

Je ne crois pas être blâmable,
Si plein d'un noble orgueïl, & de mon rang jaloux,
Je marche le premier de tous
Parmi cette troupe honorable.
Tous ses Amans sont courageux,
Galans, libéraux, généreux,
Et je sçai que je vaux moins qu'eux:
Mais alors que l'amour range ceux de sa suite,
Ce n'est pas selon le mérite,
Mais selon qu'ils sont amoureux.

RONDEAU.

FAIRE la froide en apparence,
Après m'avoir donné licence
De toucher jusqu'à vos genoux!
Refuser un plaisir si doux
A ma longue persévérance!
Quittez-là cette indifférence,
Pour me contenter laissez-vous
Faire.

Ha! l'importune résistance!
Gardez de faire pénitence,
Amour se doit mettre en courroux;
Puisqu'au lieu de souffrir ses coups,
Vous m'empêchez quand je le pense
Faire.

STANCES IRREGULIERES.

SI vous croyez que ma conſtance
Ne puiſſe jamais vous toucher,
Philis, n'abuſez plus de ma perſeverance,
Et ſçachez que le tems m'eſt cher.

Sondez bien votre cœur ſur ce qu'il pourra faire,
Voyez s'il peut ou non appaiſer mes douleurs;
Après cet examen, ſi je ne puis vous plaire,
Permettez-moi de me pourvoir ailleurs.

Le foible eſpoir qui m'entretient
M'a fait juſques-ici ſurmonter ma ſouffrance;
Mais dans une telle eſpérance
Le tems paſſe & la mort vient.

Ainſi mes jeunes ans pourroient s'évanoüir
Dans des attentes vaines,
Et je n'aurois après pour tout fruit de mes peines
Que la perte du tems dont je devois joüir.

Quand je parle d'être volage,
Je ſçai que vous avez l'orguëil
De croire que d'un coup d'œil
Vous

Vous m'obligerez bien à changer de langage.

L'autorité pourtant est une foible amorce
Pour vous assurer de mon cœur,
L'on n'a rien de lui par la force,
Et l'on a tout par là douceur.

Peut-être direz vous, qu'il aille sur sa foi,
Qu'à la quête d'un autre en vain il se travaille,
Comme il n'en est pas qui me vaille,
Il reviendra toujours à moi.

Vous n'êtes pas une Beauté commune,
Chacun le sçait; mais sans vous offenser,
Il s'en pourroit encore trouver quelqu'une,
Dont en cas de besoin l'on pourroit se passer.

Enfin, Philis, la longueur me déplaît,
Sans remettre à votre ordinaire,
Voyez si justement je serois votre fait,
Comme vous seriez mon affaire.

Ne perdons plus le tems en discours superflus;
Consultez-vous bien, & pour cause;
Car pour déterminer la chose,
Je ne puis vous donner qu'une heure tout au plus,

PREMIERE ELEGIE.

JE ſçais bien que le Ciel ne m'a point fait pour vous ;
Cependant je vous aime, & les deſtins jaloux
Du bon ordre qui veut que tout ſoit en ſa place,
M'ont refuſé la force & m'ont donné l'audace.
Je me ſuis emporté juſqu'à vous l'avoüer,
Contre un plus bel écueil on ne peut échoüer.
Je connois ma foibleſſe, & je connois vos charmes,
Je ſçai combien le coup eſt indigne des armes,
Combien ma paſſion profane vos appas,
Et que les fers que j'ai ne m'appartiennent pas.
Je voulois réſiſter ; mais dans cette ſurpriſe
Il ne fut pas en moi de peſer l'entrepriſe,
Ni de régler alors que je vous apperçus,
Ce qu'il falloit penſer & faire là deſſus.
J'étois libre à la Cour au tems que vous y vîntes,
Depuis, en quels détours & dans quels labyrintes
Ne me ſuis-je ſenti moi-même m'égarer,
Sans que moi-même enfin je m'en ſois pû tirer ?

Il eſt vrai que jamais les Cieux & la Nature
N'ont ſi bien rencontré dans une créature.
Vous êtes belle au point qu'on ne peut l'exprimer,
Et parmi ce qu'on voit de plus propre à charmer,
Il ſemble que vous ſeule attiriez la tendreſſe,
Et que de toutes parts à vous ſeul on s'adreſſe.
Quelle doit être, ô Dieux ! celle que vous ſuivez,
A juger de ces traits par ceux que vous avez ?
Une gloire va loin qui devance la vôtre,
Vous puis-je imaginer à la ſuite d'une autre ?
Ha ! ſans doute, que c'eſt la mere des Amours,
De ſa propre lumiere elle fait les beaux jours ;
L'exceſſive clarté qui brille derriere elle
Ne peut diminuer ſa ſplendeur immortelle,
Et je me ſens forcé par un objet ſi doux
A louer des attraits qui ne ſont pas à vous ;
Ce qu'on fait rarement devant celle qu'on aime.
En récompenſe auſſi c'eſt un honneur extrême,
Et pour votre mérite, & pour ma paſſion,
Qu'un tel ſujet ne ſoit qu'une digreſſion.
A l'égard d'un Amant c'eſt pourtant une faute,
Et pour vous redonner l'encens que je vous ôte,
Ne puis-je atteindre aux traits d'un viſage achevé,

Vrai modéle où pas un n'eſt encore arrivé ?
Ce teint, ces cheveux blonds, ce parler, ce ſourire,
Charmes à reſſentir, & non pas à décrire ?
L'éclat impérieux de ces divins regards
Propres à renverſer le trône des Céſars,
Ne puis-je l'exprimer non-plus que me défendre ?
D'un chef-d'œuvre adorable où l'amour, quoique tendre,
A ſi mal toutefois ménagé la langueur,
Que tout eſt dans les yeux, & rien dedans le cœur :
Ces yeux ont mis le feu par toute l'Auſtraſie,
Qui pour votre naiſſance avoit été choiſie,
Ce climat de vos loix ne s'eſt point affranchi,
Et juſques à ſes Dieux toute choſe a flêchi.
N'aviez-vous pas ſur eux étendu vos conquêtes,
Avant que de venir mettre un joug ſur nos têtes ?
Il eſt bien juſte auſſi qu'un triomphe ſi doux
Commence par les Dieux, & finiſſe par nous.
Je veux vous l'avouer, ſouvent la calomnie
Attaque les Beautés du côté du génie ;
C'étoit-là votre foible, au moins je l'eſpérois,
Et que par cet endroit je vous échaperois,
Cherchant à me ſauver dans ce délavantage
Comme ſur une planche offerte à mon naufrage :
Mais

Mais en vous le dedans eſt digne du dehors,
Et j'ai trouvé l'eſprit auſſi beau que le corps;
Une droite raiſon, un jugement ſolide,
Et dans un cœur honnête où l'équité préſide,
Des ſentimens ſi fins, tendres & délicats,
Qu'on vous croiroit aimer ceux dont vous faites cas.

Hélas! que de rivaux! ma meilleure fortune
Eſt d'avoir quelque part à la chaîne commune,
Et c'eſt ma deſtinée entre ces malheureux
De ſouffrir ſans me plaindre, & de ſouffrir plus qu'eux.
Oüi plus qu'eux, & ſçachez que vous êtes coupable,
Si vous en avez crû quelqu'autre plus capable:
Quelqu'autre n'a point tant de conſtance & de foi;
Mais ce quelqu'autre-là vous l'aimez plus que moi.
Le reproche eſt léger dont ma plainte eſt ſuivie,
Et tel de vos Amans à qui je porte envie,
Peut être plus aimé, quoique moins amoureux,
Et n'en être pourtant de guéres plus heureux.

Ces gens remplis d'un art qui leur eſt néceſſaire,

N'auront

N'auront point avec vous de procédé sincére ;
Vous conteront leur peine, & vous la diront tous,
Autant pour être ouïs des autres que de vous ;
Ou vous en feront voir davantage peut-être,
Qu'en effet vos beaux yeux chez eux n'en ont fait naître :
Mais celui qui vous parle & qui semble interdit,
Vous étale son cœur, & sent tout ce qu'il dit.

AVANTURE

D'un Moineau & d'une Tourterelle.

UN Moineau des plus emportés
Se pâma l'autre jour pour les rares beautés
D'une affligée & tendre Tourterelle ;
Mais elle répondit à ce transport pressant
D'un air mélancolique, amoureux, languissant :
Je ne suis point une infidelle,
J'ai perdu mon unique amour,
Je n'en puis jamais souffrir d'autre,
Moineau, je méprise le vôtre,
Autant que j'abhorre le jour.

Avis à la Tourterelle.

J'Ai pitié de la Tourterelle,
Qui méprise un Moineau pâmé;
Quand sa compagne est infidelle
Le Moineau devroit être aimé.
Si la mort vous l'avoit ravie,
Il faudroit la pleurer, gémir toute sa vie,
Et ne souffrir jamais une nouvelle amour.
Mais quand cette compagne est ingrate & légere,
Quand son absence est volontaire,
Il faut la quitter à son tour,
Aux ardeurs des Moineaux promptement satisfaire,
Et benir en chantant la lumiere du jour.
Croyez moi, charmante Bergere,
Voici pour les Oiseaux un avis salutaire.

II. ELEGIE.

QU'Amour a de plaisir dans son aimable empire!
Il sçait rendre content, même quand on soupire:

Depuis

Depuis que vos beaux yeux l'ont rendu mon vainqueur,
Mille charmes ſecrets l'ont ſuivi dans mon cœur.
Que je lui ſçai bon grè de ſa prompte victoire!
En me chargeant de fers, il me comble de gloire,
D'un agréable eſpoir il flatte les déſirs,
Pour un mal qui n'eſt rien, il donne cent plaiſirs;
Souvent il adoucit l'amertume des larmes;
Il mêle à tous nos maux mille inviſibles charmes:
On ne ſçait point aimer quand on craint ſon tourment,
Et c'eſt pour être heureux que je veux être Amant.
Quelque accablé qu'on ſoit, un ſigne, une parole
Suſpend les déplaiſirs, les charme, les conſole:
Malgré tous ſes ennuis & tous ſes maux ſoufferts,
On n'a point de plaiſirs ſi ce n'eſt dans ſes fers.
Quelque profond reſpect que la raiſon m'ordonne,
Quand je ſuis près de vous mon ame m'abandonne,
Et voyant qu'il n'eſt rien de ſi beau ſous les Cieux,
Pour

Pour vous mieux admirer vient toute dans mes yeux,
Quand je ne vous vois plus, un quart-d'heure d'absence
Fait souffrir à mon cœur un siécle de souffrance;
J'accuse vos rigueurs, je déplore mon sort,
Et m'éloigner de vous, c'est aller à la mort:
Mais dès que mon bonheur veut que je vous revoye,
Je ne puis exprimer ni retenir ma joye:
Elle éclate & mon cœur en un si doux moment
Ne se ressouvient plus de son cruel tourment:
Plein d'une émotion douce, sensible, aimable,
Il se fait à soi-même un plaisir incroyable:
A force de songer aux plaisirs les plus doux,
Enchanté comme il est, il croit les avoir tous,
Et pensant les sentir, parcequ'il les désire,
Il se flatte, il se pâme, il semble qu'il expire.
Mais faut-il, belle Iris, que vos divins appas
Causent tant de plaisirs que vous ne goûtez pas?
Si l'amour est si doux, aimez ce qui vous aime,
Ne vous refusez pas cette douceur extrême,
Que le feu de vos yeux qui passe dans mon cœur,
Repasse dans le votre avec la même ardeur,
Ah! ne résistez point à cette ardeur si belle,

Il n'eſt rien de ſi pur ni de ſi charmant qu'elle,
Et ne croirez-vous pas un feu ſi glorieux
Digne de votre cœur, puiſqu'il vient de vos yeux.
Quoi ! mon zele aujourd'hui pourroit il vous déplaire ?
Quand je brule d'amour, brulez-vous de colere ?
Croyez-moi, s'il n'alloit que de mon intérêt,
Je ſerois plus ſoumis que tout autre ne l'eſt.
Mais auſſi, belle Iris, quand il y va du vôtre,
Ah ! ſouffrez que je ſois plus hardi que tout autre ;
Il n'eſt peine, il n'eſt rien dont je ne vienne à bout,
J'aime & je vous le dis, en un mot j'oſe tout ;
J'aſpire à vous ſervir, & c'eſt-là noble envie
Qui m'engage à l'amour & qui vous y convie ;
Et ſi mes tendres vœux ſemblent intéreſſez,
L'intérêt eſt ſi beau qu'il les excuſe aſſez.
Doux charme de nos cœurs, cher auteur de ma peine,
Amour, qui la connois, vole vers l'inhumaine,
Pour entrer dans ſon cœur ſors un moment du mien,
Fais-lui mon mal ſi beau qu'elle en faſſe le ſien.
Mais ſurtout, adoucis ſon injuſte colere,
Sçache-lui plaire enfin ſi j'ai ſçu lui déplaire.

ſeul

Seul tu l'as irrité, & seul entre les Dieux
Tu me peux désormais rendre moins odieux :
Il y va de ta gloire, il y va de la mienne,
Et pour dire encore plus, il y va de la sienne.

III. ELEGIE.

POurquoi me pressez-vous, curieuse Sylvie,
De vous nommer l'objet dont mon ame est ravie ?
Pensez-vous que le sort pour moi si rigoureux
Ait encore entrepris de me rendre amoureux,
Et que pour achever ma mauvaise fortune,
Il ait mis dans mon cœur une flâme importune ?
Comment, d'un si grand mal vous puis-je être suspect ?
N'est-ce point que mes yeux ont manqué de respect ?
Quelqu'un de mes regards vous a-t-il fait entendre
Qu'un feu trop violent me réduisoit en cendre ?
J'ai donc par tant de soin essayé vainement
De cacher en tous lieux cet aimable tourment.
Je ne le cele point, j'ai perdu ma franchise,
Vous l'avez deviné, que cela vous suffise.

D'une

D'une jeune Beauté j'ai senti le pouvoir,
De grace, après cela que pensez-vous sçavoir?
Qui vous fait tant chercher le nom de cette
Belle?
Si je vous le disois, helas! que diroit-elle?
Je verrois sa douceur se tourner en courroux,
Et j'aurois grand sujet de me plaindre de vous.
Ha! pour vous contenter je crains trop sa colere,
Et vous me blâmeriez si j'osois lui déplaire;
Sans doute au même tems votre ame changeroit,
Et loin de me défendre elle m'accuseroit.
Laissez-moi donc aimer sans vous dire qui j'aime,
Dieux! ne craignez-vous point que ce ne soit
vous-même?
Vous de qui les appas sçavent tout émouvoir,
Vous que sans être épris l'on n'a jamais pû
voir:
Un ordre impérieux de la bouche que j'aime,
A bien sçu me résoudre à me trahir moi-même;
Quel respect si profond peut au mien s'égaler?
Cent fois je me suis tû quand il falloit parler,
Et le même respect par un effet contraire
M'a forcé de parler quand je voulois me taire.
Cher & divin objet, quittez votre rigueur,
Un vaincu doit toujours avouer son vainqueur:
C'est agir lâchement & lui ravir sa gloire,

Que

Que de lui refuser l'aveu de sa victoire.
Quand je dis que vos yeux m'ont rangé sous
vos loix,
Je rends à ces vainqueurs l'hommage que je
dois :
Un injuste respect m'empêchoit de le dire ;
Mais je n'ai pû trahir les droits de leur Empire,
Et pressé d'un devoir & plus juste & plus doux,
J'ai reconnu les fers que je tenois de vous.
Quoi ! par un tel aveu j'ai donc pû vous dé-
plaire,
Et l'encens aujourd'hui met les Dieux en co-
lere !
Beaux yeux, s'il est ainsi, j'en accuse mon sort,
Et s'il m'en faut punir, je consens à ma mort.
Ainsi, disoit Tirsis, le feu qui le dévore,
Et l'amour en ses yeux sembloit le dire en-
core ;
Il n'eût jamais fini, si pour le contenter
La Belle plus long-tems eut daigné l'écouter.



IV. ELEGIE.

IV. ELEGIE.

DÉCLARATION D'AMOUR.

CAliſte, je ſçai bien que je vais me détruire,
Et que ma paſſion trop portée à me nuire,
Faiſant ſur mon devoir ce téméraire effort,
Dans l'eſpoir de guérir, me conduit à la mort,
Qu'oſant vous déclarer le mal qui me poſſede,
Je vais chercher ma perte en cherchant du remede.
Mais duſſai-je ſoudain expirer devant vous,
N'obtenir que mépris, que haine & que courroux,
Et vous voir, s'il ſe peut, autant impitoyable,
Que je ſouhaiterois de vous voir favorable:
Il faut dans mon tourment ou mourir ou parler.
Puis-je cacher un feu dont on me voit bruler?
Je vous aime, Caliſte, & j'oſe vous le dire,
C'eſt aſſez, ce me ſemble, exprimer mon martyre,
Puiſque l'aveuglement, qui m'ôte le reſpect,
Vous défend de tenir cet aveu pour ſuſpect.

Auſſi

Auſſi dans mes douleurs eſperer me contraindre,
Eſperer me ravir la douceur de me plaindre,
Aſſez & trop long-tems je l'ai voulu tenter ;
Mais qui n'eſpere rien ne doit rien redouter.
Ce Tyran qu'en mon cœur vos appas firent naître,
Malgré ma réſiſtance eſt devenu mon maître :
En le voulant dompter, lui même m'a dompté,
Et s'eſt rendu plus fort, plus j'avois réſiſté.
Depuis de vos beaux yeux les puiſſantes amorces
Toujours dans ma foibleſſe augmenterent leurs forces,
Et voyant que mon cœur les vouloit ſeconder,
Enfin je ſuccombai ne voulant pas ceder.
Caliſte, dès ce tems je languis dans vos chaînes,
Mes yeux incontinent vous conterent mes peines,
Et mes vives douleurs s'y peignirent ſi bien,
Qu'en vain vous me direz que vous n'en vîtes rien.
Mais comme ma raiſon condamnant cette flâme,
N'avoit pas tout-à fait abandonné mon ame,
D'abord je reprimai leur langage indiſcret,
Je voulus les contraindre à garder le ſecret :

Et

Et comme inceſſamment leur diſcours téméraire
Malgré tous mes efforts tâchoit de vous déplaire,
Pour les en empêcher j'aimai mieux me bannir,
Ou plutôt dans la fuite avec eux me punir.
J'allai donc en des lieux à moi ſeul acceſſibles,
Choiſir pour ſoupirer des témoins inſenſibles:
Dans ces déſerts affreux, au fort de mes tourmens
Ces bois ſe ſont émus de mes gémiſſemens,
Leurs mornes Déïtez quittant leurs ſolitudes,
Ont daigné prendre part à mes inquiétudes,
Et mille fois Echo dans mon triſte entretien,
Pour ſoupirer mon mal a négligé le ſien.
Mais je trouve qu'enfin ma peine eſt incurable.
Que ce rémede eſt rude & bien peu profitable!
Et je veux eſperer qu'il me ſera plus doux,
Puiſqu'il me faut mourir, de mourir près de vous.
Après m'être ſervi de mes plus fortes armes,
Que ma flâme n'a pû s'éteindre par mes larmes,
Ma raiſon m'abandonne, & mon cœur eſt contraint
De vous montrer le trait dont il ſe ſent atteint.
Revoyez-le, Caliſte, il revient pour vous dire,
Qu'il

Qu'il soupire pour vous, ou plutôt qu'il expire:
Dans sa rebellion, il veut, l'audacieux,
Que ma bouche vous parle aussi-bien que mes
yeux.
Vous l'avez écoutée : aprés son insolence,
Je mets en vos bontés mon unique espérance:
Car mon esprit n'est point tellement déréglé,
Que je ne sçache bien que je suis aveuglé;
Que la Nature ingrate, & la Fortune avare
M'ont toujours regardé d'un œil triste & barbare,
Et ne m'ont point orné de ces rares trésors,
Qui parent un esprit & font aimer un corps.
Caliste, cependant par une audace insigne,
J'ose brûler pour vous en étant si peu digne;
Même, le puis-je dire? En ma témérité
J'ose encore esperer de ma fidélité:
Ma passion me flatte & me veut faire croire,
Qu'on peut vous adorer sans ternir votre gloire;
Puisque même les Dieux du plus vil des mortels
N'ont jamais dédaigné d'accepter les Autels,
Recevez donc les miens & soyez assurée
Que vous serez assez, souffrant d'être adorée:
C'est l'unique bonheur que je veux obtenir.
Qu'ai-je dit? C'en est trop, vous me devez punir:
Mais si pour vous venger & pour me satisfaire,

Vous souhaitez sçavoir ce que vous devez faire,
Déclarez seulement que vous souffrez mes feux,
Mon amour aussi tôt secondera vos vœux.
Dans l'attente de voir ma flâme soulagée,
Je vais mourir de joye & vous serez vengée :
Et moi, je trouverai dans cet heureux moment
Mon unique bonheur avec mon châtiment.

V. ELEGIE.

SUR LA VIOLENCE D'UNE PASSION.

JEune merveille à qui mes destinées
Ont consacré mes plus belles années,
A qui malgré ma cruelle prison,
Malgré mes maux & malgré ma raison,
Qui me fait voir ma perte manifeste,
J'en veux encor consacrer tout le reste,
Sans que jamais ni rigueurs ni mépris
Puisse m'ôter le dessein que j'ai pris.
Beauté fatale au repos de ma vie,
Si par vos yeux ma liberté ravie,
Ne vous coûta qu'un seul de leurs regards;
Et si depuis bravant tous les hazards
Que j'ai prévus dans mon sort déplorable,

J'ai mieux aimé me rendre miserable,
Et vous aimant, souffrir mille trépas,
Que vivre heureux, & ne vous aimer pas:
Par tant de maux, de tourmens & de peines,
Si constamment soufferts dedans vos chaînes,
Prêtez l'oreille à ma mourante voix,
Si vous voulez, pour cette seule fois.
Mais pour m'aider à plaindre mon martyre,
Lâchez un peu mes fers: que je respire.
Las! que vous sert de vouloir que mon cœur
Soit accablé dessous leur pesanteur?
A-t-il conçu quelque penser rebelle,
Ou fait dessein de vous être infidéle?
Dans la rigueur des maux que j'ai soufferts
Ai-je par fois murmuré dans vos fers?
A quel dessein ces chaînes différentes
Par tant de nœuds sont encor plus pressantes?
Si quelquefois j'ose les repousser,
C'est pour me plaindre, & non pour les forcer.
Je n'ai jamais haï ma servitude;
Même au plus fort de mon inquiétude,
Je ne dis point qu'elle me fait mourir;
Mais je me plains qu'on ne la peut souffrir:
Qu'à votre gré mon mal soit incurable,
Qu'il soit mortel, mais qu'il soit supportable.
Certes vos yeux, tout clair-voyans qu'ils sont,
Pardonnez-moi, ne sçavent ce qu'ils font.
Qui ne diroit à me voir tout de flâme,

Que leurs regards n'en veulent qu'à mon
ame ?
Que n'a pas fait l'Amour pour m'enflâmer,
Et qu'ai-je fait pour ne vous pas aimer ?
Ai-je offensé par trop de résistance
De vos attraits la divine puissance ?
Ai-je jamais permis à ma raison
De me parler de rompre ma prison ;
De remontrer à mon ame égarée,
Que je courois à ma perte assurée ;
Que le plaisir que l'on prend à vous voir,
Ne produit rien qu'un mortel désespoir ;
Que je devois un peu mieux me connoître,
Encor qu'Amour se fût rendu mon maître ;
Et qu'il falloit pour m'en laisser charmer,
Songer du moins si vous pouviez m'aimer ?
Dans mon malheur, hélas ! tout au contraire
Je ne songeois qu'à tâcher de m'y plaire ;
D'un si beau feu me regardant brûler,
Je n'aspirois à rien qu'à m'aveugler.
Je me disois qu'Amour a de coûtume
D'entremêler ses plaisirs d'amertume :
Je me disois, que pour vous acquerir
Un Dieu même ne pouvoit trop souffrir.
Fermant les yeux aux bords des précipices,
Je n'y pensois rien voir que des délices ;
Même pensant qu'ils étoient sous mes pas,
Je me disois que je n'y courois pas.
Mais vous ayant enfin rendu les armes,
Ne

Ne puis-je avoir de tréve avec vos charmes :
Non, non, il reste à leur puissant effort,
De m'ouïr plaindre, & me donner la mort.
Peut-étre encore jugeant mal du silence,
Qui de mes maux accroît la violence,
Vous ignorez qu'on peut languir, brûler,
Souffrir la mort, & jamais n'en parler.
Mais qui peut mieux exprimer mon martyre,
Que le travail de ne le pouvoir dire ?
Est-il des cris & des gémissemens,
Qui parlent mieux que mes propres tourmens ?
Quelque transport que l'Amour nous inspire,
Assez s'en plaint qui fait voir qu'il expire.
Pour l'observer, faites envers vos yeux,
Que j'aime moins, & je parlerai mieux.
Je n'en veux point une marque meilleure,
Vous le pouvez éprouver à toute heure :
Dans mes Rivaux j'en ai mille témoins,
S'ils parlent mieux, ils vous aiment bien moins.
Vous le verrez par notre patience.
Mais que m'en doit servir l'expérience ?
Vous l'avouërez : mais las ! que cet aveu
Me coûte cher & me servira peu ?
Avant ce tems mon trépas qui s'avance,
M'aura ravi le prix de ma constance ;
Et pour tout fruit quand vous l'admirerez,
Avec la leur vous la comparerez.

Hélas ! du moins, en songeant à ma perte,
Souvenez-vous que vous l'avez soufferte.
Mais qu'ai-je dit ! que c'est mal discourir !
Si votre but est de me voir mourir,
Trop belle Iris, ce que je puis vous dire,
Est que je crois sans cesse que j'expire ;
Que le trépas qu'à toute heure j'attends,
Rendra bien-tôt tout vos désirs contens ;
Et qu'en mon sort j'aime assez peu la vie,
Pour contenter aisément votre envie.
A votre gré disposez de mes jours,
Je vous en veux consacrer tout le cours :
Affligez-moi par des rigueurs nouvelles,
Brûlez mon cœur de flâmes plus cruelles :
De tous vos traits ne percez que mon sein ;
Mais pour le moins ayez-en le dessein.
Ne souffrez pas que ma fin malheureuse,
(Mais que ma foi rendra si glorieuse)
Soit purement l'ouvrage du hazard,
Sans que vos yeux y prennent quelque part :
N'abaissez point vous-même votre gloire,
Aimez mes maux, aimez votre victoire :
Et pour l'honneur de vos yeux seulement,
Aimez l'Amour, si vous n'aimez l'Amant.
Aimez mon feu pour l'amour de vous-même,
Prenez plaisir à voir qu'il est extréme,
Et qu'ayant pris naissance de vos coups,
Il est sans doute aussi parfait que vous.
Ainsi mon mal me seroit supportable,

Et

Et vous plaiſant à me voir miſerable,
Je vous ferois avoir par mes ſoupirs
Souvent dequoi contenter vos déſirs.
Mais vos beaux yeux ont mon ame bleſſée,
Sans en avoir peut-être eu la penſée :
Ah ! dites-moi, c'eſt trop ſouhaiter,
Laiſſez-moi libre, ou veuillez m'arrêter,
Ou ſeulement preſſez-moi d'une chaîne,
Sous qui mon cœur puiſſe plaindre ſa peine.
Vous me verriez mes fers idolâtrer,
Si ſous leur poids je pouvois ſoupirer,
Sans ſouhaiter jamais qu'on m'en délivre :
J'y veux mourir, pourvû qu'on puiſſe y vivre ;
Car, ô beaux yeux ! ſoyez cruels ou doux,
Je ne vois rien de ſi charmant que vous.
De mille maux perſécutez mon ame,
Elle ne peut brûler d'une autre flâme ;
Et j'aime mieux m'en laiſſer conſumer
Que d'eſſayer de ne vous plus aimer.
Contre mon gré, contre le vôtre même,
Il faut, beaux yeux, il faut que je vous aime;
Aſſez ſouvent je veux m'en repentir,
Mais plus ſouvent il y faut conſentir.
C'eſt mon deſtin, & quoiqu'il en arrive,
Triſte ou content, il faut que je le ſuive.

LISDAMANT A MENISE,

En lui envoyant des fruits de la Campagne.

AU lieu de mille fleurettes que l'on vous donne tous les jours, je vous envoye des fruits de la saison, des plus doux & des plus savoureux de cette Contrée, pour vous témoigner que loin de vous je pense à vous, comme si j'étois présent à vos yeux.

Amour de bon matin
Les a cueillis dans le jardin,
Il vous devoit bien cet office,
Pour mille cœurs que vos yeux ont gagnés,
Et sur qui vous régnez
Avec tant de justice.

Il les a mis lui-même fort proprement dans un panier, & les a couverts de feuilles pour en conserver la fraîcheur & la beauté; & lorsqu'il les a voulu envoyer, je n'ai pû empêcher de donner cours à mes pensées, & de leur dire:

Beaux

Beaux fruits, vous allez voir Menise,
Que je chéris & que je prise;
O que je vous estime heureux!
Portez-lui du moins tous mes voeux:
Soyez doux à sa belle bouche,
Et que votre beauté la touche.
Gardez pour elle votre odeur,
Flattez-lui le goût & le cœur;
Inspirez-lui de la tendresse,
Bannissez toute sa tristesse.
Quand elle vous caressera,
Et lorsqu'elle vous baisera,
Rafraîchissez un peu la Belle
Par votre eau charmante & nouvelle:
Enfin contentez ses désirs,
Et donnez-lui mille plaisirs.
Pour elle l'on vous a fait naître,
C'est pour elle que votre maître
Vous cultive soir & matin
Dans un agréable jardin.
Ne pensez pas me satisfaire,
Que dans le dessein de lui plaire.
Si de ses dents elle vous mord,
Que j'estime heureux votre sort!
Et si cette Belle vous mange,
Vous serez mangez par un Ange,
Par un Ange de chair & d'os,
Qui trouble souvent le repos
De plus d'un cœur, de plus d'une ame,
Qu'elle surprend & qu'elle enflâme.

Beaux fruits, que votre sort & doux!
Il fait mille & mille jaloux,
Qui voudroient borner leur envie,
A terminer ainsi leur vie,
Et les plus heureux des humains,
Mourir en de si belles mains.

Vous voyez bien que ce sont les présens innocens de la Campagne, & vous ne serez peut-être pas fâchée d'en recevoir de cette sorte. Nous avons ici cinq ou six Nymphes bocageres, qui ont eu quelque dépit de voir cette Lettre, je ne sçai si c'est parcequ'on leur enléve des fruits qu'elles aiment, ou si c'est un esprit de jalousie qui les anime :

Mais si c'est la jalousie,
Dont leur ame est saisie
Contre vos doux appas,
Vous ne vous en tourmentrez pas.

Dans un si beau séjour, je ne trouve rien à dire que vous, & à tous momens je m'écrie, ô que ces fruits sont bons! & pourquoi Menise n'est-elle pas ici? Je suis secondé dans ces souhaits par le Maître du logis,

Qui vous a vuë
Dans une rencontre imprévuë:

Mais

Mais soit dessein, ou soit hazard,
A tout ce qui vous touche, il prend beaucoup de part.

Au reste, ne vous excusez pas de répondre, sur une bienséance scrupuleuse, dont on se moque à présent, & je voudrois bien sçavoir par vous-même, si vous avez goûté nos fruits, & si vous les trouvez agréables.



MENISE

A LISDAMANT.

En vérité il n'appartient qu'à vous de faire des présens, vous m'avez réveillée ce matin le plus agréablement du monde, & quand vos fruits ne seroient pas aussi bons qu'ils sont beaux, vous les accompagnez de tant de douceurs, qu'il est impossible qu'on ne les trouve excellens. Je vous ai tant d'obligation de vous souvenir de moi dans un lieu si charmant, que je ne puis trouver d'assez beaux termes pour vous en remercier; & quoique j'aye bien prévu que je ne m'en acquitterois qu'avec confusion, j'ai mieux aimé paroître avec moins d'esprit, que de man-

quer de reconnoiſſance. Ce n'eſt pas que je n'aye quelque ſujet de me plaindre des railleries que vous me faites : mais il eſt ſi doux d'être flattée d'une perſonne comme vous, qui le faites ſi galamment & de ſi bonne grace, qu'on ne pourroit pas s'en fâcher, quand on en auroit envie ; & tout ce que vous dites eſt ſi bien penſé & ſi juſte, que je me trouve bien empêchée pour y répondre. Je voudrois bien dire quelque choſe à cet Amant qui a cueilli ces fruits ; mais comme je ne le connois pas, je vous prie, vous qui connoiſſez ſi bien le divin & le prophane, de ſçavoir lequel des deux a pris cette peine, & de lui faire un compliment de ma part. Je voudrois bien encore vous parler de vos Nymphes ; mais on me preſſe ſi fort de finir, que tout ce que je puis faire, c'eſt de vous baiſer les mains.

LISDAMANT A LINISE,

En lui envoyant des fruits de la Campagne.

VOus penſez peut-être qu'en vous envoyant des fruits, je commencerai par un compliment, & que je vous ferai d'abord des excuſes ſur ce qu'ils ne ſont pas aſſez beaux pour vous être offerts :

Mais les Bergers qui comme nous,
Défendent leurs troupeaux de la rage des loups,
Qui dans les champs & le bocage,
Font inceſſamment leur ſéjour;
Ignorent ce langage,
Et ne connoiſſent pas les termes de la Cour.

Je vous parlerois bien mieux des arbres qui nous donnent le frais & l'ombre, du chant des oiſeaux, du ſerpolet & de la fougere, comme les Bergers ont accoutumé d'en parler ſans fard & ſans étude, que je ne vous parlerois de la Cour & la délicateſſe

licatesse de ces esprits, qui sont les esclaves de l'art, au-lieu que nous sommes les enfans innocens de la nature.

Ici régne cet âge heureux,
Cette liberté d'innocence :
Ici le monde est en enfance,
Et se divertir à des jeux
Qui plaisent bien plus qu'on ne pense.

Desorte que vous ne devez attendre que des naïvetés & des paroles toutes simples d'un Berger qui aime la vie champêtre plus que la pompe de Paris ; & il faut que familierement je vous raconte ici une avanture qui m'est arrivée ce matin. J'étois couché à l'ombre de quelques arbres, & par la douceur de mon chalumeau, j'entretenois mes pensées dans un jardin fort agréable : un jeune garçon est venu assez près de moi, & par le bruit qu'il a fait, il a interrompu ma rêverie. D'abord j'ai détourné la tête pour le regarder : il étoit vêtu de verdure, tenant un panier en ses mains, son visage étoit riant, & sa façon d'un enfant de village.

Je l'ai pris d'abord pour l'Amour,
Et j'ai crû que c'étoit un tour
Que cet enfant me vouloit faire :
Car ce Dieu je ne sçai comment,

N'ayant

N'ayant pas de meilleure affaire,
Ou pour ſurprendre quelque Amant,
Se déguiſe aſſez finement.

Je l'ai abordé pourtant, ſans lui découvrir ma penſée, & lui ai demandé ce qu'il venoit faire dans le jardin. Il m'a répondu qu'il étoit le Dieu des fruits, & qu'il en venoit cueillir pour les Bergeres du voiſinage. Mais vous ne ſçavez pas, lui ai-je dit, que la Bergere Liniſe mérite bien que vous preniez cette peine pour elle? Je veux vous aider moi-même, cueillons-en des meilleurs, & de ceux qu'elle aime le mieux.

Je connois, m'a-t-il dit, la Bergere Liniſe,
Et tous les échos d'alentour
Diſent ſon beau nom tour à tour.
Elle aime la ceriſe,
Les pêches & les abricots,
Et je vous rencontre à propos:
Vous m'aiderez à reconnoître
L'amitié qu'elle fait paroître
Pour les fruits que ſoir & matin
Je cultive dans ce jardin.

Auſſi-tôt nous ſommes allez vers de grands eſpaliers qui étoient chargés de pêches, & nous en avons rempli un panier pour vous envoyer. Enſuite ce Dieu m'a

m'a juré (car les Dieux jurent aussi-bien que les autres) qu'il feroit graver votre nom sur l'écorce de tous les arbres fruitiers, esperant que les arbres en deviendroient plus doux & plus beaux : mais sans attendre ce qu'il vouloit faire, j'ai pris moi-même un poinçon, j'ai gravé votre nom sur le pied de l'arbre, & j'ai mis autour ces deux Vers.

Ce nom va défendre sa téte
De l'orage & de la tempéte.

Que si vous ne trouvez pas ces fruits assez doux, c'est que votre nom n'a pû encore leur communiquer cette douceur qu'il tire de vous, & qu'il répand dans le cœur de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

LINISE
A LISDAMANT.

PUisque vous êtes en possession de recevoir des Lettres de toutes les Dames à qui vous écrivez, je ne dois pas être plus scrupuleuse, n'étant pas moins reconnoissante qu'elles, de la part que vous

m'avez

m'avez faite de vos beaux fruits. Vous êtes bien obligeant de vous être souvenu de moi dans un si agréable lieu, & d'avoir engagé votre joli petit Jardinier à s'en souvenir. Je croyois qu'il m'eût oubliée depuis le tems que je n'habite plus les lieux champêtres, & que l'occupation que lui donne son beau jardin, & les aimables Bergeres d'alentour, lui eussent fait oublier mon nom, qu'il peut avoir appris de quelqu'un des Dieux de nos bocages : car je crois que les Dieux ont communication les uns avec les autres. Dans leur nombre, je vous assure que je n'en ai point vû de plus agréable que le vôtre, qui sçut plus joliment encenser une Bergere. Il me paroît avec une naïveté si spirituelle, un habit si charmant, & ce panier si proprement ajusté, que je lui sçai tout-à-fait bon gré de la peine qu'il a prise. Je me souviens de lui avec plaisir, & peu s'en faut que cette pensée ne me fasse prendre la résolution d'aller dans nos hameaux, où j'ai passé le premier âge de ma vie, revoir les Bergeres mes compagnes. Je leur donnerai de l'envie quand je leur apprendrai que mon nom a été couronné par le petit Dieu des fruits, & par le Berger des fleurettes, à qui je souhaite mille jours heureux, & son troupeau exempt à jamais de la cruauté des loups.

VI. ELEGIE.

VI. ELEGIE.

A UNE DAME QUI DEMANDOIT des Vers pour une autre qu'elle Galantisoit comme sa Maîtresse.

PAr quelle autorité faudra-t'il que sans cesse
Je vante dans mes Vers votre belle Duchesse,
Dont le mérite heureux vous trouve sans rigueur ?
Parceque votre cœur depuis trois jours soupire,
Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous dire ?
Suis-je libre depuis qu'elle a sçu vous charmer ?
Parceque vous aimez, ai-je cessé d'aimer ?
Et guéri de vos traits, insensible à tous autres,
N'ai-je plus d'autres maux à plaindre que les vôtres ?

Ah !

Ah ! ne souffrai-je point encore assez de mal,
Sans que je me tourmente à me faire un Rival ?
Si c'est pour m'éprouver, l'épreuve en est bizarre ;
Si c'est par fantaisie, aumoins est-elle rare,
De vouloir me contraindre à flatter le vainqueur,
Qui peut-être à mes vœux dérobe votre cœur.
Mon ame toutefois, soit coutume ou caprice,
Aime mieux obéïr & se faire injustice :
Votre cœur le souhaite, & le mien plein d'ennui,
A beau dire qu'il est aussi pressé que lui :
Pour obliger vos vœux, vos soins & vos services,
Je veux qu'il fasse trêve à ses propres supplices.
Et par quelle raison en seroit-il jaloux ?
Toujours ce ne sera que soupirer pour vous :
Sans ce terme trompeur, il n'est rien qu'il ne fasse.
Mais las ! si son travail vous obtient quelque grace,
Pour prix de tant de zele & de tant de ferveur
Que vous disposez-vous de faire en sa faveur ?
Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprès d'une autre,
Vous pouvez pour mon cœur le faire auprès du vôtre :
Pour lui dites un mot, & soudain vous verrez

Que

Que j'en dirai pour vous plus que vous ne voudrez.
Mais ſans conſidérer ce que je me propoſe,
Ma paſſion me fait promettre toute choſe,
Mon amour tout gagné conſent à ſe trahir :
Mais helas ! en ce point comment vous obéïr ?
Pour vanter la Beauté qui captive votre ame,
Je dirai que ſes yeux ſont tous remplis de flâme,
Qu'Amour y prend les traits dont il ſçait tout charmer,
Et qu'un glaçon près d'eux ſe verroit enflâmer.
De ſon divin eſprit je louerai la juſteſſe,
L'agrément, la préſence & la délicateſſe ;
Son courage obligeant, ſon naturel heureux,
Son jugement ſolide, & ſon cœur généreux,
Sa converſation douce, honnête & galante,
Son humeur agréable, égale & complaiſante,
Son procédé civil, & ſa noble fierté,
Sa candeur, ſon adreſſe, & ſa grande bonté :
Puis je louerois encore une bouche adorable,
Et d'un corps ſi parfait la grace incomparable ;
Tant de charmes vainqueurs, & tant d'attraits ſi doux.
Mais où les trouve-t'on, ſi ce n'étoit en vous ?
Et qui ne verroit bien que dans cette avanture
J'aurois ſans y penſer tiré votre peinture ?
Et s'il me faut enſuite exprimer le tourment

Que cause en votre esprit un objet si charmant:
Si je lui veux parler d'un amour véritable,
Qu'ait fait naître un sujet infiniment aimable;
D'un désir allumé par des appas puissans,
Nourri par la raison, augmenté par les sens;
D'une soumission & d'un respect extrême
Pour la personne aimée, & pour tout ce qu'elle aime;
D'un abandonnement de son propre intérêt,
Pour se sacrifier à tout ce qu'il lui plaît:
Et si je veux enfin exprimer un martyre,
Qui n'eut jamais d'exemple en l'amoureux Empire,
Une constance rare, une éternelle foi:
Qui ne connoîtra bien que je parle pour moi?
Mon cœur accoutumé de languir dans vos chaînes,
Au-lieu de votre mal soupireroit ses peines,
Et se plaignant alors dessus un ton trop haut,
Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en faut.
En vain donc mon amour vous promet toute chose,
Je ne puis vous servir, mais vous en êtes cause:
Dans l'état où m'ont mis vos injustes rigueurs,
Je ne puis soupirer de légeres langueurs.
Afin que vos amours s'accommodent aux nôtres,
Diminuez mes maux, ou redoublez les vôtres:

Ainsi

Ainsi par un commerce agréable entre nous,
Ce que je vous dirai pourra servir pour vous.

LE VOYAGE DE L'ISLE D'AMOUR.

A LICIDAS.

IL est bien juste, cher Licidas, que je vous fasse sçavoir de mes nouvelles, & qu'après un an d'absence, je vous délivre enfin de l'inquiétude où vous met assurément l'incertitude de ma destinée. J'ai bien vû du pays depuis que je vous ai quitté; mais dans l'état où je suis, je ne sçai si j'aurai assez de force pour vous faire une relation de mon voyage: c'est augmenter mes maux présens, que de me souvenir de ceux qui sont passez, & c'est accroître ma douleur que de représenter à ma mémoire, des plaisirs dont il ne me reste que le cruel souvenir: je crois pourtant que ce ne me sera pas une petite consolation, que celle de faire part à un de mes amis, de mes malheurs & de mes plaisirs; la plainte soulage un misérable, j'oublierai ma douleur

douleur en vous contant mon hiſtoire, & je ferai pour un moment tréve avec mes ſoupirs.

Mon ame, pour un tems cache-moi ma douleur;
Vous, mes yeux, arrêtez vos larmes;
Ceſſe, ma voix, de plaindre mon malheur,
Toi, mon cœur, ſuſpens tes alarmes:
Vous n'êtes plus heureux, c'eſt par la cruauté
D'un ſort & barbare & funeſte:
Mais jouïſſez aumoins du plaiſir qui vous reſte,
Souvenez-vous que vous l'avez été.

Il y a un an, comme vous ſçavez, que je m'embarquai ſur la mer Océane, avec pluſieurs perſonnes de tous âges & de toutes conditions, la plupart fort étourdis, pour aller en un pays qu'on nomme le Plaiſir. Nous voguâmes paiſiblement pendant quelques jours: aſſez près d'une Iſle où nous voulions nous rafraîchir, il s'éleva un orage furieux, & un vent ſi fort, qu'il nous pouſſa avec violence à un côté oppoſé à celui où nous devions aller. Nous fûmes fort tourmentez pendant quatre ou cinq heures, après quoi le tems s'éclaircit, le Soleil parut ſur l'horiſon plus beau que jamais, & nous nous trouvâmes près d'une Iſle bordée de jardins fort agréables. La curioſité nous prit auſſi-tôt d'en

d'en sçavoir le nom, & par bonheur il se trouva un homme dans le vaisseau, qui avoit fait un voyage dans cette Isle, lequel nous dit :

Nous sommes assez près de la côte d'Afrique
Vers ces lieux fortunez de la Mer Atlantique,
Et cette Isle agréable est l'Isle de l'Amour,
A qui chaque mortel rend hommage à son tour :
Les jeunes & les vieux, les sujets & les Princes
Pour voir ce lieu charmant ont quitté leurs Provinces.
Ici-bas tôt ou tard, tout ce qui fut jamais
A borné dans ce lieu ses plus ardens souhaits.
Par cent chemins divers on aborde en cette Isle,
Et de tous les côtez l'accès en est facile :
Les graces, l'agrément, les attraits, la beauté,
Ont tous les ports commis à leur fidélité,
Et lançant à propos les traits qu'Amour leur donne,
De leurs aimables bords il n'échappe personne.

Pendant que cet homme nous instruisoit ainsi, nous approchions toûjours de l'Isle; & quand il eut fini, nous en étions si près que nous distinguions les objets.

En ce lieu la mer est paisible,

Comme

Comme le plus petit ruiſſeau :
Un doux Zéphir preſque inſenſible
Effleurant le deſſus de l'eau,
Fait entendre un ſi doux murmure
En ſe joüant avec les flots,
Que l'on diroit que la Nature
S'y repoſe elle même en donnant du repos.
De mille belles fleurs tous les bords ſont remplis,
Le jaſmin, les œillets, les roſes & les lys
Etallent à l'envi leurs beautez non-pareilles,
Et ne ſont de ce lieu que les moindres merveilles.

En effet, le long de ces bords l'on voit une infinité de belles choſes : les beautez & les attraits, les agrémens & les graces s'y promenent ; mais ce qui me ſurprit, fut de voir des vieilles & des laides qui accompagnoient les agrémens. Le même homme qui nous avoit inſtruit du nom de l'Iſle, voyant mon étonnement, me dit :

Amour avec ſes traits veut bleſſer tout le monde,
Et comme il eſt le plus puiſſant des Rois,
Reconnu dans les Cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
Sous différens objets il donne mêmes loix ;
Et pour ſe venger quelquefois

D'une trop longue indifférence,
Il fait remarquer sa puissance,
En attachant nos cœurs par un indigne choix.

Durant qu'il me parloit ainsi, je m'arrêtai à considérer avec une attention qui ne m'étoit pas ordinaire, une fille qui se promenoit sur le rivage de cette Isle : elle étoit au milieu des beautez & des graces, & ternissoit leur lustre par l'éclat de son beau visage; je vous avoüe qu'elle me surprit d'abord :

Car tout ce qu'a d'appas la brillante jeunesse,
Tout ce qui peut d'un cœur attirer la tendresse,
La fraîcheur, l'embonpoint, la douce majesté,
De la bouche & du teint la charmante beauté,
Des roses & des lys le mélange agréable
Rendoient de ses beaux yeux le charme inévitable.

Cependant dix ou douze petits bateaux se détacherent du rivage : ils étoient tous parez de belles fleurs : les cordages étoient de soye de mille couleurs différentes, plusieurs petits Amours étoient les rameurs, les Zéphirs voloient autour, & de leur douce haleine mêlée avec celle des fleurs qu'ils baisoient incessamment, remplis-

soient

foient l'air d'une odeur agréable, & faisoient voguer paisiblement cette petite flotte.

Quand elle fut près de notre vaisseau, nous entendîmes un concert admirable, où de fort belles voix chantoient ces paroles :

Vous qui cherchez d'un amoureux désir
A gouter ici bas les plaisirs de la vie,
Abordez en ce lieu pour passer votre envie,
Sans amour il n'est point de solide plaisir,

En même-tems les Zéphirs volant autour de nous, tendoient leurs mains, & par un doux souris sembloient nous inviter à les suivre. Toutes ces surprenantes merveilles m'avoient enchanté de telle sorte, que je n'étois plus maître de moi-même. Cette adorable Beauté que j'avois vûë, & que je brûlois de rejoindre, & je ne sçai quoi qui me saisit le cœur au même instant, me firent résoudre à passer dans cette Isle. Je donnai les mains; les Zéphirs m'enleverent, & me mirent dans un bateau, où les Amours me reçurent avec mille amitiez.

Il y en eut plusieurs dans notre vaisseau qui me suivirent; mais il y en eut aussi qui demeurerent & se mocquerent de nous : j'admirois leur dureté, quand ils nous crierent en riant :

Allez Avanturiers, chercher le vrai plaisir
Que l'amour vous inspire,
Et vous sçaurez un jour que nous en dire,
Si vous pouvez en revenir.

Nous voguïons cependant accompagnez de concerts & couverts de fleurs, & en peu de tems nous abordâmes.

En abordant la terre, une belle Déesse,
Et des esprits sensez la prudente maîtresse,
La Raison dont les yeux sont si vifs & perçans,
D'une puissante voix arrête les passans :
Elle occupe l'entrée & défend le passage ;
Mais les sens éblouïs nous cachent son visage,
Et seule dans ce lieu contre tant d'ennemis
Aux ordres de sa voix personne n'est soumis.

Aussi je passai sans écouter ses discours, & courus avec grande impatience vers le lieu où étoit la charmante personne qui m'avoit engagé d'aller en Amour : mais en m'approchant, un homme que je vis auprès d'elle, me glaça de crainte par un de ses regards. Il étoit grand & de bonne mine, mais fort sérieux & fort grave ; ses yeux étoient modestes, & son regard étoit fort soumis, & il tenoit en me regardant un doigt sur sa bouche. Une fille l'accompagnoit qui marchoit dessus ses mêmes pas,

pas, elle faiſoit les mêmes geſtes & les mêmes démarches que lui, regardant toujours autour d'elle. Un petit amour, qui ſe donna dès ce tems là à moi, pour m'accompagner dans mon voyage, & pour m'inſtruire, me dit :

Celui que tu vois ſi ſevere,
Eſt le reſpect fils de l'Amour,
Il a l'eſtime pour ſa mere,
Il a beaucoup d'amis dans cet auguſte Cour.
Ceux qui ne veulent pas s'attacher à lui plaire,
Ne plaiſent pas ſouvent aux Beautez de ces lieux.
Pour lui faire ta Cour il ne faut que te taire,
Et même retrancher le langage des yeux.

Cette autre que tu vois ſa compagne fidelle,
Eſt la ſage Précaution,
Elle eſt d'un ſage Amant la compagne éternelle ;
Un Amant dans ſa paſſion
Ne peut avoir trop de précaution.

Inſtruit par un ſi bon maître, je fis grande civilité au Reſpect & à la Précaution, & demandai leur amitié, que l'un & l'autre m'accorda de fort bonne grace : je m'avançai enſuite en tremblant vers cette Belle qui m'avoit charmé, je la priai de ſouffrir que je l'aidaſſe à marcher ; ce

qu'elle accepta assez fierement ; & après avoir quelque tems parlé de choses indifférentes, elle me quitta.

Comme la nuit approchoit, Amour me conduisit à un village fort proche, où nous fûmes mal couchez : ce village se nomme Inquiétude, du nom de la Maîtresse du lieu que nous allâmes voir ; mais il est assez mal-aisé de vous dire comme elle est faite ; car elle ne sçauroit se tenir en une même place ; elle est un moment debout, puis elle se recouche ; elle va tantôt lentement, tantôt si vite qu'on ne la sçauroit suivre ; elle ne dort jamais, ce qui la rend fort maigre ; elle est fort négligée, les cheveux epars, & surtout mal rangez sur le front, à cause qu'elle se le frotte souvent. Après l'avoir saluée, à quoi elle ne prit pas garde, j'allai me coucher dans un lit où je ne pus dormir ; & cette belle personne étant toujours présente à ma pensée, me fit faire cette réflexion.

Je dis tout fort mal-à-propos,
Des soupirs tranchent tous mes mots :
Je sens ma liberté perduë,
N'auriez-vous point surpris mon cœur,
Amynthe, avant vous avoir vûë
Je n'avois pas cette langueur.

Le lendemain je me levai de grand ma-
tin,

tin & Amour me fit aller à un autre Village, qu'on nomme Petits-Soins, qui est bien différent d'Inquiétude. C'est, à mon avis un des plus agréables lieux de tout le pays;

L'on y voit venir tous les jours
Les Amans de cette contrée
Pour voir l'objet de leurs amours.
Ils ne manquent jamais d'y passer la journée:
Là, toutes les Maisons sont couverts de fleurs,
Tout y rit, tout y plaît, tout paroît magnifique,
Les danses, les festins, le bal & la musique
Eloignent de ce lieu la plainte & les douleurs;
Les vices sont bannis de ce lieu délectable,
Le plus fâcheux y devient agréable,
Et l'avare y répand ses trésors amassez,
Le sot a de l'esprit, le rêveur parle assez,
Et les Muses y font leur séjour ordinaire,
Enfin, chacun y fait tout ce qu'il faut pour plaire.

En effet, l'on n'y voit que parties de galanterie; la propreté, la magnificence, la complaisance, les petits jeux & la gayeté, ne bougent de ce lieu, & tout s'y fait enfin de la meilleure grace du monde.

En arrivant je me sentis l'humeur complaisante & ingénieuse à trouver des di-

vertiſſemens pour plaire à Amynte. Dans ce deſſein, après m'être ajuſté proprement, Amour me mena chez elle plus ſatisfait que je n'avois encore été de ma vie; mais il fallut revenir coucher à Inquiétude, parcequ'on ne loge point à Petits-ſoins, ſi-bien que je paſſai encore fort mal la nuit dans l'impatience que j'avois de revoir Amynte, & n'eus de bon qu'une heure de ſommeil, où j'eus un ſonge tout-à-fait agréable.

Je vis mourir entre mes bras
Cette charmante Blonde;
Mais ce fut d'un ſi doux trépas,
Qu'elle en revint plus belle au monde.

Je vis pour un tems la clarté
De ſes beaux yeux mourante,
Et tomber toute ſa Beauté
Dans mes bras languiſſante.

Mais je connus à mon réveil
Que c'étoit une fable,
Et me vis après mon ſommeil
Encor plus miſérable.

Je retournai le lendemain dès le matin à Petits-ſoins, & j'y fus de mieux en mieux reçu d'Amynte: il n'y avoit que les nuits que je paſſois à Inquiétude qui me donnoient

donnoient du tourment ; mais au bout de quelque tems, après avoir fait tout ce que j'avois pû pour plaire à Amynte, un jour elle alla à un autre village qu'on nomme Bon-accueïl ; c'est le nom du Seigneur, qui est un homme obligeant & civil au dernier point ; il a l'abord fort agréable, & reçoit bien tout le monde; les habitans de ce lieu sont aussi fort civils, & Amynte s'y conforma : à l'exemple des autres, elle me reçut fort obligeamment, & me laissa croire par sa maniere d'agir, qu'elle n'étoit pas fâchée de me voir.

Cela fit qu'Amour me mena coucher à Espérance, qui est une belle & grande Ville fort peuplée, pour l'abord de mille gens qui y viennent de tous côtez. La plus grande partie de cette Ville est bâtie sur du sable sans fondemens, ce qui la fait souvent tomber en ruïne. L'autre partie est assez bien fondée, & est presque toujours demeurée en son entier. Toute cette Ville est sur la riviere de Prétention, qui prend sa source à une montagne de ce nom voisine d'Espérance. Cette riviere est tout-à-fait belle, mais il est dangereux de s'y embarquer ; c'estpourquoi même les maisons bâties sur son rivage sont d'ordinaire renversées : mais durant qu'elles subsistent, les plus beaux Palais ne les égalent pas pour la beauté de la vûë.

Ce beau fleuve eſt fameux par le naufrage de pluſieurs perſonnes illuſtres : je fus tenté de m'y baigner, & Amour m'y laiſſoit aller aſſez étourdiment, quand je rencontrai le Reſpect ſuivi de la Précaution, qui m'arrêta par le bras, & me dit, que c'étoit le vrai moyen de me perdre, & que je devois me contenter d'être en Eſpérance, ſans aller m'expoſer dans la Prétention.

Je le remerciai de ſon bon avis, & m'acheminai du côté de la Ville, qui eſt le plus éloigné du fleuve ; c'eſt là qu'eſt le Palais de la Princeſſe d'Eſpérance, qui paſſe pour l'oracle du Pays d'Amour, quoiqu'il ne ſoit pas ſûr de ſe fier à ce qu'elle dit : car,

Elle promet toujours & ſouvent ne tient pas,
A pourſuivre d'aimer toujours elle convie,
Et bien ſouvent elle promet la vie
A qui bien-tôt après rencontre le trépas.

En entrant dans ſon Palais, on rencontre les Penſées qui volent toujours, tantôt haut, tantôt bas, & au milieu de l'air, ſelon qu'il leur prend fantaiſie. Je les rencontrai aſſez ſages, car elles avoient un vol égal. Je fus enſuite voir la Princeſſe Eſpérance, qui eſt une aimable perſonne :

ne : Elle a le visage riant, la phisionomie douce & engageante, & l'on ne s'ennuye jamais en sa compagnie. Elle console les plus affligez, enfle le courage des superbes & flatte agréablement ceux qui sont raisonnables dans leurs souhaits. Quand j'allai la voir, deux hommes entrerent avec moi, dont l'un aimoit en un lieu si haut, qu'il n'osoit en rien attendre de bon ; & l'autre avec même dessein espéroit tout de sa bonne fortune. J'admirai l'adresse de cette Princesse, qui consoloit l'un & animoit l'autre : elle disoit, au premier :

Le respect & le tems forcent tous les obstacles,
Et l'Amour obstiné peut faire des miracles.

Et se tournant vers l'autre,

Il est beau d'avoir l'avantage
D'abaisser la fierté d'un généreux courage,
Et quand on l'entreprend en vain,
Il est beau de mourir dans un si beau dessein.

Pour moi, quand je lui eus conté mon histoire, comme elle me vit assez raisonnable, elle me dit :

Tu peux tout espérer de ta sage tendresse,
Et tu seras un jour aimé de ta Maîtresse.

Quoique je connusse bien qu'elle flattoit tout le monde, ses paroles ne laissèrent pas de me donner un peu de repos cette nuit-là.

Et lendemain Amour voulut me mener à Déclaration; mais comme nous étions en chemin, nous rencontrâmes encore le Respect tout chagrin, qui me dit qu'il ne falloit pas aller si vîte, & fit même une rude remontrance à l'Amour, qui ne la pouvant souffrir,

Quoi! soupirer, dit-il, d'un éternel martyre,
Toujours aimer, toujours souffrir,
Et peut-être à la fin mourir,
Sans en rien dire,
Et sans sçavoir si lorsque l'on expire,
Celle pour qui l'on meurt y prendra quelque part!
Faut-il pour être heureux attendre le hazard,
Qu'enfin prêt de mourir une Belle inhumaine.
S'avise de connoître & finir notre peine,
Sans songer qu'elle peut s'en aviser trop tard?

Le Respect lui dit qu'il n'en seroit pas ainsi, & que si je le suivois, ma passion seroit bien-tôt connuë, sans aller à Déclaration; qu'au reste je trouverois toujours Amynte au lieu où il me vouloit mener, & qu'elle ne demeureroit peut-être qu'un jour à Déclaration, après quoi je ne

ne là reverrois plus. Je me laiſſai emporter à ſes raiſons malgré tout ce que me put dire l'Amour, & j'allai avec lui à une forte place dont il eſt Gouverneur : c'eſt une citadelle bien fortifiée de pluſieurs baſtions imprenables, les murailles en ſont ſi hautes que l'on les perd de vûë, & ſi épaiſſes & ſi fortes qu'on ne peut les ébranler. La Modeſtie, le Silence & le Secret gardent la porte, qui n'eſt qu'un fort petit guichet ; la Modeſtie eſt une femme fort ſérieuſe, ſans affecter pourtant de l'être ; ſes regards ont le regard arrêté, & l'on y remarque une grande retenuë ; elle eſt vétuë fort ſimplement, ayant les bras & la gorge fort cachez. Le Silence eſt comme vous l'avez vû peint, faiſant une grimace des yeux & de tout le corps, & tenant un doigt ſur ſa bouche. Pour le Secret, on ne le voit point, il eſt caché là dans un lieu obſcur, d'où il ne ſort que bien à propos : s'il parle quelquefois, c'eſt tout bas ; il a l'oüie fort ſubtile, & ſçait entendre le moindre ſigne. Nous entrâmes dans cette citadelle à la ſuite du Reſpect, ſans rien dire & preſque en cachette, & nous vîmes que

Les maiſons ſont fort retirées,
Et tout s'y fait à petit bruit,
Jamais on n'y voit d'aſſemblées,
L'on n'y marche que dans la nuit,

Tout le monde y fait ſes affaires,
Sans Confidens ni Secrétaires:
L'on ſe rencontre rarement,
Il faut ſans ceſſe ſe contraindre,
Toujours ſouffrir, jamais ſe plaindre,
Dans le plus ſenſible tourment.

C'eſt là que l'on met en uſage
Ce muët & ſçavant langage,
Qui fait ſi bien lire dedans le cœur,
Qui ſans parler fait ſi bien dire,
Et qui ſelon qu'on le déſire,
Perſuade aiſément la joye ou la douleur.

Cette Place s'appelle Diſcrétion, du nom de la Fille du Reſpect, qui eſt ſa Lieutenante en ce Château : c'eſt une fort belle perſonne, mais elle ne plaît pas d'abord; ceux qui la pratiquent aiment fort ſa converſation; elle a les yeux perçans & animez, qui lorſqu'il leur plaît ſe font entendre à tout le monde : elle a la phiſionomie d'une perſonne fort ſage & fort retenuë, ou il paroît néanmoins un fonds d'adreſſe & de fineſſe, dont elle ſe ſert quand elle veut.

Après que je l'eus ſaluée, je m'enquis adroitement où étoit Amynte. Quand je le ſçus je m'allai loger en une maiſon fort éloignée de la ſienne, & quand je la voyois, je lui parlois de toute autre choſe que

de

de mon amour. Je demeurai aſſez longtems dans cette Citadelle, traînant une miſérable vie, & n'ayant commerce avec perſonne.

Je ne faiſois que répandre des pleurs :
J'allois mourir, ſans que jamais Amynthe
Eût entendu la moindre plainte,
Dans mes plus cruelles douleurs,
Et j'attendois avec reſpect & crainte
D'Amynte, ou de la mort la fin des mes malheurs.

Seulement en tous lieux, je ſuivis ma Maîtreſſe,
Et mes yeux lui diſoient ce que ſouffroit mon cœur :
Mes ſoupirs enflâmez, ma profonde triſteſſe.
Lui faiſoient aſſez voir qu'elle étoit mon vainqueur.

Amour prenoit ſouvent pitié de moi, & me vouloit quitter; mais je lui faiſois tant d'amitiez qu'il ne pouvoit s'y réſoudre.

Au bout de quelque tems je fus encore plus miſérable : car Amynte s'étant apperçuë de mon amour par mes actions, s'alla retirer dans l'antre de la Cruauté. Cet antre eſt un rocher ſi eſcarpé, qu'il eſt très-difficile d'y monter ; l'entrée en eſt défenduë à tous les Amans, & eſt gardée par des

des Tigres. Je voulus arrêter Amynte ſur le point qu'elle y voulut entrer; mais j'en fus empêché par une grande femme fort laide & d'un regard farouche ; les yeux lui ſortent de la tête, elle a de grands bras ſecs, & des ongles prodigieux; elle traite tout le monde de haut en bas, & ſe plaît à tourmenter : un ſeul de ſes regards jette le déſeſpoir dans le cœur.

Elle ſe nomme Cruauté.
C'eſt une fort laide Princeſſe,
Et qui pourtant accompagne ſans ceſſe
Et la Jeuneſſe & la Beauté.

J'eus une ſi grande frayeur en la voyant que je me retirai, & m'en allai ſur le bord d'un grand torrent qui deſcend du haut du rocher.

Ce torrent n'a point d'autre ſource
Que les yeux de tous les Amans,
Qui par leurs pleurs mêlées à leurs gémiſſemens,
Au travers du rocher précipite ſa courſe;
Son onde en s'écoulant amollit le rocher,
Son murmure plaintif ſe fait par tout entendre,
Les arbres & les fleurs s'y ſont laiſſez toucher.
La ſeule Cruauté ſçait toujours s'en défendre.

Ce

Ce torrent eſt entouré d'un bois fort épais & fort ſombre : toutes les écorces des arbres ſont gravées, & l'on y voit les pitoyables hiſtoires de pluſieurs Amans : tout ce bois retentit & de cris & de reproches, l'écho n'y répéte que des choſes triſtes & lamentables, & tout enfin ne parle que de mort dans ce triſte lieu. Ce fut-là que déſeſperant de pouvoir tirer Amynte d'entre les bras de la cruauté, je m'écriois ſouvent :

Hélas cruelle Amynte !
Ne pourrai-je à ma mort dumoins vous attendrir ?
Ce boïs & ces rochers ſont touchez de ma plainte,
Ils voudroient bien pouvoir me ſecourir ;
Et vous cruelle Amynte,
Qui cauſez tous mes maux, vous me laiſſez mourir.

Je faiſois ainſi retentir de mes plaintes tous les échos voiſins. Je n'avois point de repos, & ne ceſſois de répandre des larmes : j'étois le plus ſouvent autour du rocher ; où je rencontrois quelquefois Amynte ; mais toujours accompagnée de la Cruauté, que je tâchois en vain de fléchir par toutes ſortes de ſoumiſſions.

Un

Un jour que j'étois plus déſeſperé que de coutume, Amour me conduiſit ſur le bord d'un Lac.

Le Lac du Déſeſpoir, où les Amans trahis
Ceſſent d'être à la fin malheureux & haïs,
Déſeſpérant toujours d'être aimez de leurs Belles,
Et ne pouvant auſſi vivre ici-bas ſans elles :
Après avoir en vain paſſé de triſtes jours,
Ils y viennent finir leur vie & leurs amours.
Là, ſont tous les oiſeaux de malheureux préſages,
Là, nagent lentement mille Cignes ſauvages,
Dont les triſtes accords & les mourantes voix
Semblent plaindre un Amant quand il eſt aux abois,

Le long de ſes bords ſe promenent pluſieurs triſtes Amans,& j'en vis peu qui ne ſe précipitaſſent. Je fus tenté de mourir ; mais je réſolus encore une fois auparavant, de tâcher d'attendrir Amynte & la Cruauté. Dans ce deſſein je m'allai coucher à l'entrée du Rocher, réſolu de n'en point partir, que lorſqu'Amynte en ſortiroit ; ce fut-là que par un ruiſſeau de pleurs, je fis entendre mes plaintes, & que je fus ſouvent maltraité par la Cruauté. Enfin, je crois que mes douleurs m'euſſent accablé, ſi Amour ne m'eut donné un fidéle conſeil

conſeil qui me ſauva la vie. Un jour je vis paſſer auprès de moi une fille bien faite, qui verſoit des larmes en me regardant, & il ſembloit à ſa poſture qu'elle donnât ces larmes à mes malheurs.

Elle ſembloit dire en ſoi-même,
Hélas ! que je plains cet Amant :
Sa tendre ardeur & ſon amour extrême
Méritoient bien, hélas ! un plus doux traitement.

Je me ſentis ſi obligé à cette fille, que je demandai ſon nom ; & Amour me dit que c'étoit la Pitié qui venoit ainſi ſouvent pour tâcher d'obliger quelque Amant malheureux ; & que ſi elle ſe mettoit de mon parti, elle feroit ſortir Amynte du Rocher de la Cruauté. Pour ſuivre ſon conſeil, je tâchai d'émouvoir la Pitié, en lui faiſant voir le déplorable état où j'étois, & elle en fut ſi touchée qu'elle me promit ſon aſſiſtance. Elle ne tarda pas long-tems à me faire voir l'effet de ſes promeſſes ; car tournant autour du Rocher, à la fin elle apperçut Amynte, & les larmes aux yeux lui conta ma triſte avanture, & d'une maniere ſi touchante, qu'elle tira des pleurs des beaux yeux de l'inhumaine. La Pitié la voyant attendrie à ſon récit, l'amena où j'étois, & lui fit voir l'état

l'état où elle m'avoit réduit. Amynte ne put se défendre d'être sensible à ce spectacle : elle commença à écouter mes amoureux reproches, elle en approuva le triste murmure, & enfin se résolut de l'appaiser. La Cruauté qui en fut avertie, voulut l'arrêter ; mais la Pitié la repoussa rudement & me rendit Amynte, qui en me relevant me dit :

Trop fidéle Tirsis, j'approuve enfin ta flâme,
Rends grace à la Pitié que tu vois avec moi,
Par ses pressans discours elle a mis dans mon ame
De tendres sentimens pour toi.
Vis, Tirsis, j'y consens, prends la douce espérance,
Qu'Amynte quelque jour
D'un éternel amour
Payera ta constance.

Je ne sçaurois vous dire la joye que j'eus en entendant ces paroles, je me vis en un moment du plus malheureux de tous les hommes, devenu le plus heureux ; dans mon transport je m'écriai :

Réjouï-toi, mon cœur, Amynte est Adoucie,
Bannis de tous tes maux le fâcheux entretien,
Et commence à chérir ta vie,
Puisqu'Amynte en est le soutien.

Sur

Sur le bord de la tombe où tu voulois descendre,
Sa belle main t'a donné du secours :
Ce qu'elle a conservé, mon cœur, il faut lui rendre,
Et passer à ses pieds le reste de tes jours.

Me voilà donc plus heureux que je ne croyois jamais être ; je benis mille fois toutes les peines que j'avois souffertes, & j'en perdis la mémoire en un moment.

Mais la Pitié ne se contentant pas de faire sortir Amynte de ce déplaisant séjour, elle la mena encore jusqu'à Confiance, & puis nous abandonna pour aller assister quelqu'autre misérable. Je la priai en partant de se souvenir qu'elle m'étoit toujours nécessaire, & elle me promit son assistance dans le besoin ; & de-plus nous remit entre les mains de la Confiance, à qui appartient le Village où elle nous quitta. Ce Village n'est proprement qu'une Maison de plaisance, mais la plus agréable, à mon avis, de tout le Pays. La Confiance est une fille qui a la mine ouverte & franche ; on lit jusques dans le fonds de son ame, & l'on connoît tous ses sentimens : elle est toujours d'égale humeur, & il y a pleine liberté dans son Château. C'est-là que sont les rendez-vous, qui sont des petits bocages détournez, dont les ave-

nuës

nuës ſont ſecrettes, & où l'on n'eſt point interrompu; c'eſt-là qu'on a le plaiſir de ſe parler tout un jour ſans ſe laſſer; c'eſt-là qu'on ſe voit à toute heure, & qu'il ſemble qu'on ne ſe voit pas aſſez. L'on y jouït des ſecrets entretiens: l'on a le plaiſir de chercher à la dérobée mille moyens différens de ſe voir & de ſe parler, les billets doux y ſont auſſi fort fréquens. Enfin, j'y paſſai de fort heureux jours & les plus beaux de ma vie: car j'étois ſans ceſſe avec Amynte; elle me faiſoit part de toutes ſes penſées, & je lui diſois auſſi les miennes.

Que je goûtois de doux plaiſirs!
Ah! que mon ame étoit ravie!
Avec quelle douceur j'euſſe paſſé ma vie,
Si j'avois dans ce lieu ſçu borner mes déſirs!
Je voyois Amynte en tous lieux,
Je lui parlois ſans me contraindre:
J'étois aſſez aimé pour ne pouvoir me plaindre,
A quoi penſois-je, hélas! de vouloir être mieux?

Tout ce qu'on peut ſouhaiter de marques d'amitié, & même d'un peu de tendreſſe, je l'obtenois après quelque foible priere. Je menois enfin la plus agréable vie du monde, ſi j'euſſe pû m'en contenter;

mais

mais Amour me pressoit toujours de la mener à son Temple, & j'étois toujours mal avec elle, quand je lui proposois d'y aller.

Mais enfin après plusieurs poursuites, nous sortîmes ensemble de Confiance, & nous en étions à peine dehors, qu'un homme, qui sembloit homme d'autorité, se présenta à nous; & d'un bras puissant, arracha Amynte avec violence de ma main: malgré son incivilité, je ne pus m'empêcher de le respecter; & comme je voulois l'adoucir, lui, sans me regarder, emmena Amynte d'un autre côté, & tout ce qu'elle put faire fut de me dire:

Je ne puis m'empêcher de suivre,
Et le devoir m'emmene malgré moi;
Ne laisse pas toujous de vivre,
Et de me conserver ta foi.

Je demeurai immobile à ce spectacle, & la regardai s'éloigner de moi sans rien dire. A la fin mon premier mouvement fut de courir après elle, & de l'arracher par force d'entre les bras du Devoir; mais le Respect & la Précaution qui survinrent à propos m'en empêcherent. Cette rencontre inopinée me fâcha d'abord; mais je m'étois toujours si bien trouvé de leurs conseils, que je voulus encore les suivre. De

Deſorte que je m'allai confiner dans un déſert, qui me ſembla conforme à mon humeur : c'eſt un lieu entouré de pluſieurs montagnes & fort éloigné de tout commerce ; il y a un Château ſitué au milieu d'un grand bois, & là demeure toujours une triſte perſonne, qu'on nomme l'Abſence. On ne la voit guéres : elle a toujours les yeux couverts de larmes, & eſt par conſéquent fort abatuë & fort défigurée ; elle eſt toujours en deuil, & eſt ſans ceſſe accompagnée de la Rêverie, qui eſt auſſi fort maigre ; ſes yeux ne s'arrêtent jamais ſur aucun objet, & regardent tout ſans rien voir ; elle ne prend garde & n'eſt attentive à rien ; elle ne parle jamais que mal-à propos, & ne répond preſque point à ce qu'on lui demande ; elle ſemble recueillie en elle-même, & n'aime que ſa compagnie ; la chûte des eaux, leur doux murmure, & le chant des oiſeaux ſont ſon entretien ordinaire. Je fis grande amitié avec elle, & me conformai fort à ſa façon d'agir ; je promenois ma douleur dans les plus vaſtes ſolitudes, & m'entretenois ſeul de même qu'elle avec les bois & les ruiſſeaux, les échos & les fontaines. Je ſouffrois cependant mille rudes peines ; je ſentois toujours l'envie de voir Amynte, & je ne la pouvois rencontrer ; & ce que je trouvois de fâcheux, c'eſt que

le

le tems dure en ce lieu-là plus qu'en aucun endroit du monde, les momens y sont des heures, & les heures des jours; l'on rencontre par-tout des ennuis, qui sont de grands hommes fort dégoutans, qu'on ne peut néanmoins s'empêcher de voir; car ils y sont en si grand nombre qu'on ne peut les éviter. Enfin, las de vivre en un si cruel tourment, près de mourir, je composai ces Vers:

Enfin il faut mourir, mes maux sont sans remede,
Les vouloir appaiser ne fait que les aigrir,
Et dans l'ennui qui me posséde,
Ne pouvant vivre il faut mourir.

Tous tes plaisirs sont morts, mon cœur; la belle Amynte
A pour jamais quitté ces lieux:
Cessons de murmurer, abandonnons la plainte,
Et renonçons à tout en perdant ses beaux yeux.

Loin de ce bel objet qui fait toute ma joye,
Eloigné de ses yeux qui sont tous mes plaisirs.
Mon ame demeure la proye
De cent inutiles désirs:
Il ne me reste rien d'une flâme si belle,
Que des regrets & des ennuis;
Et de mes tristes jours la langueur trop mortelle

Me plonge ſans reſſource en d'éternelles nuits.

Une trop longue abſence efface enfin d'une ame
Le cruel ſouvenir de ſes tendres amours,
Mais las! pour éteindre ma flâme,
En vain je cherche ſon ſecours.
Elle m'ôte l'Amour & l'entretien d'Amynte;
Elle m'en ôte les douceurs:
Mais ſes divins attraits dont je reſſens l'atteinte,
Me ſont toujours préſens pour croître mes malheurs.

J'éprouvois ainſi les cruels maux que fait ſouffrir l'abſence, & ne recevois d'autre conſolation que quelques lettres qu'Amour trouvoit invention de me faire rendre.

Mais je n'euſſe pas long-tems vécu, ſi enfin Amynte s'étant débarraſſée du Devoir, ne m'eût rappellé de mon exil. J'oubliai en un moment toutes mes peines paſſées, & courus la revoir avec toute l'impatience d'un Amant; mais je n'en fus pas plus heureux: car je la trouvai dans un lieu où jamais l'on n'a eu du repos.

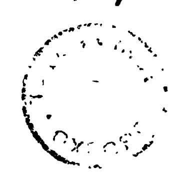
Là chacun ſe rompt en viſiere,
L'on n'y parle que de combats,

Sans

Sans respecter ami, Prince ni frere,
Chacun s'y donne le trépas:
La rage, le soupçon, la colere & l'envie
Etalent dans ce lieu leur dangereux poison;
Chacun veut se détruire ou bien perdre la vie,
Et l'on n'y voit enfin qu'horreur & trahison.

Il se nomme les Rivaux. Je n'y fus pas plutôt que voyant autour d'Amynte plusieurs personnes qui rougissoient de colere à mon abord, & m'empêchoient de lui parler, je me sentis une haine secrette pour tous ces gens-là, & peu après croyant qu'Amynte leur faisoit trop bon visage, je me laissai conduire par l'Amour dans le Palais de la Jalousie, qui est voisin des Rivaux.

Ce Palais est un lieu bien plus déplaisant encore que les autres : car l'Absence & la Cruauté ne font pas souffrir la moitié des maux que l'on souffre dans la Jalousie. La tempête, la pluye & les vents, en rendent le séjour fort désagréable; la foudre y gronde toujours, l'air y est fort obscur & fait multiplier les objets, les moindres ombres y font peur, & tout est plein de précipices, où l'obscurité est souvent cause que l'on se perd. A l'entrée de ce Palais l'on trouve l'Emportement, les Visions & les Troubles qui enchantent les yeux d'une maniere que l'on voit tout de



travers : l'Emportement eſt toujours en agitation, ſans ſçavoir pourquoi; parle fort vîte, & dit toutes choſes mal-à-propos & ſans ordre : les Troubles s'effrayent pour la moindre choſe, & s'étonnent de rien: & les Viſions font toujours leur malheur elles-mêmes, parcequ'elles ſe forment des phantômes vains pour ſe tourmenter. Tous ces perſonnages-là, en entrant, me firent prendre un breuvage qui me rendit tout autre que je n'étois.

Je devins emporté, méfiant, ſoupçonneux,
Et mon emportement me parut raiſonnable,
Je me fis des tourmens pour être miſerable,
Enfin tous les objets me devinrent fâcheux.

Dans ce malheureux état je fus voir la Jalouſie, qui eſt fort laide & fort décharnée, & couverte de ſerpens qui lui rongent ſans ceſſe le cœur: ſon regard eſt funeſte, & elle ne voit rien à quoi elle ne porte envie. Elle me jetta un de ſes ſerpens, qui dans la fureur où j'étois, m'enflamma encore davantage. Je m'en allai enſuite courant par-tout ſans ſçavoir où : quand je voyois Amynte en compagnie, je n'oſois l'aborder & tremblois dans l'ame, je tâchois à écouter ce qu'on lui diſoit & ſes réponſes, je tournois toutes ſes paroles du ſens qui pouvoit me tourmenter:

menter : quand on lui parloit à l'oreille, je pâlissois tout d'un coup, comme si j'eusse été prêt de mourir, j'expliquois le moindre geste, le moindre signe en faveur des autres ; & quand je ne la voyois point, je me l'imaginois entre les bras d'un Rival : si elle étoit seule, je croyois qu'elle attendoit quelqu'un : enfin, dans mon emportement j'étois jaloux de tout ce que je voyois, & même des choses inanimées.

Arbres & fleurs, disois-je en mon transport jaloux,
Que ne me parle-t-elle aussi souvent qu'à vous ?
Vous êtes confidens de son inquiétude,
Elle passe le jour dans votre solitude,
Si cette ingrate, hélas ! n'a pas manqué de foi,
Pourquoi se plaire plus avec vous qu'avec moi.

Amynte cependant qui voyoit bien ma foiblesse, au commencement en sourioit, après elle se mit en colere, & ce fut alors que je fis connoissance avec un homme qui voulut me guérir de mon amour & de ma jalousie en même-tems, c'étoit le Dépit.

L'ennemi mortel du tourment,
Et qui lorsce qu'on le maltraite,

 Aidé

Aidé de son ressentiment,
Fait au plus vîte la retraite,
Et quelquefois sauve un Amant,
D'une entiere & triste défaite.

L'infidélité de ma Belle
Me fit faire le vœu de ne la plus aimer,
Et le dépit me sçut charmer
Jusqu'à passer trois jours sans retourner vers elle.
La tristesse & l'ennui ne me quitterent pas,
Et de tant de douleurs mon ame fut atteinte,
Que j'aimai mieux mourir en adorant Amynte,
Que de cesser d'aimer tant de charmans appas.

Je me replongeai donc encore plus qu'auparavant dans mes soupçons jaloux; mais Amynte se lassa après beaucoup de tems, de me voir en un état si déplorable; la Pitié qui m'avoit promis son secours au besoin, n'y manqua pas : elle éloigna d'Amynte tous les objets qui pouvoient me fâcher, & me retira avec grande peine d'un lieu si désagréable. Amynte m'ouvrit les yeux en sortant, & après m'avoir désabusé, me fit voir toutes mes fautes. Alors je me jettai à ses pieds, & lui demandai mille fois pardon, en lui disant :

Armez-vous de rigueur,

Soyez cruelle & fiere,
Si j'ai de la colere,
Je la garderai dans le cœur;
Non, non, quelques maux que j'endure,
La douleur en sera peinte dedans mes yeux;
Mais vous ne verrez pas mon cœur audacieux
Jusqu'à vous accabler d'un insolent murmure.
Vous me verrez plein de langueur
Vous prier tendrement de n'être plus severe;
Mais s'il me vient de la colere,
Je la garderai dans mon cœur.

Amynte néanmoins ne me pardonna pas d'abord; elle avoit peine même à souffrir ma présence, puisque j'étois capable de tant de foiblesse, je tâchois de la fléchir, en lui disant :

Songez que la peine est mortelle,
Lorsque l'on aime tendrement,
De rencontrer une cruelle,
Qui se rit de notre tourment;
Qu'on ne peut vivre Amant sans voir ce que l'on aime:
Redonnez-moi l'espoir d'attendrir votre cœur,
Si je vous ai déplu par quelque offense extrême,
J'en ai souffert assez par ma propre douleur.

Mes larmes & mes prieres jointes à

 l'in-

l'inclination naturelle qu'elle avoit pour moi, & qu'elle m'avoit témoignée à Confiance, me firent redonner ses bonnes graces.

Et enfin, après plusieurs travaux nous arrivâmes à la Capitale du Païs d'Amour. Elle porte le nom de l'Isle, & c'est où se tient la Cour, qui est tout-à-fait belle; car elle est composée de toutes sortes de Nations, de Rois, de Princes & de Sujets, & les uns néanmoins n'y sont pas plus grands Seigneurs que les autres. La Ville est fort grande, & tout est pêle-mêle; les gens de mérite y sont quelquefois avec ceux qui n'en ont point; les personnes bien faites souvent y quittent tout pour des laides; ce qui fait assez voir que le Dieu qui y préside, est aveugle. Au milieu de cette Ville il y a un Temple fameux plus ancien que le monde; car Amour y étoit quand il débrouilla le cahos. Ce Temple est fort spacieux, & à peine est-il assez grand pour recevoir tous les Sacrifices qui s'y font à chaque heure du jour. Nous y allâmes pour faire un Sacrifice. En entrant il fallut donner des victimes, qui sont les cœurs. Amynte avoit encore de la peine à donner le sien; mais les Désirs l'emporterent à la fin avec un peu de violence. Nos cœurs furent donc offerts en sacrifice à l'Amour, & la flâme qui les brûloit, ne les consuma pas,

pas; après le Sacrifice nous les trouvâmes encore tous entier; mais brûlans,

Et par un fort heureux échange,
Au-lieu de reprendre le sien,
Amynte en cet état, heureux mélange!
Se saisit aussi-tôt du mien;
Ainsi sans force & sans contrainte,
Je me vis possesseur du cœur de mon Amynte.

Me voilà au comble de tous mes vœux, ne croyant plus avoir à souffrir. Je demeurai quelque tems dans cette Ville-là, jouïssant de tous les plaisirs qu'on peut avoir, étant aimé tendrement; c'est-à-dire,

Je faisois toute sa tendresse,
Elle vouloit toujours me voir,
Mon chagrin faisoit sa tristesse,
Mes moindres maux son désespoir.

Mais ce n'étoit pas assez pour moi: car je la voulois mener au Palais du vrai Plaisir, qui est la Maison de Campagne où Amour va voir Psiché; & dans ce dessein je la menois de ce côté-là, quand nous rencontrâmes le plus fâcheux de tous les hommes,

Le grand ennemi des plaisirs,
Qui tourmente toujours les plus fortes tendresses,
Tyran des passions, ennemi des caresses,
Et qui ne peut souffrir l'Amour ni ses désirs;
Il a grand monde à ses côtés,
Charmé de ses sottes maximes,
Qui de tous les plaisirs nous font autant de crimes,
Et condamnent en nous les moindres libertés.

Cette grande troupe qui le suit, est assez mal en ordre; ce sont toutes femmes malades, qui ont grande peine à le suivre: l'Amour qui les posséde, répand une langueur sur toutes leurs personnes qui les rend maigres: elles ont le regard mourant, & l'on voit bien que la flâme les dévore. Cet homme en un mot étoit l'Honneur; la Pudeur l'accompagnoit, je ne sçaurois vous dire comme elle est faite; car elle a toujours un voile sur le visage, & ne se montre à personne. Tous deux ayant arrêté Amynte, ils lui dirent mille belles raisons qui me semblerent fort ridicules; mais qui ne semblerent pas telles à Amynte; car les ayant entenduës, elle voulut suivre leur conseil. Je fus fort étonné de ce nouveau procédé, & je m'écriai aussi-tôt:

Pleurez

Pleurez mes yeux, votre malheur,
Et votre disgrace imprévuë:
Amynte ne veut plus supporter votre vuë,
Et vient de reprendre son cœur.
Si vous fûtes heureux en la voyant sans cesse,
Si vous prîtes plaisir à vous voir dans ses yeux;
Pleurez mes yeux, pleurez, couvrez-vous de tristesse,
Vous ne reverrez plus un tems si précieux.

Je conjurai ensuite Amour de la retenir, & il y prit tant de peine qu'il y réussit, & nous poursuivîmes notre chemin au Palais du vrai Plaisir. Nous n'en étions pas fort éloignés, quand nous rencontrâmes le respect & la Précaution. Le Respect n'avoit plus la mine si sérieuse. Il avoit l'air galant, enjoué, & le visage riant; la Précaution ne faisoit aussi plus tant de façons, & en souriant le Respect nous dit:

Allez, parfaits Amans, contenter vos désirs,
Et recevoir d'Amour la belle récompense,
Vous n'avez plus ici besoin de ma présence,
Le Respect n'a que faire à vos secrets plaisirs.

Et après m'avoir embrassé, il me quitta. Il fut à peine parti, que je vis venir une

femme toute nuë fort belle, les cheveux pendans par devant, & chauve par derriere, qui couroit fort vîte; plusieurs gens étoient-là, les uns qui la négligeoient, les autres qui couroient mollement après elle, & tous néanmoins sembloient fort fâchés de l'avoir laissé passer. Amour me dit en la voyant, que c'étoit l'Occasion : qu'elle seule avoit le crédit de faire entrer au Palais du vrai Plaisir, & qu'il ne falloit pas la laisser échapper, parcequ'elle ne revenoit pas toujours. Pour suivre son conseil je courus au-devant de l'Occasion & l'arrêtai, & elle acheva de résoudre Amynte à entrer dans le Palais du vrai Plaisir, & nous y arrivâmes enfin avec le plus grand contentement du monde. Car en vérité c'est un bel endroit.

Un éternel Printems y conserve un air pur,
Le Ciel découvre-là son plus brillant azur.
L'on y voit en tout tems éclater mille roses,
Chaque instant en fait voir de nouvelles écloses,
Les arbres sont toujours couverts de fruits meuris,
Les rameaux toujours verds, les prés toujours fleuris,
Mille endroits écartés sont mille antres sauvages,

Où

Où régnent les plaisirs, les ris, les badinages,
Les rameaux enlassez en bannissent le jour,
Ces antres de tout tems sont sacrés à l'Amour;
La nature elle-même a tissu les feuillages,
Tous les petits oiseaux avec leurs doux ramages,
N'y parlent que d'amour dans leurs belles chansons,
Et même aux yeux de tous en montrent les leçons;
Mille petits ruisseaux dans ces lits de verdure
Font oüir de leurs eaux l'agréable murmure,
Et la nuit, le silence & tous les élémens,
Concourent en ces lieux au plaisir des Amans.
L'on n'entend point parler de la rigueur des Belles,
Ni du destin fâcheux qui les rend si cruelles.
C'est-là que les Amans après plusieurs soupirs,
Goûtent mille douceurs qui passent leurs désirs.
Là tout ce que jamais le Ciel, la Terre & l'Onde
Formerent à l'envi de plus beau dans le monde,
A senti des désirs & de l'empressement,
Et poussé des soupirs dans les bras d'un Amant.

Je vous avouë qu'on eſt heureux en ce Païs-là. Pour moi quand je ſongeois que j'étois au comble de mes vœux, je ne pouvois aſſez me louer de la fortune; mais mon bonheur étoit trop grand pour durer, auſſi j'en vis bien-tôt la fin, comme vous allez entendre. Quelques jours auparavant en me promenant, je rencontrai une fille aſſez laide; mais qui fait la précieuſe & ne ſe contente de rien; elle n'a point de demeure aſſurée, parcequ'elle néglige d'en avoir, les plus belles choſes l'importunent: elle ſe nomme Tiédeur: elle a un grand pouvoir dans l'Iſle; car ceux qui la veulent ſuivre, ſortent ſans peine & ſans regret de l'Iſle d'Amour, elle les mene au Lac du Dégoût, où l'on ne trouve que trop de batteaux pour ſortir. Je vis quelques gens qui la ſuivirent; mais je la trouvai ſi laide & ſi déraiſonnable, que je ne m'arrêtai pas un moment avec elle; je retournai au Palais du vrai Plaiſir, où quelques jours après il m'arriva un malheur qui m'accable encore, & dont je ne crois jamais voir la fiu.

Au milieu de mes délices, un matin je vis un homme qui effrontément vint troubler mes plaiſirs. Il avoit l'air majeſtueux & indépendant, la phiſionomie haute, & les yeux & le front d'un homme abſolu, qui ne ſçait ce que c'eſt que d'obéïr. En

un

un mot, c'étoit le Destin, dont les Arrêts sont irrévocables, qui enleva Amynte d'entre mes bras: tous mes efforts ne purent l'empêcher, & il l'emmena je ne sçai où: car je n'en ai pû avoir de nouvelles depuis ce tems-là. Je quittai aussi-tôt le Palais du vrai Plaisir, qui me sembloit désagréable, puisqu'Amynte n'y étoit plus, & je me vins retirer en ce lieu, où je croyois passer le reste des jours que m'accordera ma douleur. Je suis ici sur le haut d'une montagne qu'on nomme le Desert du Souvenir; la solitude y est fort belle; mais ce qui s'y trouve de fâcheux, c'est que le lieu est si éminent, qu'on découvre de-là toute l'Isle d'Amour, si bien qu'on a toujours son malheur devant les yeux, l'on ne peut s'empêcher de voir sans cesse les endroits par où l'on a passé, & c'est ce qui me rend misérable; car de quelque côté que je me tourne, je trouve des objets qui me représentent toujours mon bonheur passé.

C'est le souvenir de ma gloire
Qui me tourmente dans ces lieux,
Si je n'avois pas de mémoire,
Hélas! j'en serois beaucoup mieux.

Dans l'infortune qui m'accable,
Je crois que le sort obstiné

Ne m'a rendu si fortuné,
Que pour me voir plus miserable :
Mon sort seroit moins rigoureux ,
Si j'avois été moins heureux.
C'est mon bonheur passé qui fait tout mon martyre :
O triste & dure extrêmité !
D'être enfin réduit à dire,
Que je me plains d'un bien que j'ai tant souhaité.

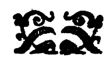
Il y a quelque tems que je languis ici, & j'ai songé enfin, cher Lycidas, que votre amitié auroit sujet de se plaindre de la mienne, si je ne vous faisois sçavoir de mes nouvelles avant ma mort. Il y a la Confidence en ce Païs-ci, qui a soin de faire tenir les Lettres aux Pais étrangers, je lui donnerai la mienne ; j'espere qu'elle vous sera renduë fidellement & secrettement : car c'est ce que je lui récommanderai. Adieu, plaignez un peu ma disgrace, peut-être qu'un jour vous aurez besoin de la même consolation que je vous demande.

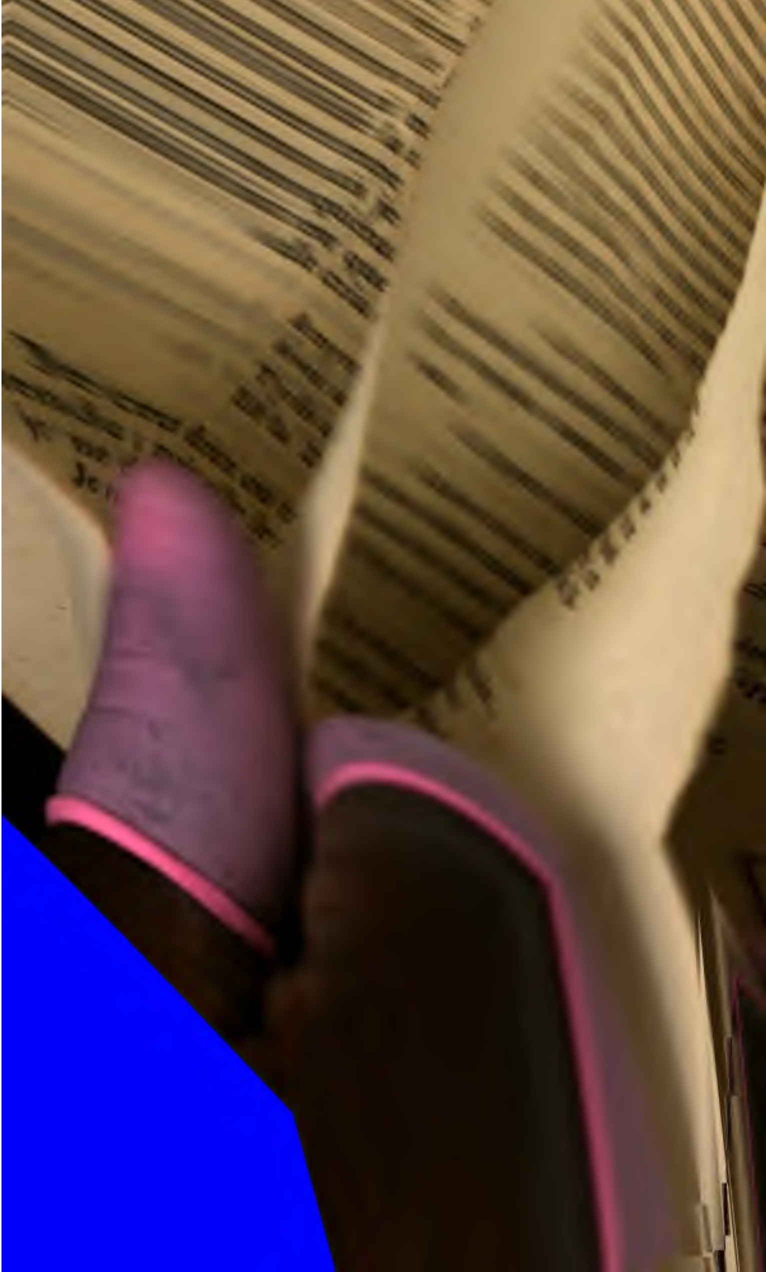
Fin du premier Voyage.

A PHILIS

A PHILIS, SUR LE VOYAGE DE L'ISLE D'AMOUR.

LISEZ, belle Philis, à loisir cet Ouvrage,
Il parle d'un Pays charmant, aimable & doux,
Il n'est pas mal-aisé d'en faire le voyage,
Vous le pouvez sans partir de chez vous.





Ce fut pour augmenter ma joye & mes plaisirs.
Je ne m'en repens point, j'en chéris la mémoire,
Je vois avec plaisir le débris de mes feux,
Mais c'est seulement à la Gloire
Que je veux désormais adresser tous mes vœux.

Vous vous étonnez peut-être, cher Lycidas, de m'entendre parler ainsi; mais apprenez-en la cause en apprenant mes dernieres avantures, qui vous divertiront assurément plus que les premieres. Quoique je ne songe plus à l'amour, je vous avouë que je suis bien-aise de vous faire l'histoire de mes feux passez, j'en aime le souvenir, & mon cœur qui s'applaudit en secret de mes conquêtes, trouve un commencement de gloire à avoir triomphé de trois cœurs.

Trois illustres Beautez ont brûlé de mes feux;
Tant que je fus amant, je fus toujours heureux;
Sur des cœurs indomptez j'ai gagné la victoire;
Je n'ai point fait de vœux que l'on n'ait exaucez;
Toi, mon cœur, qui n'es plus sensible qu'à la gloire,

Triomphe

Il y avoit déjà long-tems que je languissois, dans le Désert du Souvenir, & je commençois à croire par une tristesse extraordinaire qui m'étoit survenuë depuis quelques jours, que le terme de mes maux approchoit, & que la mort m'en délivreroit bien-tôt, quand un jour étant couché sous un arbre, rêvant à mes malheurs & tout noyé dans mes larmes, je vis une femme qui voloit d'une grande vîtesse : elle parloit en allant, & faisoit un grand bruit; je sentis à sa vûë un tremblement qui me saisit le cœur, sans que j'en connusse la raison. Je vis bien d'abord que cette femme étoit assurément la Renommée: mais je ne sçavois pas d'où venoit mon inquiétude, quand ces paroles ne m'en firent que trop connoître le funeste sujet : elle cria en passant auprès de moi :

Amynte est en confidence
Avec un nouvel Amant,
Tyrsis avec sa constance
Est la Duppe assurément.

Je crus deux ou trois fois avoir mal entendu; mais elle le répeta si souvent, que je ne doutai plus de mon malheur.

Je vous laisse à penser combien je fis de plaintes

plaintes ſur cette infidélité, il me vint mille différentes penſées de vengeance contre l'ingrate & ſon Amant; mais la violence de ma colere étant paſſée, j'en vins aux regrets.

Pour avoir plus d'amour que l'on n'en eut jamais,
Que ne me laiſſez-vous du moins mourir en paix?
Ingrate, vous pouviez ſans être criminelle,
Attendre encor deux jours à paroître infidelle,
Et ne m'expoſer pas à cette cruauté
De voir avant ma mort votre infidélité,
Quand accablé d'ennuis & prêt à rendre l'ame.
Vous deviez retenir votre nouvelle flâme;
Et je méritois bien par mon ſort malheureux
Que votre amour durât encore un jour ou deux.

Je paſſai ainſi pluſieurs jours à me plaindre, & je ne voulois pas m'éclaircir entierement de mon malheur, de crainte de trouver de trop grands ſujets d'affliction. Il y avoit même quelques momens où je m'imaginois que peut-être la Renommée avoit ſelon ſa coutume accuſé fauſſement Amynte de perfidie, & je ne pouvois croire qu'après tous les ſermens qu'elle

qu'elle m'avoit faits si légérement, elle eût trahi, sa parole, & qu'elle pût oublier en peu de jours mes services, & recevoir ceux d'un autre. Quelquefois aussi j'excusois en moi-même son ingratitude par mille raisons, qui, ce me sembloit, l'y pouvoient avoir contrainte : mais enfin je ne fus que trop assuré de toute ma disgrace. Je vous ai dit dans ma premiere lettre, que le désert du Souvenir est placé si haut, qu'on découvre de là toute l'Isle d'Amour. Un jour je vis Amynte dans le Palais du vrai Plaisir, avec un homme que je connus pour un de ceux que j'avois rencontrez dans les Rivaux,

Là cet Amant qui sçut lui plaire,
Rendant de son bonheur le Ciel même jaloux,
D'un transport amoureux embrassoit ses genoux,
Et l'ingrate le laissoit faire.

L'ardeur de son brulant désir
D'un incarnat brillant animoit son visage,
Ses baisers redoublez étoient son seul langage,
Et l'ingrate y prenoit plaisir.

Enfin j'en crus perdre le jour,
Je vis à cet Amant mille Beautez en proye,
Et l'ingrate à ses yeux montroit la même joye,
Qu'elle

Qu'elle m'avoit fait voir du tems de notre amour.

Quand je ſonge à la douleur que j'eus d'abord en voyant cette lâche trahiſon, je m'étonne comment je n'en fus pas accablé; ma rage me fit dire des choſes qu'elle ſeule eſt capable d'inſpirer, & ſoûtenu par mon amour, qui me faiſoit voir avec une douleur inconcevable, qu'un autre eût triomphé en un moment de ce qui m'avoit coûté tant de peine. Je fus longtems ſans pouvoir être maître de mon déſeſpoir; mais à peine eus-je fait un peu de réfléxion ſur cette avanture, que je me trouvai en état de me ſervir de ma raiſon, & un homme qui parut à mes yeux au même inſtant, m'inſpira une froideur qui me rendit inſenſible à cette infidélité. Cet homme avoit le regard fier, & faiſant un ſouris dédaigneux, en me regardant de côté, & par-deſſus l'épaule, me dit:

Quoi l'infidélité d'Amynte,
Lâche, te donne au cœur de mortels déplaiſirs,
Et tu t'abandonne à la plainte?
L'infidelle qu'elle eſt, te coûte des ſoupirs?
Après ſa noire perfidie,
L'ingrate ne vaut pas qu'on regrette ſon cœur.

Et

Et l'on doit oublier des momens de ſa vie,
Tous ceux qu'on a paſſez dans cette indigne ardeur.

Je connus à ces paroles que c'étoit le mépris, & courus l'embraſſer ; mais lui, voyant que je balançois, & que l'Amour étoit encore avec moi, il tourna ſes pas ailleurs ſans me regarder. Moi qui ne voulois plus le perdre, aidé de ſes conſeils, je donnai congé à ce petit Amour qui m'avoit toujours accompagné dans mon voyage. Cet adieu ne ſe fit pas ſans bien des larmes ; & comme il avoit été le témoin de toutes mes avantures, j'avois bien de la peine à le quitter, & je m'amuſai ſi long-tems avec lui, que j'en penſai oublier le mépris : enfin en l'embraſſant :

Adieu, lui dis-je, Amour, mes plus cheres délices,
Toi qui fus autrefois mon eſpoir le plus doux,
Toi que j'aimai toujours malgré tous mes ſupplices,
Amynthe ne veut plus de commerce entre nous.

Après ſa trahiſon & ſi lâche & ſi noire
Je veux que de mon cœur ſes traits ſoient effacez :
Mais je ne veux jamais bannir de ma mémoire
Tous ces heureux momens qu'avec toi j'ai paſſez.

En

En quittant l'Amour, je fus long-tems à chercher le mépris; mais enfin je le rattrapai, & il me dit d'aller à une Ville qu'il me montra; j'y adressai d'abord mes pas, & je commençai alors à sentir une joye que je n'avois point euë depuis que j'étois dans l'Isle, & le repos me sembla plus doux, à cause qu'il m'étoit nouveau d'en avoir. Quand j'arrivai à cette Ville, je vis que tout le monde y étoit oisif. La Ville est déserte, & presque tous les Habitans demeurent en leur particulier: il y a un Port par où l'on sort de l'Isle d'Amour; car pour y entrer par là, c'est ce qui n'est jamais arrivé. Cette Ville se nomme Indifférence, & donne le nom à une Princesse qui est belle à la vérité, & qui sur tout a beaucoup d'embonpoint; mais elle a la mine si peu spirituelle, & paroît si inutile & si niaise, qu'elle en est ridicule.

D'abord que je fus dans cette Ville, le souvenir de l'affront que m'avoit fait Amynte, me la rendit assez agréable, & je ne pouvois m'empêcher de crier mille fois le jour:

L'on n'est jamais content alors qu'une Beauté
Dessous ses dures loix tient notre ame asservie;
Pour être heureux toute sa vie
Il faut garder sa liberté.

Je me trouvois fort heureux d'être débarrassé de mon Amour, & je m'étonnois souvent de toutes les folies que ce Dieu m'avoit fait faire: quoique je songeasse quelquefois à Amynte, il me sembloit qu'elle étoit enlaidie depuis son infidélité: l'humeur où j'étois ne me la représentoit que comme une personne qui ne méritoit plus une forte passion, comme celle que j'avois euë pour elle, & qui avoit perdu toutes les graces qui l'avoient fait aimer. Enfin, j'étois dans un si grand repos, que je commençai à m'en ennuyer; & ce changement extrême d'un violent amour à une froideur extraordinaire, me devint si insupportable, qu'une langueur me saisit, qui me donnoit un chagrin que je n'avois jamais senti. Mon cœur qui étoit accoûtumé à l'amour ne sçavoit où placer ce fonds de tendresse qui lui étoit resté en quittant Amynte, & trouvoit bien rude une vie aussi paresseuse que celle que je menois dans l'indifférence. Je chantois tous les jours en moi-même:

Sans amour & sans tendresse.
Il n'est point de doux momens:
Il faut soupirer sans cesse,
L'on n'est heureux qu'en aimant.
A quoi passer tout le jour,
Si l'on ne songe point à plaire,

Et

Et si l'on n'a point d'amour,
Que peut-on faire ?

Que la vie est ennuyeuse
Quand on n'a point de désirs !
Qui n'a pas l'ame amoureuse,
La voit couler sans plaisirs.
A quoi passer tout le jour,
Si l'on ne songe point à plaire,
Et si l'on n'a point d'amour,
Que peut-on faire ?

Je ne voulois pourtant pas m'y rengager tout-à-fait, & je me trouvois trop mal de l'Amour, pour me rembarquer encore dans une autre passion; mais je cherchois à m'occuper du moins agréablement.

C'est ce qui faisoit que je sortois de la Ville tous les jours, pour voir si je n'aurois point quelque avanture, quand un jour je rencontrai une femme dont l'abord étoit tout-à-fait agréable; elle avoit un air libre, enjoué, & quelque chose qui plaisoit d'abord en la voyant: Elle ne m'eût pas plutôt apperçu qu'elle vint à moi, & me pria de venir chez elle, que j'y trouverois dequoi me satisfaire, & me montra un papier où ceci étoit écrit:

Voir toutes les Beautez sans amour, sans désirs,

Et faire chaque jour nouvelle connoiſſance,
Avoir pour tous objets la même complaiſance,
Et chercher en tous lieux ſa joye & ſes plaiſirs,
C'eſt l'agréable & douce vie,
Que l'on mene en Galanterie.

Je trouvai ſi bien mon compte à cette façon de vivre, que j'acceptai d'abord le parti, & ſuivis la Galanterie à la Ville qui porte ſon nom.

C'eſt une Ville fort magnifique & fort ſuperbement bâtie : l'on trouve à la porte la Libéralité, l'Eſprit doux, la belle Converſation, & la Complaiſance, qui donnent des paſſe-ports pour avoir les entrées libres par toutes les Compagnies, & ſans quoi l'on paſſe fort mal ſon tems. Il n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire d'avoir quatre paſſe-ports, c'eſt aſſez d'en avoir deux, & quelquefois un ; mais plus on en a, & mieux on ſe divertit. Les plus néceſſaires pour en être eſtimés, ſont l'Eſprit doux & la belle Converſation ; & ceux qu'on eſtime le moins, & qui font duper les gens d'ordinaire, c'eſt la Complaiſance & la Libéralité. De plus, c'eſt un lieu de grand divertiſſement, les agréables parties y ſont fréquentes ; on invente tous les jours mille plaiſirs nouveaux ; la Muſique, le Feſtin,

Festin, le Bal, la Serenade & la Comédie y ont de l'emploi chaque jour.

Comme j'étois avec la Galanterie, j'eus quatre passe-ports, & je commençai dès-lors à m'introduire par tout, & je fis tant de parties, que je me fis connoître dans toutes les compagnies de la Ville : je passois le jour en Festins, la nuit à donner des Sérénades, & je ne me donnois pas ainsi le tems de m'ennuyer ; mais à la fin cette sorte de vie me fatigua.

Alors qu'on a goûté le plaisir d'être aimé,
Tout ce qui vient après ne fait que nous déplaire,
Et si le cœur n'est enflâmé
Tous les plaisirs ne touchent guére.

Je commençois à en avoir du chagrin, quand je fis une partie, dans laquelle il se rencontra deux filles également aimables; l'une se nommoit Sylvie, qui avec une taille admirable, avoit tout ce qu'il faut pour faire une fort belle personne, & ce qui me charmoit le plus, c'étoit un air de joye & de jeunesse qui inspiroit tous les plaisirs: elle avoit quelque chose de si engageant & de si aimable qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. L'autre se nommoit Iris qui n'avoit pas la taille si belle, mais fort bien prise; & de plus elle avoit une certaine

négligence en marchant, fort agréable ; mais aussi tous les traits de son visage étoient accomplis ; elle avoit un teint vif, beaucoup d'éclat, de grands yeux, le nez bien fait, & dans la bouche un charme inexplicable. Il sembloit que les graces & les ris en eussent fait leur demeure ; & quand elle rioit sur tout, on y remarquoit mille beautez qu'il est impossible d'exprimer.

En la voyant il n'est point d'armes
Pour, contr'elle un moment, garder sa liberté ;
Et pour couronner tous ses charmes,
Elle avoit de l'esprit autant que de beauté.

Ces deux belles personnes me firent prendre à cette partie plus de plaisir que je n'avois fait aux autres, & je me séparai d'elles avec des sentimens bien différens de ceux que j'avois accoûtumé d'avoir. Je fus bien aise de sentir quelque penchant dans mon cœur ; mais je ne voulois pas aussi m'y abandonner entiérement ; & d'un autre côté, il me sembloit étrange d'avoir deux inclinations, & je ne pouvois comprendre comment on pouvoit aimer deux personnes ensemble, & les servir, quand une femme se présenta à moi, qui étoit magnifiquement vétuë. Elle avoit surtout observé dans son habillement

billement ce qui pouvoit rehausser sa beauté : elle étoit fort parée, & ne faisoit pas une action qui pût déconcerter sa bonne grace ; elle avoit le regard attirant, l'accueil fort agréable, & il sembloit qu'elle cherchât à plaire à tout le monde, & qu'elle en fît son capital ; elle avoit une grande suite ; mais elle me caressa plus que les autres. Vous connoissez bien aux marques que je vous en donne, que c'étoit la Coquetterie, & vous ne vous étonnerez pas de ses caresses puisque j'étois nouveau venu. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle me parla ainsi :

Cesse de t'opposer à cette double ardeur,
Deux objets peuvent bien avoir place en ton cœur ;
Si l'amour fait lui seul le bonheur de la vie,
Plus on est amoureux,
Et plus l'on est heureux :
Reçois l'amour d'Iris & celui de Sylvie,
Encore est-ce bien peu de n'en avoir que deux.

Du puissant Dieu des cœurs les douceurs sont si grandes,
Qu'il faut sur mille Autels lui faire mille offrandes :
Hélas ! il est si doux de s'y laisser charmer,
Qu'alors qu'une Philis refuse d'être nôtre,

Il faut en avoir une autre,
De peur de cesser d'aimer.

Cesse de t'allarmer pour avoir tant d'amour,
L'on peut fort aisément ménager deux tendresses,
Il est assez d'heures au jour,
Pour s'occuper à deux maîtresses.

Je lui fis mille remercimens de ses bons conseils, & j'y trouvai mon humeur si portée, que je ne balançai pas à suivre la Coquetterie jusques dans la Ville qui porte son nom. Je vis sur la porte ceci écrit en lettres d'or.

Le Dieu des cœurs voyant que de son vaste empire
Tant d'Amans sortoient chaque jour,
Et qu'après un premier amour,
Un cœur fatigué de martyre,
Y venoit rarement faire un second séjour,
Fit bâtir cette belle Ville,
Où les Amans lassés de ses injustes Loix,
Trouvant l'amour doux & facile,
S'y engagent encore une seconde fois.

Ici régne un amour commode,
Avec l'agréable méthode
Qui fait aimer sans trouble & sans emportement,
Qui

Qui bannit le fâcheux tourment,
Qui fait braver les inhumaines,
Qui ne donne en amour que de tendres désirs,
Et qui sans en causer que les plus douces peines,
En fait goûter tous les plaisirs.

Cette agréable inscription me donna encore plus d'envie de voir la Ville, j'y rencontrai mille belles personnes, toutes parées comme pour faire quelque conquête; elles n'épargnoient rien de tout ce qui peut plaire, & employoient toute leur adresse pour attirer les Passans.

C'étoit en un mot de ces Belles
Qui ne cherchent par tout qu'à s'en faire conter,
Et quoiqu'il en puisse coûter,
Veulent voir la foule autour d'elles.

La Coquetterie en entrant me donna pour guide un Amour Coquet; & pour vous expliquer ce que c'est, apprenez que ces sortes d'Amours sont de la véritable race d'Amour; mais comme ils sont enfans de l'Amour & de la Coquetterie, ils tiennent aussi de leur mere: ils ont l'arc & la fléche; mais ils n'ont point de bandeau ni de flambeau, & tiennent des

loix de la Coquetterie, qu'ils observent exactement. Je ne fus pas plutôt avec un de ces Amours, qu'il me dit toutes ces loix, qui sont fort agréables, & qu'il n'est pas nécessaire de vous dire encore, puisqu'aussi-bien vous en verrez les effets dans la suite de mon discours: c'est tout vous dire que dès ce moment je m'engageai à suivre par tout ses avis, & dès le soir même rencontrant Sylvie, & l'ayant abordée, je demeurai quelque tems avec elle.

Je crus dans ce moment être tout à Sylvie,
Ses yeux seuls me sembloient capables d'enflâmer,
Et je ne songeois pas dans ma joye infinie
Qu'Iris avoit des traits qui m'avoient sçu charmer.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que rencontrant Iris, il m'en arriva de même.

Iris d'un regard seulement
Changea mon amoureuse envie,
Et j'oubliai dans ce moment
Qu'il fût au monde une Sylvie.

J'en fis autant plusieurs jours de suite, & commençai alors à sentir quelque joye; j'aimois & je n'en sentois aucune inquiétude: quand j'étois mélancolique, j'allois voir

voir Iris, qui par la douceur de son esprit & sa langeur naturelle, m'entretenoit agréablement dans l'humeur où j'étois; & quand je me sentois l'ame portée à la joye, je courois chez Sylvie.

Pour me faire en amour un destin agréable,
Je ne pouvois pas mieux contenter mon désir.
J'avois trop peu d'amour pour être miserable,
Et j'en avois assez pour y prendre plaisir.

Après un assez long séjour dans Coquetterie, cet Amour qui m'avoit été donné pour guide, me voulut donner à Déclararion; je songeai d'abord à mon premier voyage, quand le Respect me défendit d'y aller. J'alléguai cette raison, l'Amour Coquet se mit à rire en m'entendant parler, & me dit que le Respect ne défendoit d'aller à Déclaration, qu'à ceux qui ne sçavoient pas encore la belle maniere d'aimer, & même que le Respect se mocquoit de ceux qui passant par Discrétion, alloient faire un chemin plus long de moitié que l'autre, & ajoûta:

Sans déplaire au Respect, Tyrsis, on peut parler.
Le moyen de guérir une amoureuse flâme,
Si tu ne veux pas réveler
A l'objet que tu sers le secret de ton ame.

Quoique l'on dit, il eſt bien doux
De voir toujours à ſes genoux
Un Amant languiſſant, qui brûle & qui ſoupire,
Et l'on n'eſt jamais en courroux
De ſe voir adorer, ni de l'entendre dire.

Je ne balançai pas à le ſuivre, & en chemin, il me donna cet avis :

En parlant de l'amour n'en fais point une affaire,
C'eſt dequoi t'attirer quelque honteux refus ;
Quand on traite l'amour comme un fort grand myſtere,
Un jeune cœur s'allarme & ne l'écoute plus.

Nous arrivâmes en même-tems à Déclaration, qui eſt un fort petit Village; car comme on n'y fait que paſſer, il n'eſt guéres habité, l'entrée en eſt un peu périlleuſe, à cauſe de quelque précipices, où ceux qui font des faux-pas, courent beaucoup de riſque. Pour dans le village, il y fait toujours des brouillards fort épais, & on a peine à s'y connoître; & il y a deux ſorties, l'une du côté du Refus, & l'autre de la Tolérance : la premiere eſt fort déſagréable, & méne en quantité de méchans endroits, & l'autre ne mene ordinairement qu'en des lieux divertiſſans.

sans. J'avois un si bon guide, que l'entrée ne me fit point de peine ; je débrouillai assez bien Iris & Sylvie, & leur parlai à toutes deux de mon amour.

Auprès de l'aimable Sylvie
Le cœur tout rempli de désirs,
Pour satisfaire à mon envie,
Je poussai mille ardens soupirs.
Quand je lui protestai qu'elle en étoit la cause,
C'étoit mon cœur qui me l'avoit dicté,
Et si quand près d'Iris je dis la même chose,
Je crus dans le moment dire la vérité.

Quand je parlai à Sylvie, elle feignit de ne me pas croire, & sortit après par la Tolérance ; pour Iris, elle n'en fit pas de même, elle sortit par le Refus : je la quittai alors, & sortant par la Tolérance après Sylvie, après l'avoir un peu cherchée, je la trouvai dans une petite Ville qui est fort agréable. Elle n'est guéres peuplée ; mais les gens qui y sont vivent dans une grande union ; on ne se parle guéres, & on s'entend à demi-mot.

C'est là que les Amans mettent tout en usage
Pour avoir chaque jour un secret entretien,
Et que chacun a son langage
Où les autres n'entendent rien.

En effet, il y a autant de différens langages que de différentes personnes : Cette Ville se nomme Intelligence.

L'Intelligence qui en est la Maîtresse, est une personne fort charmante pour ceux qui la connoissent, & ennuye fort les autres : elle a infiniment d'esprit, & connoît toutes choses ; elle a mille secrets pour se faire entendre, & comprend en un moment tout ce qu'on veut lui dire.

En ce lieu pour se satisfaire
Et pout avoir quelqu'entretien,
L'on a mille secrets qui ne sont bons à rien,
Dont on se fait pourtant une agréable affaire.

J'appris au même tems que je fus dans Intelligence, qu'Iris s'étoit retirée dans l'antre de la Cruauté. Cette nouvelle m'affligea beaucoup ; mais je n'étois plus d'humeur à faire de même que la premiere fois, ni d'aller grossir les eaux du torrent avec mes pleurs. Ce que je fis seulement pour ne pas perdre Iris, qui assurément me tenoit au cœur, j'allai la voir, je lui parlai, & l'accusai de trop de sévérité, & lui dis :

Vous avez un chagrin extrême
De ce qu'on dit que l'on vous aime,
Vous faites tort à vos appas :

Si

Si vous aimer c'est vous mettre en colere,
Que peut-on trouver ici-bas,
Belle Iris, qui vous puisse plaire ?

Voyant qu'elle persistoit dans sa résolution, je la quittai fort affligé ; mais je m'en consolai à Intelligence, où je retournai le jour même.

J'en fis autant tous les jours suivans, & dans le commencement les rigueurs d'Iris me donnoient assez de plaisir, & j'étois bien aise de la voir cruelle par la joye que je me promettois à la radoucir.

Helas que l'on sent de douceurs
A voir d'une Beauté l'aimable résistance,
Qui par un noble orgueil soûtenant ses rigueurs,
Refuse de nos feux la douce violence !
Que le cœur s'applaudit d'un si noble courroux !
Que ces refus lui promettent de gloire,
Et qu'un triomphe paroît doux,
S'il en coûte un peu cher d'emporter la victoire !

Je feignois pourtant beaucoup de douleur de la voir ainsi persister dans sa cruauté, & je lui faisois valoir tous les doux momens que je passois avec Sylvie, comme des heures où je m'abandonnois au désespoir.

sespoir. Cette sorte de vie me sembloit assez agréable, j'étois fort gai à Intelligence; & quand je venois voir Iris, je prenois un visage sérieux; & je pris enfin une habitude de contrefaire mon humeur quand bon me sembloit; les larmes ne me coûtoient plus rien, & je sçavois faire le misérable quand la fantaisie m'en prenoit.

A mon gré je sçavois & gémir & me plaindre,
Selon qu'il le falloit pour séconder mes vœux;
En amour c'est tout que de feindre,
Et sçavoir à propos faire le malheureux.

Enfin, après avoir assez fait le langoureux, je voulus la faire sortir de ce déplaisant séjour; & sans avoir recours à la Pitié, je fis seulement ce que me conseilla l'Amour Coquet.

Au lieu de lui demander grace,
Affecte des froideurs & cache ton tourment,
Car il n'est rien que l'on ne fasse
Pour se conserver un Amant.

Pour cet effet, la premiere fois que je la vis, ayant concerté mes yeux & mon langage, je lui dis assez gayement:

Enfin

Enfin je ne suis plus à vous,
Et je renonce à votre empire;
Vos yeux qui me sembloient si doux
Ne me causent plus de martyre.

Il est vrai que vous êtes belle
Et qu'il seroit bien doux de toucher votre cœur;
Mais Iris, vous êtes cruelle,
Et l'Amour ne peut vivre avec tant de rigueur.

Je n'ai point épargné les soupirs ni les larmes,
Ni tout ce qui pouvoit bannir votre courroux,
Vous m'avez vû soupirant pour vos charmes
Demander grace à vos genoux;
Mais puisque votre cœur rebelle
Refuse de me secourir,
Adieu je vous quitte, cruelle,
Mon dessein n'est pas de mourir.

Je la quittai aussi-tôt que j'eus achevé ces paroles, & ne retournai plus la revoir depuis ce tems-là. Je m'attachai alors à Sylvie plus que de coûtume, & n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit faire connoître à Iris que je l'avois oubliée.

Au bout de quelques jours je vis que cette belle,
Par un fort heureux changement,
Aima

Aima mieux n'être plus cruelle,
Et trouva plus de honte à faire une infidelle,
Qu'à bannir ses rigueurs en faveur d'un Amant.

Elle vint à Intelligence, ou d'abord elle me fit quelques reproches, & je ne manquai pas à lui jurer mille fois que ce que j'en avois fait, n'étoit que pour voir si ma perte toucheroit son cœur. J'avois bien des affaires en ce tems-là; car c'est une chose assez difficile de demeurer dans Intelligence avec deux personnes. J'écrivois tous les jours deux billets, j'avois tous les jours deux rendez vous, & il falloit avoir bien de l'adresse pour ne rien faire connoître; mais avec tout cela, c'étoit un embarras fort agréable, & dans lequel j'eusse volontiers long-tems demeuré, si l'Envie qui ne peut souffrir personne à Intelligence, ne fût arrivée, & n'eût tant dit de choses mal-à-propos, qu'Iris & Sylvie furent contraintes de sortir & d'attendre dans un éloignement qu'elle eût cessé de parler.

Je me trouvai tout d'un coup privé de mes plaisirs. Encore si l'une des deux me fût restée, je me fusse consolé avec elle de l'absence de l'autre; mais toutes deux étant parties, je ne sçai ce que je fusse devenu, si l'Amour Coquet ne m'eût conduit à un village fort agréable. La situation

tion en eſt merveilleuſe ; le Pays d'alentour agréablement diverſifié de ruiſſeaux, de prés & de bocages ; Amour me dit en m'y conduiſant :

C'eſt en vain que dans une abſence,
On s'abandonne à la ſouffrance :
Que ſert de s'affliger & la nuit & le jour,
Si dans l'éloignement on ne peut nous entendre :
Tyrſis la douleur la plus tendre,
Ne rend pas un Amant plus heureux au retour.

Nous arrivâmes en même tems à ce Village. Toutes les Maiſons y ſont agréables, l'on voit par tout des graces & des fontaines, & une ſuite continuelle de ſpectacles & d'agrémens, les moindres choſes réjoüiſſent, tout le monde qui y eſt contribuë au divertiſſement. Ce lieu-là ſe nomme Amuſement.

L'Amuſement eſt un fort jeune garçon, qui s'arrête à tout ce qu'il trouve, & fait ſon plaiſir de la moindre choſe.

D'abord que je fus arrivé dans ce Village, je ſongeai à faire comme les autres, à me divertir de tout ce qui ſe préſentoit à moi, afin de bannir le chagrin que me pouvoit donner l'abſence de ce que j'aimois.

Eloigné des beaux yeux d'Iris & de Sylvie,
Pour affranchir d'ennuis une mourante vie,
Sur cent objets divers je formois mes désirs,
J'avois tant de chagrin de cette longue absence,
Que je prenois mille plaisirs
Pour en éloigner la souffrance.

Je vous avouë que tout le tems que je demeurai dans Amusement, je le passai sans inquiétude, & j'attendois sans beaucoup d'impatience le retour d'Iris & de Sylvie. Je ne laissois pas de leur écrire toujours, & la même lettre servoit à toutes deux; je leur mandois mille tendresses: & en effet, j'eusse mieux aimé les voir que d'être dans Amusement; mais puisqu'il falloit attendre, je prenois patience assez volontiers.

Quelque tems se passa ainsi que nous nous écrivions réglément; mais tout d'un coup je ne reçus plus de lettres, & j'appris qu'Iris & Sylvie ayant sçu que j'étois dans Amusement, s'étoient retirées dans le Palais du Dépit; je n'eus pas plutôt appris cette nouvelle, que je me rendis au Palais du Dépit. Je vous ai parlé en passant, du Dépit dans ma premiere lettre; mais je ne vous parlai pas de son Palais: c'est un lieu où l'on se querelle toujours,

le Dépit broüille les gens ensemble mille fois le jour, & fait caresser souvent des gens que l'on hait mortellement, mais ces querelles aussi ne durent guéres, les Amours raccommodent tout & réunissent toujours ceux qui ne se sont querellés que par le conseil du Dépit. Mais c'est une assez plaisante chose d'y voir des gens qui s'aiment infiniment, se dire mille injures de leur vie, & un moment après se demander pardon, & se réunir plus qu'auparavant.

De tous les dépits d'un Amant,
Le plus long ne dure guére:
Comment tenir sa collere,
Quand on aime tendrement?

Il y a un homme dans ce Palais, qui est le médiateur de toutes choses, c'est lui qui assiste aux accommodemens, & qui fournit les moyens de les faire; on le nomme l'Eclaircissement.

Quand j'arrivai, je rencontrai d'abord Sylvie, qui en me voyant s'accompagna d'un homme, lui fit mille caresses, & ne fit pas semblant de me connoître. Le Dépit qui vint aussi-tôt à moi, m'inspira le désir de me venger, & rencontrant Iris au même moment, je songeois à me venger avec plaisir; mais elle en fit autant que

Sylvie

Sylvie ; & moi pour ſuivre les conſeils de mon Amour Coquet, trouvant une femme aſſez jolie ſur mes pas, qui étoit pour le moins auſſi en colere que moi ; & comme nous n'étions enſemble que pour nous venger, notre entretien n'étoit pas grand ; mais comme le courroux m'aveugloit moins qu'elle, je commençois à trouver la Vengeance aſſez douce, quand Iris & Sylvie paſſerent, & me virent auprès de cette femme, avec un viſage aſſez gai. Sur la fin du jour étant demeuré ſeul, en me promenant je rencontrai Iris qui étoit ſeule auſſi. Dans l'emportement je lui dis mille choſes que la colere inſpire, & elle de ſon côté en fit de même ; quand l'Eclairciſſement vint qui nous demanda la raiſon de notre querelle, & nous connûmes qu'elle venoit toute de Préoccupation, & qu'elle étoit fondée ſur l'Amour. Alors je me jettai à ſes pieds, je lui fis mille proteſtations de fidélité, & elle, à ſon tour, s'excuſa ſi tendrement que j'en fus charmé. Elle me fit mille careſſes, & n'oublia rien pour me perſuader que tout ce qu'elle avoit fait étoit par le conſeil du Dépit.

Qu'il eſt doux de voir une Belle,
Que l'on prenoit pour infidelle,
En peine de nous appaiſer,

Chercher

Chercher mille raiſons pour tâcher d'excuſer
Quelques offenſes prétenduës,
Et de ſa belle main eſſuyant tous nos pleurs,
Nous payer par mille faveurs
Les larmes qu'on a répanduës.

Je trouvai mon accommodement ſi agréable, que j'allai auſſi-tôt chercher Sylvie pour en faire autant. Il ſe peut faire qu'elles n'agiſſoient pas de meilleure foi que moi, & qu'elles me trompoient toutes deux, comme je les trompois; mais je n'en avois pas grande inquiétude.

Pourvu qu'on jure qu'on nous aime,
Que l'on craigne de nous fâcher,
Et qu'on ait ſoin de nous cacher
Une infidelité par quelque ſtratagême,
Si l'on ſçait bien nous appaiſer,
Si l'on nous trompe avec adreſſe,
Pourquoi chercher tant de fineſſe,
Et qui ne voudroit pas ſe laiſſer abuſer?

Pour moi je ne pénétrois point dans leur penſée, & je me contentois de voir qu'elles étoient bien aiſes de faire la paix avec moi.

Et je trouvois ſi doux dans un dépit extrême,
De voir enfin céder la colere à l'amour,

Que

Que pour faire la paix de même,
Je me broüillois vingt fois par jour.

Après que j'eus assez pris de plaisir à toutes ces petites querelles, les désirs me presserent si fort, que je menai Iris & Sylvie dans un vallon fort agréable, quoique l'Amour Coquet ne me le conseillât pas; les montagnes qui environnent ce vallon, sont fort hautes & pleines de rochers creusés, qui font des antres solitaires: dans le vallon, il y a un beau Château qu'on ne voit presque pas, à cause d'un bois fort haut qui le couvre: le Soleil n'y porte guéres sa lumiere, & même on a peine à le souffrir pour peu qu'il y paroisse: la nuit y régne toujours; mais elle n'y porte point ses horreurs, & plus elle est obscure, plus elle semble belle. Quoique ce lieu soit fort habité, il semble pourtant qu'il n'y ait personne, parceque les habitans aiment fort la solitude: la societé publique en est bannie, on se contente d'être deux ensemble; toute autre compagnie y est mal reçuë & les tiers y font un fort méchant personnage. Ce Château est le Château des Faveurs, qui sont des personnes fort retirées, & qui ne se laissent voir qu'aux gens qui les pressent de se montrer, encore pas toujours. Elles sont plusieurs sœurs toutes plus belles les

les unes que les autres, & quand on les voit, c'est de plus belle en plus belle par degrés: elles se font souhaiter toutes par le plaisir qu'on a à voir les premieres. On a toujours bien de la peine à les voir toutes, & souvent on n'en voit qu'une partie; il faut de l'adresse, du bonheur & une grande obstination pour en obtenir une, & la derniere sur-tout donne plus de peine que toutes les autres ensemble: mais aussi elle mene dans le Château du vrai Plaisir, qui est voisin de celui des Faveurs.

Pour moi qui les vouloit voir toutes deux à la fois, je me trouvai bien en peine, & plus encore quand je sçus qu'il falloit être toujours avec la même personne; je me repentis presque alors de n'avoir pas suivi les avis de l'Amour Coquet: je voulus néanmoins profiter de mon voyage, & résolus de me ménager le mieux que je pourrois, & de ne me déclarer que quand je ne pourrois plus m'en empêcher, & me trouvant avec la seule Iris, je demeurai toute la nuit avec elle, & pour vous dire ce qui m'arriva.

J'avois le cœur fort amoureux.
J'étois tout seul auprès de ma Maîtresse,
Sûr d'avoir toute sa tendresse,

Mais avec tout cela je n'étois pas heureux.

Pour l'être pleinement, je pressai, mais en vain,
Je connus seulement qu'elle étoit plus aimable;
Et je me vis le lendemain
Cent fois plus amoureux & toujours miserable.

Je fus tenté dans mon emportement de lui sacrifier Sylvie : mais je fus bien-aise après de ne l'avoir pas fait; car ayant quitté Iris sur un assez méchant prétexte, je trouvai Sylvie si belle, que j'en fus charmé; je passai tout le jour avec elle, & j'eus le même destin qu'avec Iris.

Les lys de son beau teint firent place à la rose;
Je lus dedans ses yeux un peu d'emportement,
Et qu'il s'en fallut peu de chose
Qu'elle ne m'aimât fortement.

Je me trouvois si heureux auprès d'elle, que je ne songeois plus à Iris, quand elle me surprit avec Sylvie. Sans vous redire ici tous les reproches qui me furent faits de part & d'autre, c'est assez que vous sçachiez que je me tournai vers l'Amour Coquet, qui n'eut point de bon conseil à me donner,

donner, & que je fus si confus de mon avanture, que je pris la fuite, & courus jusqu'à un village que je rencontrai, & où l'Amour Coquet m'abandonna, disant que ce lieu-là n'étoit point propre pour lui. Les maisons de ce village la plûpart sont à demi-bâties, & les autres de trois ou quatre différentes symmétries : on nomme ce village Irrésolution.

L'Irrésolution à qui il appartient, est d'une assez plaisante figure : car elle ne s'habille point pour ne résoudre pas quel habit elle veut mettre ; elle se tourmente toujours, & ne bouge jamais de sa place, parcequ'elle veut aller en tant de lieux, qu'elle ne va nulle part. L'on remarque dans ses yeux une agitation perpétuelle ; & l'on voit bien qu'elle roule quelque dessein dans sa tête : mais elle en a tant qu'elle n'en exécute pas un.

Je me trouvai bien embarrassé dans ce lieu-là : car le souvenir d'Iris & de Sylvie partageoient mon esprit également. Je sçavois bien que si j'en pouvois quitter une des deux, je ferois ma paix avec l'autre ; mais ce que j'avois vu dans le Château des Faveurs, ne me le permettoit pas. Je commençois déja à sentir pour l'une & pour l'autre les mêmes sentimens que j'avois eus pour Amynte, & je sentois un combat effroyable dans mon ame ; & quoi-

que je ne voulusse pas les abandonner, je me résolvois à les perdre toutes deux plutôt qu'à choisir, & de peur d'en quitter une, je n'avois ni l'une ni l'autre.

Enfin, j'étois dans une incertitude la plus cruelle du monde.

Quand l'Amour dans un cœur deux beaux objets assemble,
Que le sort en est rigoureux!
Un cœur a trop d'amour pour tous les deux ensemble,
Et trop peu pour chacun des deux,

Je ne sçavois que devenir, & je ne crois point que je me fusse jamais résolu à faire un choix, quand un jour une femme se présenta à moi, dont la beauté étoit incomparable, la démarche & la majesté divine; il sortoit un éclat de sa personne, qui éblouïssoit; j'eus en la voyant un respect pour elle, que je ne pus retenir, lorsqu'élevant la voix, elle me dit:

Sors de ces lieux, Tyrsis, abandonne l'amour,
Assez & trop long-tems tu brûlas de ses flâmes;
Et ce n'est pas dans ce séjour
Qu'on trouve cet honneur si cher aux belles ames,

Il

Il faut aimer un tems, l'amour nous montre à
vivre,
Ses feux dedans un cœur jettent mille clartés;
Mais le tems est venu, Tyrsis, qu'il me faut suivre,
Et ce n'est plus le tems des mortelles Beautés.

Ces paroles dites avec un air impérieux, me toucherent jusques au fond de l'ame, & je rougis de honte aussi-tôt de me voir en l'état où j'étois; mais en même tems je devins si amoureux de la Gloire, que je résolus de la suivre, & je sortis d'Irrésolution. D'abord mon cœur me fit peine à l'accoûtumer, & il fallut plus d'une fois lui dire:

Ne représente plus à ma foible mémoire,
Qu'il est bien mal-aisé de vivre sans aimer;
Non, mon cœur, il faut que la Gloire,
Plus que mille Philis ait droit de te charmer.

Va: cours sans murmurer où la Gloire t'appelle,
Tu ne sçaurois, mon cœur, brûler de plus beaux feux,
Tu gagne par ce change, & la Gloire est plus belle,
Que ne furent jamais les objets de tes vœux.

En ſuivant ainſi la Gloire, j'arrivai ſur le bord de l'Iſle d'Amour. Là je vis les beautés, les attraits, les agrémens & les graces qui tâcherent en vain de me rengager. Je retrouvai la Raiſon, à qui je demandai mille fois pardon du peu de cas que j'avois fait de ſes conſeils en entrant; elle me reçut fort humainement : voyant que j'avois envie de ſortir de l'Iſle, elle me fit donner un Vaiſſeau. Je ne vous dirai pas que je ſortis ſans regarder encore avec plaiſir, & même avec quelque regret, des lieux, où quoique j'euſſe eu bien des malheurs, j'avois paſſé de ſi doux momens. Mais après avoir un peu laiſſé paſſer mon premier mouvement, je ne m'en reſſentis pas, & dis adieu à l'Amour pour jamais.

Je prens congé de vous, ô Belles, dont les traits
Soumettent tant de cœurs ſous leurs injuſte empire;
Vous pour qui ſans raiſon tant de monde ſoupire,
Je prens congé de vous, je n'aimerai jamais.

Je connois bien l'Amour, & je hais ſes caprices,
L'on n'y trouve jamais de bornes à ſes déſirs :

J'ai

J'ai reconnu des maux dans ses plus grands délices,
Et j'en ai vu l'abus dans ses plus grands plaisirs.

Notre navigation depuis l'Isle jusques ici a été assez heureuse, & dès que j'ai pris terre, cher Lycidas, j'ai songé à vous écrire; & pour vous dire les sentimens dans lesquels je suis à présent, sçachez que

Je ne suis plus Amant que de la belle Gloire,
Elle seule à présent occupe mes esprits,
Et j'ai banni de ma mémoire
Les Amyntes & les Cloris.

Lorsque mes feux passés par quelque trait aimable,
Viennent souvent m'entretenir,
C'est seulement comme un songe agréable,
Dont on chérit le souvenir.

Après cela, cher Lycidas, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je suivrai ma lettre de bien près, & que j'aurai bien-tôt la joye de vous embrasser.

EPITRE GALANTE A UNE DAME QUI AIMOIT UN VIEILLARD.

PHILIS, de tant d'Amans qui sont sous votre empire,
N'aurez-vous eu le choix que pour prendre le pire ?
Vous verrai-je toujours préférer à mes soins
Les vieux ans de celui que je craignois le moins,
Et sur tous mes Rivaux lui donner l'avantage,
Parceque le plus vieux doit être le plus sage ?
Outre que la sagesse est de ces qualités,
De qui font peu d'état maintes rares Beautés ;
Cette vertu qui sert dans les grandes affaires,
N'est pas essentielle aux amoureux mysteres.
Si l'âge nous apporte un don si précieux,
Il en ôte à l'Amour qui lui servent bien mieux :

Et

Et c'eſt en ce ſujet qu'aux ames fortunées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Par ce libre diſcours peut-être croirez-vous,
Qu'animé de dépit, je vous parle en jaloux.
Je ne ſçai pas, Philis, ce qu'il en peut paroître;
Mais je ſçai bien qu'au moins je ne devrois pas l'être:
Et je maintiens, s'il faut que ce ſoit un des deux,
Que c'eſt aux ſoixante ans plutôt qu'aux vingt & deux;
Car enfin quelque ſoin qu'il prenne pour vous plaire,
Ses rides en défont plus qu'il en ſçauroit faire,
Et quoiqu'il puiſſe dire au mépris de ma foi,
La Nature & ſes Loix vous parleront pour moi.
Et ſans vous déclarer ingrate & criminelle,
Vous ne pouvez, Philis, vous déclarer contr'elle,
Après les ornemens, les graces, les bienfaits,
Et les rares préſens que ſa main vous a faits.
L'écouter, c'eſt commettre un inceſte en fleurette;
Car que vous peut conter ſa vieilleſſe coquette,
 Que

Que ces mêmes propos, dont durant ses beaux jours,
Peut-être à votre ayeule il contoit ses amours ?
Que peut-il offrir qui convienne à vos charmes,
N'ayant que de vieux soins & que de vieilles larmes,
Que des respects ternis, que des soupirs passés,
Et qui pis est pour lui, que des désirs cassés ?
Ah ! considérez mieux le tort que vous vous faites,
Il lira vos Poulets avecque des Lunettes :
Et ne voyez-vous pas que déja ses vieux ans,
A sa prudence même ont fait perdre le sens ?
Peut-il mieux radoter, que montrer qu'il est pere
Vous aimer but-à-but, comme je pourrois faire ?
Passe encore, s'il tâchoit par de riches présens,
Par ses dons excessifs, solides & présens,
De vous faire trouver dans sa riche vieillesse,
Ce qu'on ne trouve guéres avec de la jeunesse.
Je demeure d'accord, que ce seroit en vain ;
Mais je condamnerois un peu moins son dessein :
Car votre sexe enfin n'est pas si difficile,
Qu'il n'en soit dans la Cour, qu'il n'en soit dans la Ville,

Qui sçauroient, entre un nombre infini de chalans,
De sa galanterie acheter des Galans,
Et changer les bijoux d'un vieillard incommode,
A d'autres qui pourroient être plus à la mode.
Mais c'est toute autre chose, il aime, il a du bien,
Il peut & doit donner, mais il ne donne rien:
Et quand votre dessein ne seroit pas tout autre,
Son avarice peut me venger de la vôtre.
Je sçai que votre cœur est grand & généreux;
Mais tout cela se dit d'un vieillard amoureux.
Toujours la raillerie en ses sujets s'exerce,
Et l'on rit des motifs d'un semblable commerce.
Aveugle qu'est l'amour, on présume aujourd'hui,
Qu'il aime la Fortune aveugle comme lui,
Et qu'en ses derniers tems, sujet à l'avarice,
Du monde vieillissant il contracte le vice.
Pour moi j'en sçaurois bien juger plus sainement:
Mais tous n'en auront pas un même sentiment.
Hors ce seul déplaisir, je n'ai rien qui me touche,
Ma passion se leve, & la sienne se couche.
Comblez-le de faveurs, pourquoi m'en émouvoir?

Il m'en laissera plus qu'il n'en peut recevoir,
Et je puis mieux que lui trouver autre avanture.
Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture,
Votre seul intérêt me fait parler ainsi,
Ne m'aimez point, Philis, à quarante ans d'ici.

VII. ELEGIE.

LEs oiseaux par leurs chants, par leurs plaintes aimables,
Invoquoient du Soleil les rayons admirables,
Au moment qu'il paroît sur son char radieux,
Et fait briller son or parmi l'azur des Cieux.
Il éclairoit déja le sommet des montagnes,
Blanchissoit de ses feux les humides campagnes;
Les bleds se relevoient, couchés dans ses sillons,
Et les fleurs & les fruits adoroient ses rayons,
Lorsque la belle Iris, cette rare merveille,
Des célestes Beautés l'image sans pareille,
Arrive dans un bois, dont le sombre séjour
Fut propre de tout tems aux mystéres d'Amour.

Iris, quoique chagrine, admire sa verdure,
Des différentes fleurs contemple la peinture,
Et de leur douce odeur les charmes innocens,
Répandent sur ses pas un agréable encens.

Un ruisseau serpentant portoit son onde claire
Par des flots argentins dans ce lieu solitaire;
Rêveuse, elle se panche au bord de ce ruisseau,
Et le Dieu du sommeil qui se glissa dans l'eau,
Endormoit cette Belle au bruit d'un doux murmure.
Cet aimable enchanteur de toute la nature,
Dessus le verd gazon avoit jonché des fleurs,
Afin qu'elle pût mieux assoupir ses douleurs;
Un voile naturel composé d'un feuillage,
Conservoit auprès d'elle un agréable ombrage,
Où son corps abbatu sommeilla doucement;
Mais son esprit chagrin pensoit à son tourment.

En songe elle apperçoit deux blanches tourterelles,
Qui montrent au Soleil la beauté de leurs aîles,
Et se flattant du bec expriment leurs amours,
Se suivant pas-à-pas, & faisant mille tours,
Par les signes divers de leurs tendres caresses,
Témoignant à l'envi leurs grandes allégresses.

Iris de son sommeil se réveille en sursaut,

Rappelle ſes eſprits, & parlant un peu haut,
Hélas! s'écria-t'elle, ô trop aimable ſonge!
Vous pouvez ſoulager le chagrin qui me ronge.
Je pourrois imiter ces deux chaſtes oiſeaux,
Et rencontrer comme eux la fin de mes travaux:
C'eſt la ſage nature en l'état d'innocence,
Qui régnoit dans le monde au tems de ſon enfance,
Qu'ils ſuivent pas-à-pas, qu'ils ſuivent en tous lieux;
Mon cœur, prenez pour vous ce préſage des Cieux:
Oui, mon cœur, banniſſez la cauſe de mes peines,
Ne ſoyez plus captif, briſez toutes nos chaînes,
Par ce ſonge le Ciel vous ordonne d'aimer:
Mon cœur, ſi vous pouvez, laiſſez-vous enflâmer,
Eprouvez de l'amour les agréables charmes,
Ne ſoyez plus ſujet à cent fauſſes alarmes:
Oronte eſt eſtimable, il eſt digne de moi,
Il ſe plaît à mes fers, il a reçu ma loi.
Que ſi ce cher objet vous diſoit, je vous aime,
Seroit-ce un ſi grand mal ſi vous diſiez de même?
Réſiſter plus long-tems, c'eſt irriter les Dieux;

Les

Les ſonges du matin ſont envoyés des Cieux :
Les Dieux ne parlent plus dans le ſiécle où nous
ſommes,
Si ce n'eſt qu'en dormant, ils inſtruiſent les
hommes :
Ils ont voulu m'inſtruire au bord de ce ruiſ-
ſeau,
Et m'ont même endormie au murmure de l'eau,
Fait taire les Zéphirs, adouci leurs haleines,
Et flatté du repos la grandeur de mes peines.
Mon viſage inquiet, & mes yeux languiſſans,
Ne témoignent que trop les peines que je
ſens ;
Mon cœur, ſans plus tarder, ces chaſtes tour-
terelles
Vous montrent le chemin par leurs ardeurs
fidelles ;
Et vous font ſouvenir qu'Oronte eſt votre
Amant ;
Il paroît à vos yeux, & dans ce cher moment,
Voyez de ſes vertus les charmes adorables,
Voyez de ſes attraits les tréſors admirables :
Sa ſage modeſtie & ſa diſcrétion
Ont reçu de mon cœur l'illuſtre impreſſion.
Oui, oui, je reconnois que ces deux tourte-
relles,
Doivent de votre ardeur être les vrais mo-
les,

Et

Et parmi les transports dont vous êtes flatté,
Il en faut imiter la chaste pureté.
Pudeur, je vous respecte, & dans mon amour même,
J'adore de vos loix la majesté suprême,
J'aimerois mieux mourir, & perdre mon Amant,
Que de les violer une fois seulement:
Je les ai dans mon cœur si fortement gravées,
Et je les ai toujours tellement observées,
Que quand par mes discours j'aurois pu les choquer,
Si ma voix a failli, mon cœur n'a pu manquer.
Amour, mon doux tyran, allez trouver Oronter,
Je ne lui dirai pas, je rougirois de honte:
Allez-lui témoigner ce que je sens pour lui,
Et cherchez les moyens de finir son ennui.

VIII. ELEGIE.

LA nuit se retiroit, & l'aurore à son tour
Préparoit en naissant la pompe d'un beau jour,
Les Cieux en blanchissoient, & leur lumiere sombre,

Tenoit

Tenoit également & du jour & de l'ombre,
Quand l'amoureux Alcante accablé de langueur,
Par mille ardens désirs augmentoit sa douleur :
Ses yeux presque mourans & son visage blême,
L'avoient déja rendu différent de lui-même,
Et son cœur affligé de mille ennuis secrets,
Soupiroit sa disgrace & formoit ses regrets.
D'un cruel intérêt, victime infortunée,
Dois-je encor en ces lieux traîner ma destinée ?
Quel funeste devoir exerçant sa rigueur,
M'arrache à mes plaisirs, me ravit mon bonheur ?
Séparé de moi-même, éloigné d'Isidore,
Je sens croître l'ardeur du feu qui me dévore,
Ma peine à tout moment redouble ses efforts,
Et sans pouvoir mourir, j'endure mille morts.
Ha ! c'est trop différer, retournons auprès d'elle,
Courons sans consulter où l'Amour nous appelle,
Allons malgré les loix de mon sort rigoureux,
Contenter dans ses bras nos désirs amoureux :
Déja d'un doux espoir mon ame possédée
De nos plaisirs passés se retrace l'idée,

Déja je m'imagine embrasser ce beau corps,
Où les Dieux ont uni leurs plus rares trésors :
Fidéle souvenir, favorable mémoire,
Ici dépeignez moi ses beautés & ma gloire,
Nos plus secrets plaisirs, nos doux embrassemens,
Nos baisers, nos transports, & nos ravissemens,
Dans ces heureuses nuits, nos charmantes tendresses
Sollicitent nos sens aux dernieres caresses ;
Une nouvelle ardeur ranime nos plaisirs,
Et nos cœurs enflâmés commencent leur désirs.
Sans bruit, à la faveur de l'ombre & du silence,
Mon amour emporté jusqu'à la violence,
S'empresse à recevoir des baisers précieux,
Il en prend sur sa bouche, il en prend sur ses yeux,
Ses yeux dans ce moment cachent sous leur paupiere
Leur éclat redoutable & leur vive lumiere ;
Tous deux sont humectés d'une aimable liqueur,
Qui mêle avec leurs feux son humide chaleur :
Je goûte cent plaisirs, & mes mains caressantes

Touchent en liberté mille Beautés charmantes ;
Sur cet amas de lys elles font mille tours,
Et de cent petits jeux provoquent nos amours.
Cependant Isidore aussi douce que belle,
Cultive avec grand soin notre ardeur mutuelle,
Ses doux embrassemens, pour répondre à mes feux,
Secondent, ou plutôt, devancent tous mes vœux.
Enfin, dit-elle, enfin contentons notre envie,
Et cédons aux transports dont notre ame est ravie :
Hélas, qu'attendons-nous ! Alcante embrasse-moi,
Viens mourir dans mes bras, je m'abandonne à toi.



DIALOGUE

DIALOGUE
DE
L'AMOUR
ET
DE L'AMITIÉ.

L'AMOUR.

IL faut avouer, ma chere Sœur, que nous faisons bien parler de nous dans le monde.

L'AMITIE'.

Il est vrai, mon Frere, qu'il n'est point de Compagnie un peu galante, où nous ne soyïons le sujet de la conversation, & où l'on n'examine qui nous sommes, notre naissance, notre pouvoir, & toutes nos actions.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Cela me déplaît assez ; car en vérité il n'est pas possible de s'imaginer le mal qu'on dit de moi : les Sérieux me traitent de folâtre & d'emporté; les Enjoués, de chagrin & de mélancolique ; les Vieillards, de fainéant & de débauché, qui corrompt la jeunesse ; les jeunes gens de cruel & de tyran, qui leur fait souffrir mille martyres, qui les tient en prison, qui les brûle tout vifs, & qui ne se repaît que de leurs soupirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fâche le plus, c'est que je suis tellement décrié parmi les femmes, qu'on n'oseroit presque leur parler de moi ; ou si on leur en parle, il faut bien se donner de garde de me nommer, mon nom seul leur fait peur, & les fait rougir. Pour vous, ma Sœur, il n'en est pas de même, chacun s'empresse de vous louer, on vous nomme la douceur de la vie, l'union des belles âmes, le doux lien de la Société; & enfin ceux qui se mêlent de pousser les beaux sentimens, disent tous d'une voix, & le disent en cent façons, qu'il n'est rien de si beau ni de si charmant que la belle Amitié.

L'AMITIÉ

L'AMITIÉ.

Sans mentir vous vous railliez bien agréablement : je me connois, mon Frere, & je n'ai garde de prendre pour moi des douceurs qui s'adressent à vous. Quoiqu'il soit bien aisé de me tromper, & que je sois fort simple & fort naïve, je ne le suis pas néanmoins assez, pour ne pas voir qu'on me jouë, & qu'on se sert de mon nom pour parler de vous ; mais je ne dois pas le trouver bien étrange, puisque vous-même vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs, dont vous sçavez bien que l'on vous refuseroit l'entrée, si vous disiez le vôtre.

L'AMOUR.

Je confesse, ma Sœur, que je me sers souvent de cet artifice qui me réüssit heureusement : d'autres fois je m'appelle le Respect, & j'en imite si bien la maniere d'agir, les civilités & les révérences, qu'on me prend aisément pour lui. Je passe même quelquefois pour une simple Galanterie, tant je sçai bien me déguiser quand je veux : & à vous dire le vrai, je n'ai point de plus grand plaisir que d'entrer dans un cœur *incognito*. D'ailleurs, je suis si

si jaloux de mon nom, que je prends volontiers le premier qu'on me donne : je trouve bon que toutes les femmes m appellent Eſtime, Complaiſance , Bonté, & même ſi elles veulent, une diſpoſition à ne pas haïr. Il ne m'importe, puiſqu'enfin mon pouvoir n'en diminuë pas, & que ſous ces différens noms, je ſuis toujours le même : ce ſont de petites façons qu'elles s'imaginent que leur gloire les oblige de faire.

L'AMITIÉ.

Peut-être, mon Frere, vous donnent-elles tous les noms que vous venez de dire, faute de vous connoître.

L'AMOUR.

Je vous aſſure, ma Sœur, qu'elles ſçavent fort bien ce qu'elles diſent ; je n'entre guéres dans un cœur, qu'il ne s'en apperçoive ; la Joye qui me précéde, l'Emotion qui m'accompagne, & le petit Chagrin qui me ſuit, font connoître aſſez qui je ſuis. Mais quoi ! elles mourroient plutôt mille fois que de me nommer par mon nom ; j'ai beau les faire ſoupirer pour leurs Amans, les faire pleurer pour leur abſence ou pour leur infidélité, les rendre pâles &

défaites, les faire même tomber malades, elles ne veulent point avouer que je sois maître de leur cœur. Cette opiniâtreté est cause que je prens plaisir à les maltraiter davantage, étant d'ailleurs bien assuré qu'elles ne m'accuseront pas des maux que je leur fais souffrir. Je sçai qu'elles s'en prendront bien plutôt à la Migraine, ou à la Rate, qui en sont tout-à-fait innocentes; & que si on les presse de déclarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'est moi. Il n'en est pas ainsi des hommes, ils crient si-tôt que je les approche, & bien souvent devant que je les touche; & pour peu que je les maltraite, ils s'en plaignent à toute la terre, & même aux arbres & aux rochers, ils me disent des injures étranges, & ils font de moi des peintures si épouvantables, qu'elles seroient capables de me faire haïr de tout le monde, si tout le monde ne me connoissoit.

L'AMITIÉ.

Si quelques hommes ont fait de vous des peintures capables de vous faire haïr, il faut avouer qu'une infinité d'autres en ont fait de bien propres à vous faire aimer : il vous ont dépeint en cent façons les plus agréables du monde, & vous sçavez

vez que tous les Amans ne tâchent qu'à vous représenter le plus naïvement qu'ils peuvent, & avec tous vos charmes, pour vous faire agréer de leurs Maîtresses. Mais puisque nous en sommes sur les personnes qui se mêlent de vous dépeindre, ne vous êtes-vous point avisé de faire vous-même votre Portrait, à présent que chacun fait le sien ? Il seroit admirable de votre main, & sans mentir vous devriez bien vous en donner la peine, quand ce ce seroit que pour désabuser mille gens qui ne vous connoissent que sur de faux rapports, & qui se forment de vous une idée monstrueuse & tout-à-fait extravagante.

L'AMOUR.

Un Portrait comme vous l'entendez, quand même il seroit de ma main, ne serviroit de guéres à me faire connoître. Il n'est pas que vous n'ayïez vu celui qui fut fait autrefois en Gréce par un excellent Maître, & qui depuis a couru par toute la Terre sous le nom de l'Amour Fugitif. Vous avez pu voir encore une Copie du même Portrait, de la main du Tasse. Ce sont deux pieces admirables, & telles que plusieurs ont voulu que j'en fusse l'Auteur. Cependant quoique tous mes traits y soient fort bien représentés, il est vrai

néanmoins qu'il y manque, comme dans tous les autres Portraits qu'on fait de moi, un certain je ne ſçai quoi, tendre, doux & touchant, qui me diſtingue de quelques paſſions qui me reſſemblent, & qui eſt en effet mon véritable caractére : les cœurs que je touche moi-même le reſſentent fort bien; mais, ni les couleurs, ni les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pourtant que je vous en montre un en petit qui eſt aſſez joli, qui ſans doute ne vous déplaira pas; il m'eſt tombé par hazard entre les mains, & je l'aime pour ſa petiteſſe : le voici, ſi je ne me trompe.

L'Amour eſt un enfant auſſi vieux que le monde,
Il eſt le plus petit & le plus grand des Dieux,
De ſes feux il remplit le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ſes yeux.

L'AMITIÉ.

Ce Portrait me plaît fort, & je trouve qu'on peut ajoûter comme une choſe qui n'eſt pas moins étonnante que les autres, l'adreſſe dont il vous renferme dans quatre Vers, vous qui rempliſſez tant de Volumes. Cependant, mon Frere, vous êtes bien-

bien heureux de trouver ainſi des Peintres qui faſſent votre portrait. Pour moi, je ne connois perſonne qui voulut ſe donner la peine de travailler au mien; deſorte que pour avoir la ſatisfaction d'en avoir un, il a fallu que je l'aye fait moi-même: vous verrez ſi j'ai bien réüſſi, & ſi je ne me ſuis point flatée, moi qui fais profeſſion de ne flater perſonne.



J'ai le viſage long & la mine naïve,
Je ſuis ſans fineſſe & ſans art,
Mon teint eſt fort uni, ſa couleur aſſez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord eſt civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je ſois belle, agréable & charmante,
Je régne ſur bien peu de cœurs.

On me proteſte aſſez, & preſque tous les hommes
Se ventent de ſuivre mes loix.
Mais que j'en connois peu dans le ſiécle où nous ſommes,
Dont le cœur réponde à la voix!

Ceux que je fais aimer d'une flâme fidelle,
Me font l'objet de tous leurs ſoins;

Et quoique je vieilliſſe, ils me trouvent fort
belle,
Et ne m'en eſtiment pas moins.

On m'accuſe ſouvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la proſpérité;
Cependant il eſt vrai qu'on ne peut me connoître
Qu'au milieu de l'adverſité.

J'ai vû le tems que je n'aurois pas eu le loiſir de faire ce Portrait, lorſque j'étois de toutes les Societés, & que je me trouvois dans toutes les grandes Aſſemblées; mais à préſent que je me vois bannie du commerce du monde, j'ai tâché de me divertir quelques momens dans cette innocente occupation.

L'AMOUR.

Je trouve, ma Sœur, que vous y avez fort bien réüſſi, ſi ce n'eſt, à la vérité, que vous êtes un peu trop modeſte, & que vous ne dites pas la moitié des bonnes qualités qui ſont en vous; puiſqu'enfin vous ne parlez point de cette généroſité déſintéreſſée qui vous eſt ſi naturelle, & qui vous porte avec tant de chaleur à ſervir vos amis.

L'AMITIÉ.

Vous voyez cependant l'état qu'on fait de moi dans le monde, il semble que je ne sois plus bonne à rien ; & parceque je n'ai point cette complaisance étudiée & cet art de flater qu'il faut avoir pour plaire, on trouve que je dis les choses avec une naïveté ridicule, & qu'en un mot je ne suis plus de ce tems-ci. Vous sçavez, mon Frere, que je n'ai pas été toujours si méprisée, & vous m'avez vu régner autrefois sur la terre avec un empire aussi grand & aussi absolu que le vôtre. Il n'étoit rien alors que l'on ne fit pour moi, rien que l'on ne crût m'être du, & rien que l'on osât me refuser; l'on faisoit gloire, de me donner toutes choses, & même de mourir pour moi, si l'on croyoit que je le voulusse, & sans mentir, je puis dire que je me voyois alors maîtresse de beaucoup plus de cœurs que je n'en posséde à présent, bien que les hommes de ce tems-là n'eussent la plûpart qu'un même cœur à deux, & qu'aujourd'hui il ne s'en trouve presque point qui ne l'ait double. Je ne sçai pas pourquoi l'on m'a quittée ainsi, moi qui fais du bien à tout le monde, & dont personne n'a jamais reçu de déplaisir, & que cependant chacun continuë à

vous suivre aveuglément, vous qui traitez si mal ceux qui vivent sous votre empire, & qui les outragez de telle sorte, qu'on n'entend en tous lieux que des gens qui soupirent & qui se plaignent de votre tyrannie.

L'AMOUR.

Il est vrai que la plûpart de mes Sujets murmurent incessamment. Ils crient même tout haut qu'ils n'en peuvent plus, & que je les réduits à la derniere extrémité, & bien souvent ils me menacent de secoüer le joug; mais tout leur bruit ne m'émeut guéres, je sçai qu'ils font toujours le mal plus grand qu'il n'est, & qu'il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi malheureux qu'ils veulent qu'on les croye.

L'AMITIÉ.

Je suis persuadée qu'ils le sont encore plus qu'ils ne le disent, & je ne connois rien dont les hommes reçoivent plus de mal que de vous. La guerre, la famine & les maladies affligent en de certains tems quelques coins de la terre & quelques personnes seulemement, pendant que le reste du monde joüit de la paix, de l'abondance & de la santé; mais il n'est point

point de tems, de lieux ni de personnes qui soient exempts de votre persécution. On aime durant l'Hyver comme durant l'Eté, aux Indes comme en France, & les Rois soupirent comme les Bergers : les enfans mêmes que leur âge en avoit jusqu'ici préservés, y sont sujets comme les autres, & par un prodige étonnant, vous faites qu'ils aiment avant que de connoître & qu'ils perdent la raison avant que de l'avoir. Vous n'ignorez pas les maux que vous causez, puisqu'on ne voit partout que des Amans qui se désesperent, des Jaloux qui se servent de poison, & des Rivaux qui s'entretuent.

L'AMOUR.

J'avouë que je suis bien méchant quand je suis irrité ; il est vrai qu'en de certaines rencontres je deviens si terrible, que bien des gens se sont imaginés que je me changeois en fureur ; mais sans mentir, s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal, je puis dire qu'en récompense je fais beaucoup de bien. La Fortune qui se vante partout que c'est à elle seule qu'il appartient de rendre heureux ceux qu'il lui plaît, n'y entend rien aux prix de moi ; quelques biens & quelques honneurs qu'elle donne à un homme, il n'est jamais

 con-

content de ſa condition, & on lui voit toujours envier celle des autres, ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur ſois favorable, ils ne croyent pas qu'il y ait au monde de félicité comparable à la leur; & lors même que je les maltraite, ils ſe trouvent encore trop heureux de vivre ſous mon Empire, & je vois tous les jours de ſimples Bergers qui ne changeroient pas leur condition avec celle des Rois, s'il leur en coûtoit l'amour qu'ils ont pour leurs Bergeres, toutes cruelles & ingrates qu'elles ſoient.

L'AMITIÉ.

Ces Bergers dont vous parlez, font bien voir que vous gâtez l'eſprit de ceux qui vous reçoivent, mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux; car enfin quelle extravagance d'être malades comme ils diſent qu'ils ſont, & ne vouloir pas guérir; être en priſon & refuſer la liberté: en un mot être miſérables, & ne vouloir pas ceſſer de l'être?

L'AMOUR.

Leur extravagance ſeroit encore plus grande de vouloir guérir ou ſortir de priſon, non ſeulement parceque leur maladie

die eſt plus agréable que la ſanté, & qu'il eſt moins doux d'être libre que d'être priſonnier de la ſorte; mais auſſi parcequ'il leur ſeroit fort inutile de le vouloir ſi je ne le voulois auſſi. Je ne ſuis pas un Hôte qu'on chaſſe de chez ſoi quand on veut; comme j'entre quelquefois chez les gens contre leur volonté, j'y demeure auſſi bien ſouvent malgré qu'ils en ayent, & je me ſoucie auſſi peu de la réſolution qu'on prend de me faire ſortir, que de celle qu'on fait de m'empêcher d'entrer.

L'AMITIÉ.

Votre procédé, mon frere, eſt bien différent du mien; je quitte les gens dès le moment que je les incommode, l'on ne m'a qu'autant que l'on me veut avoir, & l'on ne voit point d'amis qui le ſoient malgré eux. Quand je ſuis dans un cœur, & qu'il vous prend fantaiſie d'y venir pour prendre ma place, vous ſçavez avec quelle douceur je vous la quitte, je me retire inſenſiblement & ſans bruit; le cœur même où ſe fait cet échange, ne s'en apperçoit pas, & quelquefois il y a long-tems que vous le brûlez, qu'il croit encore que c'eſt moi qui l'échauffe & qui le fait aimer. Vous n'avez garde d'en uſer de la ſorte, lorſqu'un pauvre cœur ſe réſout à

vous échanger avec moi, parceque la raison le commande & l'y contraint; bien qu'il ait un extrême regret de se voir obligé à une si cruelle séparation, bien qu'il vous conjure en soupirant de le laisser en paix, & que vous n'ignoriez pas qu'il ne me veut avoir, que parceque je vous ressemble, & que c'est en quelque façon vous retenir, que de m'avoir en votre place: néanmoins avec quelle cruauté ne vous moquez-vous point de ses soupirs? Vous le poussez à bout, & parcequ'il a eu seulement la pensée de se mettre en liberté, vous redoublez ses chaînes, & l'accablez de nouveaux supplices. Que si vous le laissez en repos quelque tems, ensorte qu'il commence à croire qu'il s'est heureusement délivré de vous; quel plaisir ne prenez-vous point à lui faire sentir qu'il n'en est pas où il pense? Vous le pressez de toute votre force, & par un soupir redoublé qui lui échappe, ou par quelque pointe de jalousie qui le pique, il ne connoît que trop que vous êtes encore le maître chez lui, mais le maître plus absolu & plus redoutable que jamais.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

J'en use ainsi, ma sœur, pour faire voir qu'on ne peut rien sur moi, & que pour entrer dans un cœur ou pour en sortir, je ne dépends de qui que ce soit au monde. Quelques-uns se sont imaginés que j'avois besoin du secours de la sympathie pour m'insinuer dans les cœurs, & que je m'efforcerois en vain de m'en rendre le maître, si auparavant elle ne les disposoit à me recevoir. C'est une vieille erreur que l'expérience détruit tous les jours. Et en effet, bien loin d'être toûjours redevable de mon Empire à la sympathie, c'est moi qui lui donne entrée, & qui l'établis en bien des cœurs où sans moi elle ne se seroit jamais rencontrée. Combien voit-on de personnes dont l'humeur & l'inclination étoient tout-à-fait opposées, que je fais s'entr'aimer, & qui dès aussitôt que je les ai touchées, changent de sentiment en faveur l'une de l'autre, viennent à aimer & haïr les mêmes choses ; & enfin deviennent tout-à-fait semblables ?

L'AMITIÉ.

Pour moi, j'avouë que je ſuis redevable à la ſympathie de la facilité que je trouve à m'établir dans les cœurs, & je dirai même qu'il me ſeroit impoſſible de les lier étroitement, ſi auparavant elle ne prenoit la peine de les aſſortir. En vérité elle eſt tout-à-fait obligeante & tout-à-fait incompréhenſible; il ne ſemble pas qu'elle ſe mêle de quoi que ce ſoit, on n'entend jamais de bruit ni de diſpute où elle eſt, & aſſurément il n'eſt rien de ſi doux ni de ſi tranquille: cependant par de ſecrettes intelligences qu'elle a dans les cœurs, & par de certains reſſorts qu'on ne connoît point, elle fait des choſes inconcevables, & ſans ſe remuer en apparence, elle remuë toute la terre. Les Philoſophes ont ſouhaité de tous tems, d'avoir ſa connoiſſance; mais il ne leur a pas été poſſible d'y parvenir, & elle a toujours pris plaiſir de vivre cachée aux yeux de tout le monde. Quelques-uns ont pris pour elle la reſſemblance des humeurs; mais ils ont bien reconnu qu'ils s'étoient trompés, & que ſi elle a de l'air de la ſympathie, elle ne l'eſt pas effectivement. Il n'eſt perſonne qui les connoiſſe mieux que moi, & qui ſçache plus préciſément

cisément la différence qui est entr'elles : autant que j'aime à me trouver avec la sympathie, autant ai-je de peine à m'accorder avec la Ressemblance, & il n'est pas possible de s'imaginer combien j'en vois qu'elle empêche de s'entr'aimer. Cela paroît étrange, & néanmoins est très véritable; il est constant que les personnes de même profession, & qui réüssissent également, ne s'aiment point; cette égalité est toujours accompagnée de l'Envie, mon ennemie jurée, & avec laquelle je ne me rencontre jamais. Ceux même qui ont le plus d'esprit, ne peuvent vivre ensemble, quand ils croyent en avoir autant l'un que l'autre, & principalement lorsque l'ayant tourné de la même façon, ils sont persuadés qu'ils excellent dans une même chose. On sçait aussi que les Enjoués, les Diseurs de bons mots, ceux qui font profession de divertir agréablement une Compagnie, ne peuvent souffrir leurs semblables, & qu'ils ont bien du dépit quand ils en rencontrent d'autres qui parlent autant qu'eux. Mais surtout, la ressemblance & la conformité d'humeur me nuit tout-à-fait parmi les femmes; deux Coquettes se haïssent nécessairement, deux précieuses encore plus, quelque mine qu'elles fassent de s'aimer; & même c'est assez pour être assuré que deux fem-

mes

mes ne seront jamais bonnes amies, si elles dansent, ou si elles chantent bien toutes deux. Je trouve cent fois mieux mon compte, lorsque leurs humeurs ou leurs perfections ont moins de rapports, lorsque l'une d'elles se pique de beauté & l'autre d'esprit; l'une d'être fiere & sérieuse, & l'autre d'être enjouée & de dire cent petites choses qui divertissent. La raison de cette bonne intelligence est bien aisée à deviner, c'est que ces sortes de personnes n'ont rien à partager ensemble; les douceurs qu'on dit à l'une ne sont point à l'usage de l'autre, & elles s'entendent cajoller sans jalousie; ce qui n'arrive pas lorsqu'elles ont les mêmes avantages. A vous dire le vrai, de quelque humeur que soient les femmes, je ne me rencontre guéres avec elles, ou si je m'y rencontre quelquefois, je n'y demeure pas longtems, ma sincérité leur déplaît, & elles sont tellement accoûtumées à la flaterie, qu'elles rompent aisément avec leur meilleure amie, dès la premiere vérité qu'elle leur dit. Néanmoins ce qui m'empêche d'avoir grand commerce avec elles, n'est pas tant parcequ'elles se disent leurs vérités, que parcequ'elles ne se les disent pas; car enfin si une femme s'apperçoit que son amie a quelque défaut dont elle pourroit se corriger, si elle-même le connois-

soit,

ſoit, ne penſez pas qu'elle l'en avertiſſe; elle aura une maligne joye de voir que ce défaut lui donne avantage ſur elle; & même ſi une coëffure, ou un ajuſtement lui ſied mal, elle aura la malice de lui dire qu'il lui ſied admirablement. Néanmoins ceci n'eſt pas généralement vrai pour toutes les femmes, j'en ſçai qui obſervent mes loix avec une exactitude & une ſoumiſſion entiere, & je puis dire à la honte de tous les hommes, qu'il n'eſt point de cœurs mieux unis que ceux de ces charmantes perſonnes, qui s'aiment véritablement, & autant qu'elles ſont aimables.

L'AMOUR.

Je puis dire auſſi à la honte de tous les hommess, que je connois des femmes qui ſçavent mieux que tous tant qu'ils ſont, ce que c'eſt que d'aimer véritablement, & qui pourroient leur faire des leçons de conſtance & de fidélité. Je dirai même que c'eſt une injuſtice que l'on a faite de tout tems à ce beau Sexe, de l'accuſer de legéreté, & que je ne ſçai point d'autre raiſon de la mauvaiſe réputation qu'il a d'être inconſtant, que parceque les hommes font les Livres, & qu'il leur plaît de le dire & de l'écrire ainſi. Il eſt conſtant que

que comme les femmes aiment presque toujours les dernieres, elles ne cessent aussi presque jamais d'aimer que lorsqu'on ne les aime plus, & que comme il faut un long tems & de fortes raisons pour les engager dans l'affection des hommes, elles ne se retirent aussi que pour des sujets qui le méritent, & qui les y obligent absolument.

L'AMITIÉ.

Ce n'est pas-là l'opinion commune; & sans mentir si la chose est ainsi que vous le dites, je connois bien des gens dans l'erreur, & qu'il seroit mal-aisé de désabuser. Quoiqu'il en soit, je ne vois pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette constance & de cette fidélité dont vous les louez, puisqu'il en est si peu qui en sçachent si bien user, & que la plûpart ne s'en servent que pour aimer des personnes qu'elles feroient mieux de n'aimer point du tout. En vérité, mon frere, c'est une chose étrange, que vous preniez plaisir à mettre la division & le désordre dans les familles, vous qui devriez n'avoir d'autre emploi que d'y conserver l'union & la paix; & que ne pouvant durer long-tems où vous avez obligation de vous trouver, vous n'ayïez point
de

de plus grande joye que de vous couler adroitement où il est défendu de vous recevoir. Il semble même que l'Hymenée, que vous témoignez quelquefois aimer si ardemment, vous chasse de tous les lieux où il vous rencontre. Car enfin depuis que je vais au Cours, je ne me souviens point de vous avoir vu en Portiere entre le Mari & la Femme, au-lieu que l'on vous voit sans cesse entre le Femme & le Galant, où vous faites cent gentillesses & cent folies. Pendant que le Mari se promene un peu loin de là entre le Chagrin & la Jalousie qui le tourmentent cruellement, & qui de tems en tems ouvrent & ferment les rideaux de son carrosse; la Jalousie les ouvre incessamment, pour lui faire voir ce qui se passe, & le Chagrin les referme aussi-tôt pour l'empêcher de rien voir qui lui déplaise.

L'AMOUR.

Il me semble, ma Sœur, que toute sage que vous êtes, vous ne vous acquittez pas mieux que moi de votre devoir, & qu'on ne vous rencontre guéres souvent où vous devriez être toujours, je veux dire entre les freres & les sœurs, & entre les parens les plus proches, qui faute de vous avoir au milieu d'eux, se déchirent les uns

uns les autres, & se haïssent mortellement.

L'AMITIÉ.

J'en ai bien regret; mais je n'y sçaurois que faire, ils sont la plûpart tellement attachés à l'intérêt, mon ennemi caché, & avec lequel j'ai une horrible antipathie, (car vous sçavez qu'il veut avoir tout à lui, & qu'au-contraire je fais profession de n'avoir rien à moi :) ils sont, dis-je, tellement attachés à ce lâche intérêt, qu'ils m'abandonnent volontiers plutôt que lui. D'ailleurs, comme ils tirent chacun de leur côté, ils rompent tous mes liens, & m'échapent sans cesse.

L'AMOUR.

Je vous pardonnerois de quitter des parens intéressés & déraisonnables, si c'étoit pour vous trouver avec des étrangers sages & vertueux; mais il est certain que le plus souvent ce n'est que la débauche & le vice qui vous attirent, & qui vous font demeurer où vous êtes; & que deux hommes ne seront bons amis, que parceque ce sont deux bons Yvrognes, deux francs Voleurs, ou deux vrais Impies.

L'AMI-

L'AMITIE'.

Je ne me ſuis jamais trouvée avec ces gens-là : j'avouë qu'il y a entr'eux une certaine affection brutale & emportée qui me reſſemble en quelque choſe, & qui affecte fort de m'imiter. Il eſt encore véritable qu'elle fait en apparence les mêmes actions que moi, je dis ces actions éclatantes qui étonnent toute la terre ; mais ce n'eſt point par le principe de cette véritable générosité qui m'anime, & l'on peut dire qu'elle les fait de la même maniere que la Magie fait les miracles. Les Sages qui connoiſſent les choſes, n'ignorent pas la différence qui eſt entr'elle & moi, & ils ont toujours bien ſçu que je ne me rencontre jamais qu'avec la vertu & au milieu des vertueux.

L'AMOUR.

S'il eſt ainſi, ma Sœur, on ne vous rencontre pas aiſément, & votre demeure eſt bien difficile à trouver.

L'AMITIE'.

Elle l'eſt aſſurément plus que la vôtre, puiſque je ne me plais qu'avec les Sages qui ſont fort rares, & que vous au-contraire ne vous plaiſez qu'avec les fous, dont le nombre eſt preſque infini, & dont vous aimez tant la compagnie, que ſi les perſonnes qui vous reçoivent, ne le ſont pas encore tout-à-fait, vous ne tardez guéres à les achever.

L'AMOUR.

Je ſçai bien, ma Sœur, qu'il y a long-tems qu'on me reproche de ne pouvoir vivre avec la Raiſon, & qu'on m'accuſe de la chaſſer de tous les cœurs dont je me rends le maître ; mais je puis dire que fort ſouvent nous nous accordons bien enſemble, & que ſi quelquefois je me vois obligé à lui faire quelque violence, il y a de ſa faute bien plus que la mienne.

L'AMITIE'.

N'eſt-ce point que la Raiſon a tort, & que vous êtes bien plus raiſonnable que la Raiſon même ?

L'AMOUR.

Je ne voudrois pas vous l'assurer, à vous dire le vrai; mais je sçai bien que si elle vouloit ne se point mêler de mes affaires, comme je ne me mêle point des siennes, nous vivrions fort bien ensemble. Je n'empêche point qu'elle ne conduise les hommes dans les affaires importantes de leur vie, je veux bien qu'elle les rende grands Politiques, bons Capitaines, & sages Magistrats; mais je ne puis souffrir qu'elle s'ingere de contrôler mes divertissemens & mes plaisirs, ni moins encore de régler la dépense, les Bals, les Cadeaux, & toutes les galanteries des Amans. N'a-t'elle pas assez d'autres choses plus sérieuses pour s'occuper? Et pourquoi faut-il qu'elle s'amuse à mille bagatelles dont elle n'a que faire? Que voulez-vous que je vous dise, c'est une superbe & une vaine, qui veut régner par-tout, qui critique tout, & qui ne trouve rien de bien fait que ce qu'elle fait elle-même: je la repousse à la vérité d'une terrible force, quand je ne suis pas en humeur d'en souffrir, & fort souvent nous nous donnons des combats effroyables. Mais pour vous montrer que j'en use mieux qu'elle en toutes choses, quand elle est la plus forte,

te, & qu'elle a avantage ſur moi, elle ne me donne point de quartier, elle me chaſſe honteuſement, & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moi quand je demeure le vainqueur, ce qui arrive aſſez ſouvent, je me contente de me rendre le maître de la place, & pourvu que le cœur m'obéïſſe, je lui laiſſe diſpoſer à ſa fantaiſie de tous les dehors: je ne me vante point de l'avoir battuë, & comme elle eſt glorieuſe, elle ne s'en vante pas auſſi, elle fait bonne mine, & paroît toujours la maîtreſſe.

L'AMITIE'.

On remarque en effet que tous les Amans, quelques fous qu'ils ſoient, veulent paroître ſages, & qu'on n'en voit point qui ne prétende être fort raiſonnable: mais de toutes les extravagances, je n'en trouve point de plus ridicule que celle qui leur eſt commune à tous; je veux dire, la forte perſuaſion qu'ils ont, que la perſonne qu'ils aiment eſt la plus belle & la plus accomplie de toutes celles qui ſont au monde: je me ſuis cent fois étonnée de cette extravagance.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Eſt-il bien poſſible, ma Sœur, que vous n'en ſçachiez pas la cauſe, & que vous n'ayïez pas encore remarqué que les Amans ne jugent ainſi favorablement de la Beauté qu'ils aiment, que parcequ'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau, qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire? C'eſt un ſecret qui eſt fort naturel, mais cependant que peu de gens ont deviné. Les uns ſe ſont imaginés que j'aveuglois tous les Amans; les autres, que je leur mettois un bandeau ſur les yeux pour les empêcher de voir les défauts de la perſonne aimée: mais les uns & les autres ont très-mal rencontré: car enfin il n'eſt point de gens au monde qui voyent ſi clair que les Amans. On ſçait qu'ils remarquent cent petites choſes dont les autres perſonnes ne s'apperçoivent pas, & qu'en un moment ils découvrent dans les yeux l'un de l'autre tout ce qui ſe paſſe dans le fond de leur cœur. Sans mentir je ne comprends pas ce qui a pu donner lieu à de ſi étranges imaginations, ſi ce n'eſt peut-être qu'on ait pris pour un bandeau, de certains petits criſtaux que je leur mets au-devant des yeux, lorſque je leur fais regarder les perſonnes qu'ils aiment.
Ces

Ces criſtaux ont la vertu de corriger les défauts des objets, & de les réduire dans leur juſte proportion. Si une femme a les yeux trop petits ou le front trop étroit, je mets au-devant des yeux de ſon Amant un criſtal qui groſſit les objets, enſorte qu'il lui voit des yeux aſſez grands, & un front raiſonnablement large. Si au-contraire elle a la bouche un peu trop grande, & le menton trop long, je lui en mets un autre qui apetiſſe, & qui lui repréſente une petite bouche & un petit menton. Ces criſtaux ſont aſſez ordinaires; mais j'en ai de bien plus curieux, & ce ſont des criſtaux qui apetiſſent des bouches & aggrandiſſent des yeux en même tems: j'en ai auſſi pour les couleurs, qui font voir blanc ce qui eſt pâle, clair ce qui eſt brun, & blond ce qui eſt roux: ainſi de tout le reſte. Mais à qui eſt-ce que je parle? N'en avez-vous pas auſſi-bien que moi de toutes les façons?

L'AMITIE'.

Il eſt vrai que j'en ai, mais il s'en faut bien qu'ils faſſent un effet auſſi prodigieux que les vôtres; ils ne font qu'adoucir les défauts des objets & les rendre plus ſupportables; mais ils n'empêchent pas qu'on ne les voye. Cependant, mon Frere, il me

me ſemble que nous parlons ici plaiſamment bien de nos petites affaires, & qu'on ſe moqueroit bien de nous, ſi l'on nous entendoit dire naïvement, comme nous faiſons, toutes les nouvelles de l'école.

L'AMOUR.

Je connois à la vérité bien des perſonnes qui trouveroient notre entretien fort ſimple & fort ridicule; mais j'en ſçai d'autres dont le jugement ſeroit plus favorable, & qui le trouveroient aſſez divertiſſant.

L'AMITIE'.

Je ſçai dumoins qu'il m'a fort diverti, & que j'ai bien du regret de ne pouvoir cauſer davantage avec vous; mais je ne veux pas donner ſujet de ſe plaindre de moi à quelques perſonnes qui m'aiment plus que leur vie, & qui ne me le pardonneroient jamais, ſi j'étois plus long-tems ſans leur donner des marques de mon ſouvenir.

L'AMOUR.

Adieu donc, ma Sœur, aussi-bien ai-je encore plus d'affaires que vous, & qui pressent toutes étrangement. J'ai des Amans à punir, j'en ai d'autres à récompenser, & avec tout cela il faut que je me rende auprès d'Iris, qui va partir pour aller au Bal, où je dois lui conquétir le cœur de tout ce qu'il y aura d'honnêtes-gens dans l'assemblée, & leur faire avouer qu'elle est la plus belle & la plus aimable personne du monde.



LETTRE

LETTRE A MADEMOISELLE DE.....

Sur un Etui de table d'or, qu'elle mettoit en voyage dans une pochette au-devant de sa juppe, lequel se plaçoit étant en carosse, justement, &c.

QUoique vos deux dernieres Lettres soient différentes sur le tems de votre retour, elles sont du moins semblables en ce point, qu'elles m'assurent également de votre tendresse, qui me donne une joye infinie; parceque c'est ce que je désire le plus au monde, & que de tous les biens de la vie je ne suis sensible qu'à celui-là. Après cela il n'est pas besoin de vous jurer que l'impatience que j'ai de vous revoir, est extrême; & ce qui l'augmente, c'est que le froid de la saison se vient joindre à l'ardeur de mon amitié,

Qui fait qu'une antiperistase
Me cause une incommode extase.

Ensorte que souvent je brûle du désir de vous revoir, & en même-tems j'ai si

grand froid, que votre Etui d'or est mille fois plus heureux en pleine campagne que je ne le suis dans mon lit, & je ne puis m'empêcher dans ce moment-là, d'envier furieusement son bonheur.

Hélas ! qui n'en feroit autant,
Pour être comme lui bien-heureux & content ;
Pour avoir la bonne fortune
D'être si bien traité d'une charmante brune ?
Chaque jour près de ses beaux yeux
Il contemple à loisir leurs regards précieux,
Il goûte chaque jour sur sa bouche adorable
De ses baisers le plaisir délectable ;
Chaque jour cet heureux métail
Entre ses lévres de corail
Se sent presser d'un bonheur sans égal,
Et du bout de sa langue en délices féconde
Va quelquefois chercher la douceur sans seconde.
Mais à tant de faveurs & de charmans plaisirs,
Qui pourroient contenter les plus ardens désirs,
Iris n'a pas borné sa belle destinée
Si douce & fortunée ;
Et pour la couronner d'un présent glorieux
Qui pourroit enchanter les hommes & les Dieux,

Iris

Iris par un excès de grace
Quelquefois lui fait place
Au séjour des plaisirs & de la volupté,
Séjour plein de félicité,
Séjour où tout plaisir abonde,
Séjour le plus charmant du monde,
O cent fois trop heureux séjour!
Séjour pour qui mon cœur soupire,
Où les Jeux, les Plaisirs, les Graces & l'Amour
Ont tous établi leur empire.

Je pense que vous trouverez à propos que je demeure-là; aussi-bien la force de mon imagination me donne des idées qui me feroient pousser ma Poësie un peu trop avant, & j'aimerois mieux mourir que d'avoir pris la moindre petite licence qui vous put déplaire. Laissons donc cet heureux Etui en sa place, & que personne ne soit si osé que d'y aller le prendre. Pour moi, si je m'y recontrois, je pense que je crierois pour l'empêcher, aussi haut que fit autrefois..... lorsqu'on lui voulut ôter son Anneau. J'en aurois quasi la même raison, & vous me l'avouërez, si vous vous souvenez de son histoire que je vous ai autrefois contée pour vous réjouïr; & si vous n'êtes de méchante humeur, vous en ferez autant de celle-ci. Je vous y exhorte, & de sur-

monter en ma faveur la sévérité de votre sagesse, qui doit être moins scrupuleuse entre nous qu'entre d'autres gens. Faites donc ce petit effort pour l'amour de moi, je vous en conjure, & de m'aimer toujours autant que je vous aime, c'est-à-dire, infiniment.

A MADAME

LA COMTESSE DE...

En lui envoyant son Portrait.

MADAME,

Vous alliez être obéïe à ma mode, & j'allois commencer votre Portrait; mais l'idée que j'en avois, m'a représenté tant de belles choses, que désespérant de les pouvoir exprimer,

Ma main a jetté le pinceau,
Et surmonté par mon ouvrage
J'ai perdu le courage
De pouvoir rien faire de beau.
En vain j'ai rappellé cent fois en ma mémoire
Les traits de l'esprit & du corps;

Je

Je n'ai fait voir par ces efforts
Que ma honte & que votre gloire.

Permettez-moi donc de vous faire ici le Portrait d'une personne que vous souhaitez de connoître, & dont on vous a parlé assez souvent; je réüssirai peut être mieux à vous la représenter, que je ne ferois à vous dépeindre vous-même. Et puisque ma main est trop foible pour toucher des qualités aussi belles que les vôtres, essayons à représenter une personne moins parfaite que vous.

Laissons là le pinceau, reprenons le crayon,
Le Soleil éblouït par sa grande lumiere,
Il faut abaisser la paupiere,
Et tracer seulement son ombre ou son crayon.

La jeune Cloris est si parfaite, que toutes les Graces se sont assemblées pour la former; sa taille n'est ni grande ni petite, son action est libre & agissante, sa démarche n'a rien de précipité, mais elle n'a rien de lent, & se ressent plutôt de l'impression de cet agréable feu qui l'anime: ses pieds sont admirablement bien tournés, & font mouvoir son corps avec une grace qu'on ne sçauroit exprimer: elle a un grand embonpoint qui lui sied bien & qui ne l'incommode pas.

Mais son accueil est si charmant,
Si gai, si doux, si plein de grace,
Qu'il se fait dans le cœur une sensible trace,
Et le gagne dans un moment.
Son abord est riant, elle a l'air agréable,
Aisé, commode & caressant;
Si bien que tout d'un coup l'on voit & l'on ressent
Tout ce qu'elle a de plus aimable.

C'est la belle perspective qui se présente aux yeux; mais ce n'est pas une illusion qui trompe, elle a en elle la source de toutes ces belles choses; car à la considérer de près, c'est une admirable brune, qui a les yeux beaux, le nez assez grand, le visage rond, la bouche petite, & les lévres toujours fraîches & vermeilles.

Le tour de son visage est juste,
Le front serein, la gorge auguste
Par deux globes formés de lys.
Et si l'on obtenoit d'un Amour moins sévére
De nous laisser voir ce mystere,
Nos yeux en seroient éblouïs.

Ses cheveux sont châtains, & lui donnent un agrément tout particulier lorsqu'ils sont rattachés, & qu'elle n'en laisse pas flotter les boucles qui leur sont naturelles;

relles ; parceque les yeux découvrent pour lors ſans embarras toute la proportion de ſon viſage, dont la figure eſt agréablement bien faite. Il faut croire que le reſte du corps répond à cette belle montre, & que ce qui eſt caché n'a pas moins de charmes que ce que l'on voit.

Car ma Muſe ne voudroit pas
Parler de ſes ſecrets appas,
Qui font du curieux le ſupplice & la gêne :
Son vol eſt audacieux,
Et la diſcrétion qui la pouſſe & la mene,
L'arrête à ces beautés qui paroiſſent aux yeux.

Mais ſans mentir, je n'eſtimerois pas ſon corps, s'il n'étoit animé de ſon eſprit ; quoiqu'elle ſe défende toujours d'en avoir, c'eſt pour lors, ce me ſemble, qu'elle en a davantage, & que cette lumiere qu'elle veut cacher, paroît avec plus d'éclat & de force ; il eſt plein de feu & enjoüé, tourné aux belles choſes, dont elle a un goût délicat, & juge finement les beaux endroits ; elle aime avec paſſion tous les ouvrages d'eſprit, & a une curioſité avide pour toutes ſes productions. Quoique pour l'ordinaire elle ait l'eſprit fort préſent, elle lui donne quelquefois permiſſion d'aller où ſes penſées l'appellent ; mais il n'y eſt pas long-tems ; & ne ſe fait pas attendre avec impatience.

Il revient promptement de ſon petit voyage :
Et retrace ſur le viſage
Un je ne ſçai quel nouveau jour
Qui nous annonce ſon retour.

Elle n'eſt pas opiniâtre; mais elle ne peut ſouffrir qu'on la contrediſe, ni qu'on choque ſes ſentimens : elle n'a pas l'humeur inquiette ; mais ſi ſes ordres ne ſont exécutés ſur le moment, elle en eſt en peine, & ſon repos n'eſt point tranquille qu'après l'exécution. Tout cela part d'une belle cauſe, & tous ces effets naiſſent de la vivacité de ſon eſprit.

Elle a bien l'humeur complaiſante,
Elle loüe agréablement :
Mais ſi la perſonne eſt abſente,
Elle en raille modeſtement.
Comme elle a du penchant à la douce ſatyre,
Elle cherche ſouvent a rire,
Aux dépens même du martyre
D'un pauvre & malheureux Amant.

Ce n'eſt pas qu'elle ſoit inſenſible à l'amitié, & ſi je ne me trompe, elle a l'ame belle, généreuſe & reconnoiſſante. Elle s'attache fortement aux intérêts d'une amie ; mais ſon amitié eſt délicate ſans être fragile. Cela veut dire, qu'après que ce lien eſt rompu, elle ne le ſçauroit plus renoüer

noüer ni s'y fier comme auparavant. Comme elle a l'eſprit net, elle cherche avec ſcrupule la propreté en toutes choſes, & ne peut ſouffrir le déſordre, non pas même dans ſes cheveux. Elle dévoreroit les Livres, & paſſeroit les nuits & les jours à la lecture, particulierement des Romans, ſi elle ne modéroit cette inclination. Enfin, elle a ſes ſentimens hauts & relevez, & un jugement tout-à-fait éclairé, qui guide & conduit ſon eſprit.

Mais, ô Dieux, que je ſuis ſurpris!
Je croyois avoir fait le Portrait de Cloris,
Et je vois bien que c'eſt le vôtre;
Que ce ſont-là, Diane, & vos traits & vos ris,
Et non pas les graces d'une autre;
Que j'ai peint le Soleil & non pas ſon rayon,
Par les traits du pinceau, non par ceux du crayon.

Je n'ai pu ſuivre d'autre idée
Que celle qui s'offroit à moi,
Mon ame en étant poſſedée,
Ma main en a reçu la loi,
Et je ſuis devenu ſemblable
A ce peintre admirable,
Qui répréſentant les beautés
Des mortelles Divinités,
Jamais il ne peignoit de femme,

Qu'il ne lui donnât tous les traits,
La grace, l'air & les attraits,
De celle que l'Amour avoit peint dans son
ame.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE M******

Sur un Songe.

DAns le tems qui divise la nuit d'avec le jour, & auquel les foibles rayons de l'Aurore commençant à percer les voiles épais des ténébres, laissent à discerner à l'œil si cet intervalle est du jour ou de la nuit; j'ai fait un songe que je veux vous raconter, puisqu'il vous concerne entierement, & qu'il doit être véritable, puisqu'il a été fait dans le tems auquel ils se font ordinairement, & où l'esprit agit avec plus de liberté.

Je me suis donc imaginé d'être transporté dans le lieu le plus agréable qui se soit jamais offert à ma vûë. C'étoit une prairie

prairie tapiſſée d'autant de fleurs que la terre en ait jamais produit, & qui ne ſatisfaiſoient pas ſeulement la vûë par l'agréable varieté de leurs couleurs ; mais qui raviſſoient encore l'odorat par l'odeur la plus exquiſe dont il puiſſe être touché.

Cette prairie étoit bordée de deux larges canaux, remplis d'une eau vive & pure, dont la ſurface répréſentant aux yeux toutes les couleurs différentes des fleurs, formoit un objet très agréable. Ils étoient accompagnés de deux allées d'arbres fort élevés, & dont les branches portoient moins de feüilles que d'oiſeaux, qui dans la varieté & la délicateſſe de leurs chants, ne laiſſoient rien à déſirer pour la ſatisfaction de l'oreille.

Ces petits hôtes des bois
Eclatoient tous à la fois,
Comme pour diſputer du charme de leurs voix,
Et d'une force ſi pareille
Tâchoient d'agréer à l'oreille,
Que ce ſens confus & ſurpris,
Ne pouvoit pas juger qui méritoit le prix.

Je n'eus pas fait quelques pas dans cette délicieuſe prairie, que je m'apperçus qu'elle

qu'elle étoit terminée par l'objet du monde le plus magnifique. C'étoit un Temple dont la ſtructure marquoit l'antiquité, & qui n'étoit pas moins remarquable par la maſſe prodigieuſe de ſon édifice, que par le marbre & le jaſpe qui en composoient le corps, & l'or & l'azur dont il brilloit de tous côtés. Ce que j'en voyois me parut ſi beau, que je ne pus m'empêcher de ſouhaiter d'en voir davantage, & je m'avançai tout le long d'une allée pour ſatisfaire ma curioſité; mais à peine avois-je fait les premieres démarches, que je fus arrêté par un objet encore plus beau que tout ce que je viens de vous repréſenter.

L'éclat des plus vives couleurs,
L'émail de tant de belles fleurs,
Le printems éternel de ces vertes prairies,
Tout le brillant de l'or, celui des pierreries,
La douceur des parfums, le concert des oiſeaux,
Toute la pureté des eaux,
Toute la fraîcheur de l'ombre,
Enfin tous les objets que l'on voit en ces lieux,
Ne ſont qu'une imparfaite image,
De ce qui s'offrit à mes yeux.

Je crois qu'après cela vous ne devez pas

douter

douter que ce ne fût vous que je rencontrai dans ce lieu, encore que vous ne vous imaginiez peut-être pas d'y être. En effet, belle Climene, ce fut vous que je vis dans ce moment, & qui vous présentâtes à mes yeux telle que vous êtes ordinairement; c'est-à-dire, la personne du monde la plus aimable. Vous étiez étenduë sur le gazon, & vos mains qui panchoient négligemment, s'avançoient jusques dedans l'eau : vos yeux étoient fermés, & si le sommeil me déroboit l'avantage de les voir, en récompense il m'aidoit à pouvoir considérer davantage toutes vos autres merveilles, qui semblent ordinairement être à couvert parmi les feux que vos yeux lancent quand ils sont ouverts, & dont on a peine à supporter l'éclat.

Par une si chere vuë, toute autre curiosité fut entierement éteinte dans mon esprit, & j'oubliai mon premier dessein pour m'occuper tout entier à vous regarder. J'admirois la tranquillité avec laquelle vous dormiez, & je m'étonnois comme le Ciel vous donnoit tant de repos dans le moment que vous me l'ôtiez entierement, lorsque cette réfléxion fut troublée par un accident qui m'ôta tout le plaisir que j'avois à vous considérer. Un serpent d'une prodigieuse grandeur, dont les replis avoient été cachés sous

l'herbe jusques alors, élança tout d'un coup sa tête, & avec un sifflement qui me glaça le sang dans les veines, s'approcha de vous pour vous empoisonner de son haleine, & vous lier des longs replis de sa queuë.

Dans cette surprise étonnante,
Pire pour moi que le trépas,
Je voulus m'écrier d'une voix éclatante,
Mais, helas! je ne le pus pas.

La frayeur me ravit entieremment l'usage de la voix & celui du mouvement, & plus immobile que vous (qui dormiez toujours avec autant d'assurance que si vous n'eussiez pas été en danger) je fus réduit à vous considérer, sans pouvoir faire aucun pas pour vous secourir.

Déjà le serpent avoit commencé de vous lier, & ne restoit plus que deux ou trois tours, lorsque j'entendis ouvrir les portes de ce Temple dont je vous ai parlé, avec un bruit éclatant, & que j'en vis sortir un Enfant tout rayonnant de gloire, & de la même figure avec laquelle on nous dépeint l'Amour.

Le peu de distance qu'il y avoit, & le secours que lui donna la vîtesse de ses aîles, fit qu'il arriva encore assez à tems avant que le serpent vous eût toute envelopée.

loppée. Je voulois lui demander le secours que je ne pouvois pas vous donner ; mais à peine avois-je formé cette pensée, que je le vis prendre ce serpent avec une main, défaire les nœuds dont il vous serroit, & l'enchaîner avec une petite chaîne d'or qu'il avoit apportée. Cela fait, il vous porta son flambeau devant les yeux pour vous réveiller, & vous fit connoître le danger duquel il vous avoit tirée. Au-lieu de le remercier comme vous deviez, vous ne voulûtes pas avouer que vous lui êtiez redevable ; mais lui pour vous punir de votre ingratitude, déchaîna le serpent qu'il tenoit d'une main, & le laissa en liberté de vous attaquer avec toute sa furie.

Vous voulutes d'abord prendre la fuite, mais elle vous fut fort inutile : car le serpent ayant déployé des aîles que je n'avois pas remarquées jusques alors, il vous eut atteint dans un moment, & malgré votre résistance il commença de vous lier comme auparavant.

La nécessité vous fit connoître votre faute, & il me sembla que vous commençâtes d'invoquer à hauts cris l'assistance du Dieu que vous aviez auparavant méprisé. Lui qui a toute la douceur d'un enfant, & qui s'irritant facilement, s'appaise aussi de même par la soumission & le respect, ne vous entendit pas plutôt qu'il

qu'il accourut à votre ſecours, & vous délivra du Serpent, après que vous lui eutes promis que vous vous rangeriez ſous ſon empire, & que vous reconnoîtriez ſa puiſſance. Le Serpent s'en vint à moi; mais au lieu de me lier comme vous, il ſe mit à me careſſer. Comme je m'en étonnois, tout cet enchantement diſparut, & je me trouvai réveillé, & en état de rêver à un ſonge qui n'auroit pas été tellement ſuivi, s'il n'avoit eu quelque choſe de myſtérieux. Voici ce que je me ſuis imaginé qu'il pouvoit ſignifier.

Cette agréable prairie qui s'eſt offerte à mes yeux, & qui m'a préſenté tant de délices à la fois, me figure aſſez bien les plaiſirs de l'amour, auſquels elle ſembloit être conſacrée, puiſqu'elle ſervoit d'avenuë à ſon Temple.

Cet aſſoupiſſement dans lequel je vous trouvai, repréſente ſans doute l'indifférence dans laquelle vous vivez, & qui eſt une eſpece de léthargie qui vous met dans un état fort dangereux.

Le Serpent qui veut vous attaquer, & vous lier des plis de ſa queuë, ne ſignifie autre choſe que le tems, qui nous a toujours été repréſenté par la figure du Serpent. C'eſt un ennemi fort dangereux, & qui eſt d'autant plus à craindre, qu'il vous attaque dans le ſommeil, & qu'il vous

prend

prend dans un tems auquel vous ne ſçauriez vous défendre.

L'amour qui vous délivre de ce danger, fait voir que c'eſt lui qui nous garentit véritablement des injures du tems, & qui nous le fait paſſer avec une douceur inconcevable.

L'injuſtice avec laquelle vous refuſez de reconnoître l'obligation que vous avez à l'Amour qui vous a délivrée du Serpent, marque aſſez bien la répugnance que vous avez pour lui : mais auſſi le châtiment qui ſuit de près l'offenſe, fait voir que le tems vous pourſuit avec une vîteſſe merveilleuſe, encore qu'il ſemble être fort pareſſeux ſous la figure du Serpent qui rampe fort lentement.

Juſques-là mon explication ſe ſuit aſſez, & je n'y trouve aucun défaut ; mais je ne ſçai comment je dois prendre la penſée que j'eus que vous promettiez à l'Amour de reconnoître ſon empire, pourvu qu'il vous ſecourût dans ce danger : je crains fort que mon ſonge ne ſoit pas véritable dans cette partie, & que vous n'ayïez peu de diſpoſition à faire ce que je m'imaginai que vous faiſiez. Cependant j'ai cru devoir vous en avertir, pour vous faire prendre garde à vous mettre à couvert des injures du tems, par ce ſeul moyen que vous en avez ; car vous pouvez voir par l'accueil

cueil que le Serpent me fit au-lieu de me nuire, que le tems ne fait aucun mal à ceux qui sont autant amoureux que je le suis, & que c'est le véritable antidote contre son venin.

> Songez-y, divine Climene ;
> Et pour vous épargner la peine
> De mille regrets superflus,
> Employez bien le tems, qui ne retourne plus.
> Reconnoissez d'Amour la divine puissance,
> En vous rangeant dessous sa loi :
> Aimez avec ardeur, aimez avec constance,
> Et s'il se peut, faites que ce soit moi.

LETTRE A MADEMOISELLE DE....

VOs forces augmentent le dessein que j'ai fait d'assiéger votre cœur, & ma résolution surmontera cette puissance qui vous a mis à l'abri de pareilles entreprises.

Oüi, je prétens, Philis, d'assiéger votre cœur,
Je veux emporter cette place;
Ne condamnez pas mon audace,
Mon désir est fondé sur la force & l'honneur.
Quand j'aurai réussi dedans cette entreprise,
Mille Beautés viendront me dire chaque jour,
Nous vous donnons nos cœurs avec notre franchise,
Pour vous seul nous brûlons d'amour;
Et par un sentiment fort tendre,
Sans m'oser contester, elles se viendront rendre.

L'espoir de posséder cet avantage, me

rendra les plus grandes difficultés faciles, & je dois courre le risque dont vous me menacez.

Rien ne sçauroit empêcher
De vaincre ce cœur de rocher,
Nonobstant sa grande puissance.
Son pouvoir ne m'étonne pas;
Ayant une juste esperance,
Les obstacles sont des appas.

Je suis assuré que quand je serois défait dans ce siége, & que vous me forceriez de le lever, vous conserveriez pour moi une estime qui me procurera le bonheur où j'aspire, & que vous approuveriez généreusement un si grand dessein. On doit plus hazarder pour un bijoux de ce prix, que pour la conquête d'une Couronne; & si personne n'a pas entrepris de le conquérir, c'est parcequ'on a cru qu'il étoit en des terres inconnuës. Je m'attacherai avec plaisir à en faire la découverte; & si vous me laissez prendre ce soin sans vous y opposer, je m'assure que j'étendrai son Domaine, & que je découvrirai des Païs qui seront toujours cachés à faute d'une exacte recherche. Mais pour y réüssir, il faudroit que j'eusse un consentement de cette indomptable: car si j'entre dans ses Etats la force à la main, je ferai des ravages,

ges, qui m'empêcheront de faire une juste perquisition. Prenez là-dessus vos mesures, je vous donne le choix de ces deux partis : & si vous me croyez, je vous aurai une obligation que je puis obtenir de moi-même.

REPONSE

Votre audace n'est pas petite;

Mais je conviens à mon tour, que la mienne n'est pas moindre d'entreprendre de répondre à votre lettre, & de défendre mon cœur d'une attaque aussi galante que celle que vous lui faites ; mais de bonne foi j'ai cru qu'il étoit de la sincérité de vous avertir qu'il est tout-à-fait inutile

De prétendre attaquer mon cœur.

C'est un Païs où la force pourroit être repoussée par la force, & où l'on se précautionne bien contre les surprises : aussi l'on y est toujours sur ses gardes. Ce n'est pas que votre adresse, votre vigilance & le bonheur que vous avez de faire réüssir les

les entreprises les plus difficiles, ne put m'épouvanter.

Mais avec tout votre mérite.

Et les talens que vous avez pour toutes les importantes négociations, il ne vous seroit pas aisé de conquérir un Païs qui se peut maintenir par ses propres forces, & qui d'ailleurs en peut avoir d'étrangeres. Il faudroit pour cela que vous eussiez des Agens secrets pour vous découvrir le foible des Places; mais la politique du Païs n'en permet l'entrée à personne, & les Sujets en sont incorruptibles; ainsi je vous conseille d'avoüer que,

Vous n'en serez jamais vainqueur.

Par la raison qu'il est naturel d'aimer la liberté & de fuïr la tyrannie. Car à parler finement de ces braves Conquérans, ils ne font jamais cette guerre que sous des prétextes spécieux & raisonnables; ils ménagent le Païs, ils gagnent peu-à-peu le terrain, & traitent avec douceur tant que la conquête est incertaine; mais si-tôt qu'elle est faite, il n'est acte d'hostilité qu'ils n'exercent, ils prennent tout impérieusement; l'incendie, le pillage, la fourbe & la malice sont en régne; & pour vous définir

définir en un mot, vous devenez des tyrans enragés, & travaillez incessamment à la ruine d'un bien, pour l'acquisition duquel vous avez tout mis en usage. Après cela, n'ai-je pas raison de me défendre contre de si cruels Ennemis ? Ce n'est pourtant pas le seul motif, ni le plus beau qui fortifie mon cœur contre leurs attaques ; & quand j'en voudrois user autrement, il ne me seroit pas aisé : car,

La vertu, la raison, sont ses gardes fidéllés.

Ce sont elles qui en tiennent les avenuës, & qui en défendent l'entrée à tous les hommes du monde : elles y régnent avec un pouvoir absolu, & volontiers je leur en remets le soin, puisqu'assurément

Rien ne peut corrompre leur foi ;

Et qu'elles sont trop en intérêt de soutenir leurs droits, & de se maintenir dans leurs forces. Véritablement rien ne leur résiste; & elles ne mettent point la violence en usage pour y faire observer leurs Statuts.

Là, tout leur est soumis, il n'est point de rebelles.

Et je connois bien que le soin qu'elles

prennent n'a point d'autre but que la conservation de mon repos & de ma tranquillité ; & comme il n'y a rien contre elles que le pouvoir d'un certain petit Dieu aveugle & enfant, elles ne s'en mettroient pas trop en peine, si son bras n'étoit soutenu de ceux qui combattent pour l'accroissement de son Empire : desorte que pour la sûreté de mon cœur, elles me conseillent de m'en tenir où j'en suis.

Et l'on n'y reçoit point, ni l'Amour, ni sa Loi.

Après cela, jugez bien qu'étant fortifiée de la raison, de la vertu & de quelque lumiere, votre entreprise seroit fort inutile ; & que j'ai eu sujet de vous dire, que

Votre audace n'est pas petite,
De prétendre attaquer mon cœur ;
Mais avec tout votre mérite,
Vous n'en serez jamais vainqueur :
La vertu, la raison, sont ses gardes fidéles,
Rien ne peut corrompre leur foi ;
Là, tout leur est soumis, il n'est point de rebelles,
Et l'on n'y reçoit point, ni l'Amour, ni sa Loi.

LETTRE

LETTRE.

N'Aurai-je jamais le crédit,
D'envisager certaine créature,
Pour confronter son aimable figure,
A tous les biens qu'on m'en a dit!

Je crois déja que c'est une merveille,
Je crois qu'on ne voit rien de plus beau sous les Cieux :
Mais tout cela se croiroit mieux
Par l'œil encor que par l'oreille.

Puisqu'ainsi va, tâchons par nos efforts
D'approcher cet illustre corps,
Pour lui faire la révérence :
Elle ne nous mangera pas,
En tout cas,
Quitte pour rendre ailleurs notre assistance.

Quiconque me voudra servir d'introducteur,
Peut s'assurer d'avoir mon cœur.
Le présent n'est pas d'importance :
Mais pour mériter mieux cette introduction,
J'ajoûte à mon affection,
Quatre gros jambons de Mayence.

Après cela, si je manque d'amis,
Ma foi je suis d'avis
De me servir à moi-même de guide.
Pour réüssir il faut être hazardeux ;
Aujourd'hui le moins timide
N'est pas le plus malheureux.

Néanmoins, afin de n'estropier pas tout-à-fait la bienséance, feuilletons nos amis avant que pousser nous-mêmes notre fortune, & tâchons d'en trouver un qui veuille disposer cette charmante personne à notre exception. Il n'est pas à propos, ce me semble, d'exiger un tel office de ceux de nos amis qui en ont le cœur navré ; car selon toutes les apparences, ils ne voudront associer personne à l'honneur de la voir, & seront assurément ravis de jouir seuls de cet avantage. Où Diable donc trouver un homme qui veuille généreusement démembrer cette connoissance, & la partager avec moi ? Si j'en priois Monsieur de... bon, je rêve, il en est trop feru ; & ce que j'ai d'estime pour la réputation de cette Dame, lui feroit appréhender que je n'eusse quelque chose de plus fort pour sa personne, s'il me procuroit le bien de la voir un moment. Ainsi je n'ai qu'à me provisionner d'un autre

patron ;

patron. Voici un drôle qui me pourra ſortir d'affaire.

Je ne puis plus tenir mon eau,
Tyrſis, à Madame du Veau
Si bien-tôt tu ne me préſente :
Bien-tôt mon ame impatiente,
Se dépétrera de mon corps,
Bien-tôt je ferai chez les morts,
Election de domicile :
Car préſentement dans la Ville
Je n'entends parler en tous lieux
Que de ſa grace & de ſes yeux,
Que de ſes mains, que de ſa gorge,
Que d'un autre endroit qu'on ſe forge,
Car je crois qu'on ne le voit pas.
Ma foi je ſuis déja bien las
De ces prôneurs inſupportables :
Quoi ces Peintres inévitables,
Seront par-tout pour mes péchés
Eternellement attachés
A crayonner cette inhumaine !
Hier encor, ſurcroît de peine,
Je fus chez les Italiens,
Penſant que ces Comédiens
Pourroient par leurs bouffonneries
Diſſiper de mes rêveries
La plus importune moitié :
Dame ce fut bien la pitié,

Tout étoit plein dans le parterre :
Mais par bonheur les gens de guerre,
Plus honnêtes que les Bourgeois,
Me laisserent à plusieurs fois,
Gagner une assez bonne place :
Tyrsis, prends part à ma disgrace,
Je ne fus pas plutôt entré,
Qu'un Marquis amphithéâtré,
Parlant de siéges & de batailles,
Avecque d'autres Marquisailles,
Tout d'un coup changeant de discours,
Pour enfiler de ses amours,
L'ennuyeuse palinodie,
Après quelques traits de folie,
Assez courtisamment décrits :
Sçavez-vous que je suis épris,
Leur dit-il, de certaine Dame,
Qui vaut encor mieux sur mon ame,
Que la Duchesse à qui l'honneur
Nous défend sur notre bonheur
De nous expliquer davantage ?
Mais enfin l'objet qui m'engage,
Renferme en soi tant de beautés,
Tant d'adorables qualités,
Tant de vertu, tant de sagesse,
Tant d'esprit, tant de gentillesse,
Tant de bonté, tant de douceur,
Qu'il faudroit n'avoir point de cœur,
Ou l'avoir plus dur qu'une pierre,

Pour

Pour se défendre de la guerre
Que l'Amour nous fait par ses yeux :
Non, Messieurs, je crois que les Dieux,
Tout Dieux qu'ils soient ne tiendroient guéres
Contre l'aimable meurtriere
Qui va me troubler le cerveau :
Ah ! pourquoi charmante du Veau,
Faites-vous sur ma fantaisie. . . . ?
Male-peste, qu'elle est jolie !
Reprit l'autre sur nouveaux frais,
C'est le plus beau teint, le plus frais,
C'est bien la plus mignonne bouche. . . .
Par bonheur pour moi Scaramouche
Les interrompit brusquement,
Sans cela j'étois justement
Tout prêt à perdre patience :
Car enfin, Tyrsis, ma souffrance,
C'est d'ouïr prôner les appas
Des gens que je ne connois pas.

C'estpourquoi je te conjure de mettre les fers au feu pour me faire entrevoir ce prodige de mérite que j'entens vanter à tout le monde, & chez lequel pourtant personne ne s'offre de m'introduire. Je ne suis pas homme à l'égard duquel il soit besoin de grands préparatifs ; toutes les heures me sont bonnes ; je me trouverai

aussi-bien reçu le matin que l'après-dînée ; & même si je ne puis pas mieux, je me tiendrai pleinement satisfait de donner le bon soir à la Dame dont est question : vous pouvez toujours cependant la préparer à mon humeur. Je sçai qu'elle n'aime pas d'ordinaire les fortes passions ; mais je sçai bien aussi qu'elle ne peut condamner la violence de la mienne, puisque je n'en ai que pour l'honneur de son service. Je lui exposerai succinctement le cas que je fais de son mérite, je pourrai bien ensuite lui demander quelque part en ses bonnes graces, peut-être encore porterai-je mes prétentions jusques à son amitié, pourquoi non ! Ne pourroit-il pas arriver que je la mériterois quelque jour par mes assiduités ? Et croyez-vous, Tyrsis, que la continuité ne mérite pas à la fin quelque honnête reconnoissance ?

Une médiocre ardeur,
Touche beaucoup plus un cœur,
Quand elle est de durée,
Que tous les emportemens
De ces parjures Amans,
Qui s'en vont en fumée.

Ainsi malgré ce qui en arrivera, je présume bien de mon entreprise, & je crois que cette Dame ne peut se dispenser d'a-

voir

voir de bons ſentimens de moi : pour peu qu'elle veüille commettre ſa fierté avec ma perſevérance, je ſuis ſûr à la fin de la vaincre, attendu que ma paſſion eſt fort reſpectueuſe, mon attache fort déſintereſſée.

Ce n'eſt point l'eſpoir qui me flatte,
J'accorde volontiers l'amour avec l'honneur,
A ces conditions, qui refuſe ſon cœur,
Doit bien paſſer pour une ingrate.

Allez, Tyrſis, ne vous relâchez point, & croyez qu'en me rendant office auprès de cette Belle, vous obligez le meilleur de vos amis.





COMBAT DE L'AMITIÉ ET DE L'AMOUR.

JE vous aime, Sylvie, il est tems de le dire;
Vos yeux qui causent mon martyre,
Pour mépriser mon mal, sont trop pleins de douceur,
L'amitié surmontée a fait place à son frere,
Et ce Roi puissant & severe,
Usurpe malgré moi l'Empire de sa sœur.

Cette fille prudente a tout mis en usage
Contre ce Tyran plein de rage:
Mais après le combat il reste le plus fort,
Et si d'un doux accueil ma flâme n'est reçuë,
Et le vainqueur & la vaincuë,
Sont tous prêts de céder au pouvoir de la mort.

C'est en cette Déesse, horreur de tout le monde,
Que mon dernier espoir se fonde,
Si votre cruauté me refuse secours:
Mais cette inexorable alors que je l'appelle,
Dit que c'est vous & non pas elle,
Qui devez disposer de la suite de mes jours.

IX. ELEGIE.

DIEUX, que je plains le sort de ces pauvres
Amantes,
Qui sentant de l'Amour les flâmes violentes,
Quelque dangereux trait qui leur perce le
cœur,
N'oseroient déclarer le nom de leur vainqueur!
Pour moi, graces au Ciel, je n'en suis pas de
même,
J'aime, mais sans rougir j'ose dire que j'aime,
Et je puis librement découvrir mon ardeur
Sans violer les loix de la chaste pudeur:
Oüi, je vous peux nommer sans crainte d'aucun
blâme,
Celui dont le mérite a fait naître ma flâme,
Et quiconque sçaura le nom de mon Amant,
S'il juge mal de lui, sera sans jugement.
Parmi les Beaux Esprits qui régnent dans notre
âge,
Chacun sçait que Daphnis emporte l'avantage;
Qu'il écrit à ravir, & que sans vanité
Il a droit d'aspirer à l'immortalité:
Mais chacun sçait encor qu'il est plein de sa-
gesse,

Et je jure ma foi, s'il n'alloit à confesse,
Que pour dire le mal qu'il a fait en m'aimant,
Qu'il y pourroit aller fort inutilement :
Bien-loin d'être enflâmé d'une ardeur criminelle,
Il fait comme un grand mal la simple bagatelle :
Son plus ardent désir n'aspire à d'autre bien,
Qu'à celui de goûter un aimable entretien ;
Ce qui flatte les sens pour lui n'a plus de charmes,
Il ne sçait ce que c'est que soupirs & que larmes :
Son cœur qui ne sçauroit se résoudre à souffrir,
N'approuve point d'amour qui le fasse maigrir.
Il aime sans langueur & sans devenir blême ;
Il ne faut point de corps pour aimer comme il aime :
Et depuis qu'on soupire en ce mortel séjour,
Personne comme lui n'a décharné l'Amour.
Toute sa Passion réside dans son ame :
On ne voit point sur lui ces marques de sa flâme,
Et nul homme vivant ne diroit à le voir,
Que des traits de l'amour il sentît le pouvoir.
Que si quelque Philis hardie ou téméraire,
Le veut solliciter à lui faire grand'chere,
Il lui dit que son cœur ne lui manquera pas,

S'il

S'il y veut employer les charmes d'un repas,
Alors civilement mon Daphnis s'en dispense,
Non pas, à dire vrai, qu'il craigne la dépense:
Mais il craint qu'on lui pût reprocher justement,
Que qui donne à manger aime charnellement.
Aussi mon cher Daphnis est toute mon envie,
Je vivrai sous ses loix tout le tems de ma vie,
Et je veux que tous ceux qui sont dans ma maison,
S'assurent que c'est lui qui me tient en prison.
Demoiselle, Laquais, Servante de cuisine,
Quand vous verrez Daphnis, faites-lui bonne mine:
Dites-lui que je meurs, & que cent fois le jour
Pour ses rares vertus je soupire d'amour.
Cocher, Palefrenier, je vous en dis de même,
Quand vous verrez Daphnis, dites-lui que je l'aime:
Et vous mon pauvre chien, & vous mon pauvre chat,
Quand vous verrez Daphnis, faites-en grand état:
Témoignez du regret de ne lui pouvoir dire,
Que je brûle pour lui d'un amoureux martyre,
Et qu'il juge à vous voir que vous voudriez parler,
Pour dire seulement qu'il a sçu me brûler.
Mais Daphnis, je prétens que rien ne vous engage,

A vivre en même-tems sous un double servage,
Puisque je suis à vous, une pareille Loi,
Exige aussi de vous que vous soyiez à moi.
Evitez l'entretien de l'aimable Clarice,
Elle pourroit me rendre un fort mauvais office,
Elle a des qualitez que je dois redouter,
Et si vous m'aimez bien, vous devez l'éviter;
Car tel est mon humeur, & tel est mon courage,
Que je ne puis souffrir un cœur qui se partage.
Vivons tous deux heureux sans le secours d'autrui;
Daphnis content de moi, moi contente de lui.



AU LECTEUR.

LE respect que l'on doit à l'illustre Nom, qui est à la tête de cette Histoire, & la considération que l'on doit avoir pour les éminentes personnes qui sont descenduës de ceux qui l'ont porté, m'oblige de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres en donnant cette Histoire au Public, qu'elle n'a été tirée d'aucun Manuscrit qui nous soit demeuré du tems des Personnes dont elle parle. L'Auteur ayant voulu pour son divertissement écrire des avantures inventées à plaisir,

ſir, a jugé plus à propos de prendre des Noms connus dans nos Hiſtoires, que de ſe ſervir de ceux que l'on trouve dans les Romans, croyant bien que la réputation de Madame de Montpenſier ne ſeroit pas bleſſée par un récit effectivement fabuleux. S'il n'eſt pas de ce ſentiment, j'y ſupplée par cet Avertiſſement, qui ſera auſſi avantageux à l'Auteur, que reſpectueux pour moi envers les Morts qui y ſont intéreſſés, & envers les Vivans qui pourroient y prendre part.



LA PRINCESSE DE MONTPENSIER.

PEndant que la Guerre Civile déchiroit la France sous le régne de Charles IX. l'Amour ne laissoit pas de trouver sa place parmi tant de désordres, & d'en causer beaucoup dans son Empire. La fille unique du Marquis de Meziere, Héritiere très-considérable, & par ses grands biens, & par l'illustre Maison d'Anjou dont elle étoit descenduë, étoit promise au Duc du Maine, cadet du Duc de Guise, que l'on a depuis appellé le Balafré. L'extrême jeunesse de cette grande Héritiere retardoit son Mariage, & cependant le Duc de Guise qui la voyoit souvent, & qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, & en fut aimé. Ils cacherent leur amour avec beaucoup de soin. Le Duc de Guise qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis,

depuis, souhaitoit ardemment de l'épouser : mais la crainte du Cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de pere, l'empêchoit de se déclarer. Les choses étoient en cet état, lorsque la Maison de Bourbon, qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise, s'appercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage, se résolut de le lui ôter, & d'en profiter elle-même, en faisant épouser cette Héritiere au jeune Prince de Montpensier. On travailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès, que les parens de Mademoiselle de Meziere, contre les promesses qu'ils avoient faites au Cardinal de Lorraine, se résolurent de la donner en mariage à ce jeune Prince. Toute la Maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé ; mais le Duc en fut accablé de douleur, & l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt malgré les réprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ses oncles, qui ne vouloient pas s'opiniârrer à une chose qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher ; & il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune Prince de Montpensier, qu'il en naquit entr'eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Made-

moiselle

moiselle de Meziere tourmentée par ses parens d'épouser ce Prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouser le Duc de Guise, connoissant pour sa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour beaufrere un homme qu'elle eût souhaité pour mari, se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches, & conjura Monsieur de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le Prince de Montpensier, qui peu de tems après l'emmena à Champigny, séjour ordinaire des Princes de sa Maison, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande Ville étoit menacée d'un Siége par l'Armée des Huguenots, dont le Prince de Condé étoit le Chef, & qui venoit de déclarer la guerre au Roi pour la seconde fois. Le Prince de Montpensier dans sa plus tendre jeunesse avoit fait une amitié très-particuliere avec le Comte de Chabanes, qui étoit homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, & d'un mérite extraordinaire. Ce Comte avoit été si sensible à l'estime & à la confiance de ce jeune Prince, que contre les engagemens qu'il avoit avec le Prince de Condé, qui lui faisoit esperer des emplois considérables dans le parti des Huguenots, il se déclara pour les Catholiques, ne pouvant se résoudre à être op-

posé

posé à un homme qui lui étoit si cher. Ce changement de Parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, & la Reine Mere Catherine de Medicis en eut de si grands soupçons, que la Guerre étant déclarée par les Huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter; mais le Prince de Montpensier l'en empêcha, & emmena Chabannes à Champigny, en s'y en allant avec sa femme. Le Comte ayant l'esprit fort doux & fort agréable, gagna bien-tôt l'esprit de la Princesse de Montpensier, & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui qu'en avoit le Prince son mari. Chabanes, de son côté, regardoit avec admiration tant de beauté, d'esprit & de vertu, qui paroissoient en cette jeune Princesse; & se servant de l'amitié qu'elle lui témoignoit, pour lui inspirer des sentimens d'une vertu extraordinaire, & digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de tems une des personnes du monde la plus achevée. Le Prince étant revenu à la Cour, où la continuation de la guerre l'appelloit, le Comte demeura seul avec la Princesse, & continua d'avoir pour elle un respect & une amitié proportionnée à sa qualité & à son mérite. La confiance s'augmenta de part & d'autre, & à tel point du côté de la Princesse de Mont-

penſier,

penſier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit euë pour Monſieur de Guiſe; mais elle lui apprit auſſi en même-tems, qu'elle étoit preſque éteinte, & qu'il ne lui en reſtoit que ce qui étoit néceſſaire pour défendre l'entrée de ſon cœur à une autre inclination, & que la vertu ſe joignant à ce reſte d'impreſſion, elle n'étoit capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oſeroient avoir de l'amour pour elle. Le Comte qui connoiſſoit la ſincérité de cette belle Princeſſe, & qui lui voyoit d'ailleurs des diſpoſitions ſi oppoſées à la foibleſſe de la Galanterie, ne douta point de la vérité de ſes paroles; & néanmoins il ne put ſe défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de ſi près. Il devint paſſionnément amoureux de cette Princeſſe; & quelque honte qu'il trouvât à ſe laiſſer ſurmonter, il fallut céder, & l'aimer de la plus violente & de la plus ſincere paſſion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de ſon cœur, il le fut de ſes actions. Le changement de ſon ame n'en apporta point dans ſa conduite, & perſonne ne ſoupçonna ſon amour. Il prit un ſoin exact pendant une année entiere de le cacher à la Princeſſe, & il crut qu'il auroit toujours le même déſir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres, il lui donna l'envie de parler,

parler, & après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette Princesse le menaçoit. Mais il trouva en elle une tranquillité & une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colere contre lui : Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités & de leur âge, la connoissance particuliere de sa vertu, & de l'inclination qu'elle avoit euë pour le Duc de Guise, & sur tout ce qu'il devoit à l'amitié & à la confiance du Prince son mari. Le Comte pensa mourir à ses pieds de honte & de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire; qu'elle ne se persuaderoit jamais une chose qui lui étoit si désavantageuse, & qu'elle ne le regarderoit jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolerent le Comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la Princesse dans toute leur étenduë, & le lendemain la revoyant avec un visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié. Le procédé de la Princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la

même

même bonté qu'elle avoit accoûtumé. Elle lui parla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avoit euë pour le Duc de Guise; & la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paroissoient en ce Prince, elle lui avoua qu'elle en sentoit de la joye, & qu'elle étoit bien aise de voir qu'il méritoit les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Toutes ces marques de confiance qui avoient été si chères au Comte, lui devinrent insupportables. Il n'osoit pourtant le témoigner à la Princesse, quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence, la Paix étant faite, le Prince de Montpensier revint trouver la Princesse sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise au siége de Paris, & à la bataille de Saint Denys. Il fut surpris de voir la beauté de cette Princesse, dans une si grande perfection; & par le sentiment d'une jalousie qui lui étoit naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne seroit pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joye de revoir le Comte de Chabannes, pour qui son amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit & de l'humeur de sa femme, qui lui étoit quasi une per-

sonne

ſonne inconnuë, par le peu de tems qu'il avoit demeuré avec elle. Le Comte avec une ſincerité auſſi exacte, que s'il *n'eût* point été amoureux, dit au Prince tout ce qu'il connoiſſoit en cette Princeſſe capable de la lui faire aimer, & il avertit auſſi Madame de Montpenſier de toutes les choſes qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur & l'eſtime de ſon mari.

Enfin la paſſion du Comte le portoit ſi naturellement à ne ſonger qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur & la gloire de cette Princeſſe, qu'il oublioit ſans peine l'intérêt qu'ont les Amans à empêcher que les perſonnes qu'ils aiment ne ſoient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paroître; la guerre recommença auſſi-tôt par le deſſein qu'eut le Roi de faire arrêter à Noyers le Prince de Condé & l'Amiral de Chatillon; & ce deſſein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, & le Prince de Montpenſier fut contraint de quitter ſa femme pour ſe rendre où ſon devoir l'appelloit. Chabanes le ſuivit à la Cour, s'étant entierement juſtifié auprès de ſa Reine. Ce ne fut pas ſans une douleur extrême, qu'il quitta la Princeſſe, qui de ſon côté demeuroit fort triſte des périls où la guerre alloit expoſer ſon mari. Les Chefs des

Hugue-

Huguenots s'étoient retirés à la Rochelle; le Poitou & la Xaintonge étant de leur parti, la guerre s'y alluma fortement, & le Roi y rassembla toutes ses Troupes. Le Duc d'Anjou son frere, qui fut depuis Henri III. y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, & entr'autres par la bataille de Jarnac, où le Prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le Duc de Guise commença à avoir des emplois considérables, & à faire connoître qu'il passoit de beaucoup les grandes espérances qu'on avoit conçuës de lui. Le Prince de Montpensier qui le haïssoit, & comme son ennemi particulier, & comme celui de sa Maison, ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce Duc, aussi-bien que l'amitié que lui témoignoit le Duc d'Anjou. Après que les deux Armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les Troupes pour quelque tems. Le Duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les Places qui eussent pu être attaquées. Le Duc de Guise y demeura avec lui, & le Prince de Montpensier, accompagné du Comte de Chabanes, retourna à Champigny, qui n'étoit pas fort éloigné de là. Le Duc d'Anjou alloit souvent visiter les Places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il

revenoit à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le Duc de Guise qui se vantoit de le sçavoir, se mit à la tête de la Troupe pour servir de guide; mais après avoir marché quelque tems, il s'égara, & se trouva sur le bord d'une petite Riviere qu'il ne connut pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits, & étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joye qu'ont accoûtumé de l'être de jeunes Princes, ils apperçurent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la Riviere; & comme elle n'étoit pas large, ils distinguerent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, & une entr'autres qui leur sembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, & qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle. Cette avanture donna une nouvelle joye à ces jeunes Princes, & à tous ceux de leur suite: elle leur parut une chose de Roman: les uns disoient au Duc de Guise, qu'il les avoit égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne: les autres, qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hazard, qu'il en devint amoureux; & le Duc d'Anjou soutenoit que c'étoit lui qui devoit être son Amant. Enfin, voulant pousser l'avanture à bout, ils firent avancer dans la Riviere, de leurs gens

gens à cheval, le plus avant qu'il se pût, pour crier à cette Dame, que c'étoit Monsieur d'Anjou, qui eut bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, & qui prioit qu'on le vînt prendre. Cette Dame, qui étoit la Princesse de Montpensier, entendant dire que le Duc d'Anjou étoit là, & ne doutant point, à la quantité des gens qu'elle voyoit au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bien-tôt distinguer des autres; mais elle distingua encore plutôt le Duc de Guise. Sa vuë lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir, & qui la fit paroître aux yeux de ces Princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le Duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vuë. Il dit qui elle étoit au Duc d'Anjou, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise: mais voyant Madame de Montpensier si belle, & cette avanture lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever; & après mille excuses & mille complimens, il inventa une affaire considérable qu'il disoit avoir au-delà de la Riviere, & accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le Duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les

ſuivoient d'aller paſſer la Riviere à un autre endroit, & de les venir joindre à Champigny, que Madame de Montpenſier leur dit n'être qu'à deux lieuës de là. Si-tôt qu'ils furent dans le bateau, le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une ſi agréable rencontre, & ce qu'elle faiſoit au milieu de la Riviere. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigny avec le Prince ſon mari, dans le deſſein de le ſuivre à la chaſſe, s'étant trouvée trop laſſe, elle étoit venuë ſur le bord de la Riviere, où la curioſité de voir prendre un Saumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. Monſieur de Guiſe ne ſe mêloit point dans la converſation; mais ſentant réveiller vivement dans ſon cœur tout ce que cette Princeſſe y avoit autrefois fait naître, il penſoit en lui-même qu'il ſortiroit difficilement de cette avanture, ſans rentrer dans ſes liens. Ils arriverent bientôt au bord, où ils trouverent les chevaux & les Ecuyers de Madame de Montpenſier, qui l'attendoient. Le Duc d'Anjou & le Duc de Guiſe lui aiderent à monter à cheval, où elle ſe tenoit avec une grace admirable. Pendant tout le chemin elle les entretint agréablement de diverſes choſes. Ils ne furent pas moins ſurpris des charmes de ſon eſprit, qu'ils

l'avoient été de sa beauté, & il ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs louanges, avec toute la modestie imaginable; mais un peu plus froidement à celles du Duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avoit euë pour lui. En arrivant dans la premiere cour de Champigny, ils trouverent le Prince de Montpensier qui ne faisoit que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme; mais il fût extrême, quand s'approchant de plus près, il reconnût que c'étoit le Duc d'Anjou & le Duc de Guise. La haine qu'il avoit pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces Princes avec sa femme, sans sçavoir comment ils s'y étoient trouvés, ni ce qu'ils venoient faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejetta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand Prince selon sa qualité, & comme il eut bien souhaité. Le Comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir Monsieur de Guise auprès de Madame de Montpensier, que Monsieur de

Montpensier n'en avoit lui-même. Ce que le hazard avoit fait pour rassembler ces deux personnes, lui sembloit de si mauvais augure, qu'il pronostiquoit aisément que ce commencement de Roman ne seroit pas sans suite. Madame de Montpensier fit le soir les honneurs de chez elle, avec autant d'agrément qu'elle faisoit toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le Duc d'Anjou, qui étoit fort galant & fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui, sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que Monsieur de Guise; & feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigny, sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Madame de Montpensier, le Prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir. Le Duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à Madame de Montpensier, qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois, & comme sa passion n'avoit été sçuë de personne, il lui dit plusieurs fois devant tout le monde, sans être entendu que d'elle, que son cœur n'étoit point changé. Et lui & le Duc d'Anjou partirent de Champigny avec beaucoup de regret: ils marcherent long-tems tous deux dans un profond silence; mais enfin le Duc d'Anjou s'imaginant

ginant tout d'un coup, que ce qui faisoit sa rêverie pouvoit bien causer celle du Duc de Guise, lui demanda brusquement s'il pensoit aux beautés de la Princesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avoit déja remarqué le Duc de Guise des sentimens du Duc d'Anjou, lui fit voir qu'il seroit infailliblement son Rival, & qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir son amour à ce Prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit en riant, qu'il paroissoit lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautés de la Princesse de Montpensier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoûtumé à en supporter l'éclat du tems qu'elle étoit destinée à être sa belle-sœur; mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas si peu ébloui. Le Duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vu qui lui parut comparable à cette jeune Princesse, & qu'il sentoit bien que sa vuë lui pourroit être dangereuse, s'il y étoit souvent exposé. Il voulut faire convenir le Duc de Guise qu'il sentoit la même chose; mais ce Duc qui commençoit à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces Princes s'en retournerent à Loches, faisant souvent leur agréable

 conver-

coonversation de l'avanture qui leur avoit découvert la Princesse de Montpensier. Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigny. Le Prince de Montpensier étoit mal content de tout ce qui étoit arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvoit mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau : il lui sembloit qu'elle avoit reçu trop agréablement ces Princes; & ce qui lui déplaisoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le Duc de Guise l'avoit regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de son mariage, & il eut quelque pensée que dès ce temslà même il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ces soupçons lui causerent, donnerent de mauvaises heures à la Princesse de Montpensier. Le Comte de Chabanes, selon sa coûtume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout à fait, afin de persuader par-là à la Princesse combien la passion qu'il avoit pour elle étoit sincere & désintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander l'effet qu'avoit produit en elle la vûë du Duc de Guise: Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup
mieux

mieux fait qu'il n'étoit en ce tems-là, & que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui persuader qu'il l'aimoit encore : mais elle l'assura en même tems que rien ne pouvoit ébranler la résolution qu'elle avoit prise de ne s'engager jamais. Le Comte de Chabanes eut bien de la joye d'apprendre cette résolution : mais rien ne le pouvoit rassurer sur le Duc de Guise. Il témoigna à la Princesse qu'il appréhendoit extrêmement que les premieres impressions ne revinssent bien-tôt, & il lui fit comprendre la douleur mortelle qu'il auroit pour leur intérêt commun, s'il la voyoit un jour changer de sentimens. La Princesse de Montpensier continuant toujours son procédé avec lui, ne répondoit presque pas à ce qu'il lui disoit de sa passion, & ne considéroit toujours en lui que la qualité du meilleur Ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'Amant.

Les Armées étant remises sur pied, tous les Princes y retournerent, & le Prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vînt à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisoit la guerre. Les Huguenots assiegerent la Ville de Poitiers : le Duc de Guise s'y jetta pour la défendre, & il fit des actions qui suffiroient seules pour rendre glorieuse une

autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le Duc d'Anjou, après avoir pris Saint Jean d'Angely, tomba malade, & quitta en même tems l'Armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos & les douceurs de Paris, où la présence de la Princesse de Montpensier n'étoit pas la moindre raison qui l'y attira. L'Armée demeura sous le commandement du Prince de Montpensier; & peu de tems après la paix étant faite, toute la Cour se trouva à Paris. La beauté de la Princesse effaça toutes celles qu'on avoit admirées jusques alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit & de sa personne. Le Duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentimens qu'il avoit conçus pour elle à Champigny. Il prit un soin extrême de le lui faire connoître par toutes sortes de soins, prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalousie au Prince son mari. Le Duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux; & voulant par plusieurs raisons tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit & l'éclat. Etant un jour chez la Reine

re à une heure où il y avoit très-peu de monde, la Reine s'étant retirée pour parler d'affaire avec le Cardinal de Lorraine, la Princesse de Montpensier y arriva. Il se résolut de prendre ce moment pour lui parler; & s'approchant d'elle: Je vais vous surprendre, Madame, lui dit-il, & vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connuë autrefois; mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant; que ni votre sévérité, ni la haine de Monsieur le Prince de Montpensier, ni la concurrence du premier Prince du Royaume, ne sçauroient lui ôter un moment de sa violence. Il auroit été plus respectueux de vous la faire connoître par mes actions que par mes paroles; mais, Madame, mes actions l'auroient apprise à d'autres aussi-bien qu'à vous, & je souhaite que vous sçachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. La Princesse fut d'abord si surprise & si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre; mais ensuite étant revenuë à elle, & commençant à lui répondre, le Prince de Montpensier entra. Le trouble & l'agitation étoient peints sur le visage de la Princesse: la vuë de son mari l'acheva de l'embarrasser; desorte qu'elle lui en laissa plus entendre, que le Duc de Guise

ne lui en venoit de dire. La Reine sortit de son cabinet, & le Duc se retira pour guérir la jalousie de ce Prince. La Princesse de Montpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable: il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables, & lui défendit de parler jamais au Duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement, & bien occupée des avantures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour suivant elle revit le Duc de Guise chez la Reine; mais il ne l'aborda pas, & se contenta de sortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce Duc, sans qu'il essayât de lui en parler que lorsqu'il ne pouvoit être vu de personne. Comme elle étoit bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions qu'elle avoit faites à Champigny, à sentir dans le fond de son cœur quelque chose de ce qui y avoit été autrefois. Le Duc d'Anjou de son côté n'oublioit rien pour lui témoigner son amour en tout les lieux où il la pouvoit voir, & il la suivoit continuellement chez la Reine sa mere. La Princesse sa sœur, de qui il étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur

capable

capable de guérir toute autre passion que là sienne. On découvrit en ce tems-là que cette Princesse, qui fut depuis Reine de Navarre, eut quelque attachement pour le Duc de Guise; & ce qui le fit découvrir davantage, fut le refroidissement qui parut du Duc d'Anjou pour le Duc de Guise. La Princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, & qui lui fit sentir qu'elle prenoit plus d'intérêt au Duc de Guise qu'elle ne pensoit. Monsieur de Montpensier, son Beau pere, épousant alors Mademoiselle de Guise, sœur de ce Duc, elle étoit contrainte de le voir souvent dans les lieux où les cérémonies des Nôces les appelloient l'un & l'autre. La Princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de Madame, osât lui dire qu'il l'étoit d'elle; & se sentant offensée, & quasi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le Duc de Guise la rencontra chez sa sœur un peu éloignée des autres, & qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement, & lui dit d'un ton de voix qui marquoit sa colere; Je ne comprens pas qu'il faille sur le fondement d'une foiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme

me

me moi, & ſur-tout quand on l'eſt d'une autre à la vuë de toute la Cour. Le Duc de Guiſe qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui étoit fort amoureux, n'eut beſoin de conſulter perſonne, pour entendre tout ce que ſignifioient les paroles de la Princeſſe. Il lui répondit avec beaucoup de reſpect : J'avouë, Madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriſer l'honneur d'être Beau-frere de mon Roi, plutôt que de vous laiſſer ſoupçonner un moment que je pouvois déſirer un autre cœur que le vôtre; mais ſi vous voulez me faire la grace de m'écouter, je ſuis aſſûré de me juſtifier auprès de vous. La Princeſſe de Montpenſier ne répondit point; mais elle ne s'éloigna pas, & le Duc de Guiſe voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il ſouhaitoit, lui apprit que ſans s'être attiré les bonnes graces de Madame par aucun ſoin, elle l'en avoit honoré; & que n'ayant nulle paſſion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faiſoit, juſques à ce qu'elle lui eût donné quelque eſpérance de l'épouſer : Qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever, l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs, & que c'étoit ce qui avoit donné lieu au ſoupçon qu'en avoit eu le Roi & le Duc d'Anjou : Que l'oppoſition de l'un ni de l'autre ne le diſſuadoient pas

de

de ſon deſſein ; mais que ſi ce deſſein lui déplaiſoit , il l'abandonnoit dés l'heure même pour n'y penſer de ſa vie. Le ſacrifice que le Duc de Guiſe faiſoit à la Princeſſe, lui fit oublier toute la colere avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de diſcours, & ſe mit à l'entretenir de la foibleſſe qu'avoit euë Madame de l'aimer la premiere , & de l'avantage conſidérable qu'il recevroit en l'épouſant. Enfin, ſans rien dire d'obligeant au Duc de Guiſe, elle lui fit revoir mille choſes agréables qu'il avoit trouvées autrefois en Mademoiſelle de Meziere. Quoiqu'ils ne ſe fuſſent point parlés depuis long-tems, ils ſe trouvérent accoûtumés l'un à l'autre, & leurs cœurs ſe remirent aiſément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable converſation, qui laiſſa une ſenſible joye dans l'eſprit du Duc de Guiſe. La Princeſſe n'en eut pas une petite, de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais quand elle fut dans ſon cabinet, quelles réfléxions ne fit-elle point ſur la honte de s'être laiſſé fléchir ſi aiſément aux excuſes du Duc de Guiſe, ſur l'embarras où elle s'alloit plonger, en s'engageant dans une choſe qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur, & ſur les effroyables malheurs où la jalouſie de ſon mari

la

la pouvoit jetter. Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions ; mais qui se dissiperent dès le lendemain par la vuë du Duc de Guise. Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui se passoit entre Madame & lui. La nouvelle alliance de leurs Maisons lui donnoit occasion de lui parler souvent ; mais il n'avoit pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnoit la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avoit point de serment qui la pût rassurer. Cette jalousie servoit à la Princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du Duc de Guise, qui en avoit déja gagné la plus grande partie. Le mariage du Roi avec la fille de l'Empereur Maximilien remplit la Cour de fêtes & de réjouïssances. Le Roi fit un Ballet, où dansoit Madame & toutes les Princesses : la Princesse de Montpensier pouvoit seule lui disputer le prix de la beauté. Le Duc d'Anjou dansoit une Entrée de Maures, & le Duc de Guise, avec quatre autres, étoit de son Entrée. Leurs habits étoient tous pareils, comme le sont d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même Entrée. La premiere fois que le Ballet se dansa, le Duc de Guise, devant que de danser, n'ayant pas encore son masque, dit quelques mots en passant à la Prin-

cesse

cesse de Montpensier : elle s'apperçut bien que le Prince son mari y avoit pris garde, ce qui la mit en inquiétude. Quelque tems après voyant le Duc d'Anjou avec son masque & son habit de Maure, qui venoit pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crut que c'étoit encore le Duc de Guise, & s'approchant de lui : N'ayez des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle, je n'en serai point jalouse, je vous l'ordonne : on m'observe, ne m'approchez plus. Elle se retira si-tôt qu'elle eût achevé ces paroles. Le Duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnetre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un Rival aimé : Il comprit par le nom de Madame, que ce Rival étoit le Duc de Guise, & il ne put douter que la Princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avoit rendu la Princesse de Montpensier favorable aux yeux de son Rival. La jalousie, le dépit & la rage se joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui, firent dans son ame tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, & il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son desespoir, si la dissimulation, qui lui étoit naturelle, ne fût venuë à son secours, & ne l'eût obligé par des raisons puissantes, en l'état qu'étoient les choses, à ne rien entreprendre contre le Duc de Guise.

Il

Il ne put toutefois ſe refuſer le plaiſir de lui apprendre qu'il ſçavoit le ſecret de ſon amour ; & l'abordant en ſortant de la Salle où l'on avoit danſé : C'eſt trop, lui dit-il, d'oſer lever les yeux juſques à ma Sœur, & de m'ôter ma Maîtreſſe : la conſidération du Roi m'empêche d'éclater ; mais ſouvenez-vous que la perte de votre vie ſera peut-être la moinde choſe dont je punirai quelque jour votre témérité. La fierté du Duc de Guiſe n'étoit pas accoutumée à de telles menaces ; il ne put néanmoins y répondre, parceque le Roi, qui ſortoit en ce moment, les appella tous deux ; mais elles graverent dans ſon ame un déſir de vengeance qu'il travailla toute ſa vie à ſatisfaire. Dès le même ſoir le Duc d'Anjou lui rendit toutes ſortes de mauvais offices auprès du Roi : il lui perſuada que jamais Madame ne conſentiroit d'être mariée avec le Roi de Navarre, avec qui on propoſoit de la marier, tant que l'on ſouffriroit que le Duc de Guiſe l'approchât, & qu'il étoit honteux de ſouffrir qu'un de ſes Sujets, pour ſatisfaire à ſa vanité, apportât de l'obſtacle à une choſe qui devoit donner la paix à la France.

Le Roi avoit déjà aſſez d'aigreur contre le Duc de Guiſe : ce diſcours l'augmenta ſi fort, que le voyant le lendemain comme

me il se présentoit pour entrer au Bal chez la Reine, paré d'un nombre infini de pierreries, mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte, & lui demanda brusquement où il alloit. Le Duc, sans s'étonner lui dit, qu'il venoit pour lui rendre ses très-humbles services; à quoi le Roi répliqua qu'il n'avoit pas besoin de ceux qu'il lui rendoit, se tournant sans le regarder. Le Duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la Salle, outré dans le cœur & contre le Roi, & contre le Duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle, & par une maniere de dépit, il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoutumé, joint que ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou de la Princesse de Montpensier, l'empêchoit de jetter les yeux sur elle. Le Duc d'Anjou les observoit soigneusement l'un & l'autre : les yeux de cette Princesse laissoient voir malgré elle quelque chagrin, lorsque le Duc de Guise parloit à Madame. Le Duc d'Anjou, qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit, en le prenant pour Monsieur de Guise, qu'elle avoit de la jalousie, espera de les broüiller; & se mettant auprès d'elle: C'est pour votre intérêt, Madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le Duc de

Guiſe ne mérite pas que vous l'ayïez choiſi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne ſçai que trop. Il vous trompe, Madame, & vous ſacrifie à ma Sœur, comme il vous l'a ſacrifiée. C'eſt un homme qui n'eſt capable que d'ambition; mais puiſqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'eſt aſſez; je ne m'oppoſerai point à une fortune que je méritois ſans doute mieux que lui; je m'en rendrois indigne, ſi je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre poſſede. C'eſt trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence; je ne veux pas y faire ſucceder la haine, en vous importunant plus long-tems de la plus fidelle paſſion qui fut jamais. Le Duc d'Anjou, qui étoit effectivement touché d'amour & de douleur, put à peine achever ces paroles; & quoiqu'il eût commencé ſon diſcours dans un eſprit de dépit & de vengeance, il s'attendrit en conſidérant la beauté de la Princeſſe, & la perte qu'il faiſoit en perdant l'eſpérance d'en être aimé. Deſorte que ſans attendre ſa réponſe, il ſortit du Bal, feignant de ſe trouver mal, & s'en alla chez lui rêver à ſon malheur. La Princeſſe de Montpenſier demeura affligée & troublée comme on ſe le peut imaginer. Voir ſa réputation & le

le secret de sa vie entre les mains d'un Prince qu'elle avoit maltraité, apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par son Amant, étoient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandoit un lieu destiné à la joye. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu, & aller souper ensuite chez la Duchesse de Montpensier sa Belle-mere, qui l'emmena avec elle. Le Duc de Guise qui mouroit d'impatience de lui conter ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou le jour précedent, la suivit chez sa Sœur. Mais quel fut son étonnement, lorsque voulant entretenir cette belle Princesse, il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables, & le dépit lui faisoit faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, sinon qu'elle l'accusoit d'infidélité & de trahison. Accablé de desespoir de trouver une si grande augmentation de douleur, où il avoit esperé de se consoler de tous ses ennuis, & aimant cette Princesse avec une passion qui ne pouvoit plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite, Madame, lui dit-il : je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance Royale n'auroit pû obtenir de moi : il m'en coûtera

tera ma fortune; mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la Duchesse sa Sœur, il s'en alla trouver à l'heure même les Cardinaux ses Oncles, & sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du Roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conduire son mariage avec la Princesse de Portien, duquel on avoit déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussi-tôt sçuë par tout Paris. Tout le monde fut surpris, & la Princesse de Montpensier en fut touchée de joye & de douleur. Elle fut bien aise de voir par-là le pouvoir qu'elle avoit sur le Duc de Guise, & elle fut fâchée en même-tems de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. Le Duc de Guise qui vouloit au moins que l'Amour le récompensât de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, pressa la Princesse de lui donner une audience particuliere, pour s'éclaircir des reproches injustes qu'elle lui avoit fait. Il obtint qu'elle se trouveroit chez la Duchesse de Montpensier sa Sœur, à une heure que cette Duchesse n'y seroit pas, & qu'il pourroit l'entretenir en particuliur. Le Duc de Guise eut la joye de se pouvoir
jetter

jetter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion, & de lui dire ce qu'il avoit souffert de ses soupçons. La Princesse ne pouvoit s'ôter de l'esprit ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou, quoique le procédé du Duc de Guise la dut entierement rassurer; elle lui apprit le juste sujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puisque le Duc d'Anjou sçavoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le Duc de Guise ne sçavoit par où se défendre, & étoit aussi embarrassé que la Princesse de Montpensier, à deviner ce qui avoit pu découvrir leur intelligence. Enfin dans la suite de leur conversation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter son mariage avec la Princesse de Portien, & d'abandonner celui de Madame qui lui étoit si avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalousie, puisque le jour du Ballet, elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le Duc de Guise lui dit qu'elle avoit eu intention de lui faire ce commandement; mais qu'assurément elle ne lui avoit pas fait. La Princesse lui soûtint le contraire. Enfin à force de disputer & d'approfondir, ils trouverent qu'il falloit qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits, & qu'elle-même eût appris au Duc d'Anjou

ce

ce qu'elle accusoit le Duc de Guise de lui avoir appris. Le Duc de Guise qui étoit presque justifié dans son esprit par son mariage, le fut entierement par cette conversation. Cette belle Princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avoit possedé autrefois, & qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, & lui permit de croire qu'elle n'étoit pas insensible à sa passion. L'arrivée de la Duchesse de Montpensier sa Belle-mere, finit cette conversation, & empêcha le Duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joye. Quelque tems après, la Cour s'en allant à Blois où la Princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le Roi de Navarre y fut conclu. Le Duc de Guise ne connoissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la Princesse, vit, avec joye, la conclusion de ce mariage, qui l'auroit comblé de douleur dans un autre tems. Il ne pouvoit si bien cacher son amour, que le Prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la Princesse sa femme de s'en aller à Champigny. Ce commandement lui fut rude; il fallut pourtant obéïr. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au Duc de Guise; mais elle se

trouva

trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin, après avoir bien cherché, elle jetta les yeux sur le Comte de Chabanes, qu'elle tenoit toujours pour son Ami, sans considérer qu'il étoit son Amant. Le Duc de Guise qui sçavoit à quel point ce Comte étoit ami du Prince de Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisît pour son Confident; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité, qu'elle le rassura : il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le Comte de Chabanes, qui avoit été toujours malade à Paris pendant le séjour de la Princesse de Montpensier à Blois, sçachant qu'elle s'en alloit à Champigny, la fut trouver sur le chemin pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses & mille amitiés, & lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quel fut son étonnement & sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit passionnément aimée du Duc de Guise, & qu'elle l'aimoit de la même sorte? Son étonnement & sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La Princesse qui étoit pleine de sa passion, & qui trouvoit un soulagement extrême à lui en parler,

ne prit pas garde à son silence, & se mit à lui conter jusques aux plus petites circonstances de son avanture. Elle lui dit, comme le Duc de Guise & elle étoient convenus de recevoir par son moyen les lettres qu'ils devoient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le Comte de Chabanes de voir que sa Maîtresse vouloit qu'il servît son Rival, & qu'elle lui en faisoit la proposition, comme d'une chose qui lui devoit être agréable. Il étoit si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentimens : il lui témoigna seulement la surprise où il étoit de voir en elle un si grand changement. Il espera d'abord que ce changement qui lui ôtoit toutes espérances, lui ôteroit aussi toute sa passion; mais il trouva cette Princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grace que lui avoit donné l'air de la Cour, qu'il sentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisoit sur sa tendresse & sur la délicatesse de ses sentimens pour le Duc de Guise, lui faisoient voir le prix du cœur de cette Princesse, & lui donnoient un désir de le posséder. Comme sa passion étoit la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire; car elle le fit résoudre de porter à

ſa Maîtreſſe les Lettres de ſon Rival. L'abſence du Duc de Guiſe donnoit un chagrin mortel à la Princeſſe de Montpenſier ; & n'eſperant du ſoulagement que par ſes Lettres, elle tourmentoit inceſſamment le Comte de Chabanes pour ſçavoir s'il n'en recevoit point, & ſe prenoit quaſi à lui de n'en avoir pas aſſez-tôt. Enfin, il en reçut par un Gentilhomme du Duc de Guiſe, & il les lui apporta à l'heure même, pour ne lui retarder pas ſa joye d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le ſoin de la lui cacher, & lui fit avaler à longs traits tout le poiſon imaginable, en lui liſant ces Lettres, & la réponſe tendre & galante qu'elle y faiſoit. Il porta cette réponſe au Gentilhomme avec la même fidélité avec laquelle il avoit rendu la Lettre à la Princeſſe; mais avec plus de douleur. Il ſe conſola pourtant un peu, dans la penſée que cette Princeſſe feroit quelque réfléxion ſur ce qu'il faiſoit pour elle, & qu'elle lui en témoigneroit de la reconnoiſſance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs, il prit la liberté de la ſupplier de penſer un peu à ce qu'elle lui faiſoit ſouffrir. La Princeſſe qui n'avoit dans la tête que le Duc de Guiſe, & qui ne trouvoit que lui ſeul digne de l'adorer,

trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le Comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avoit fait la premiere fois qu'il lui avoit parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi-bien que sa patience, fût extrême & à toutes épreuves, il quitta la Princesse, & s'en alla chez un de ses Amis dans le voisinage de Champigny, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvoit causer un si étrange procédé; mais néanmoins avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité, & par sa Lettre il lui disoit un éternel adieu. La Princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avoit tant de pouvoir; & ne pouvant se résoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avoit pour lui; mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui étoit tout-à-fait nécessaire, elle lui manda qu'elle vouloit absolument lui parler encore une fois, & après cela, qu'elle le laissoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. L'on est bien foible quand on est amoureux. Le Comte revint, & en moins d'une heure, la beauté de la Princesse de Montpensier, son esprit, & quelques paroles obligeantes, le rendirent plus soumis qu'il n'avoit jamais été, & il lui donna même des Lettres du Duc de Guise, qu'il venoit de recevoir. Pendant

ce tems, l'envie qu'on eut à la Cour d'y faire venir les Chefs du Parti Huguenot, pour cet horrible dessein qu'on exécuta le jour de la Saint Barthelemy, fit que le Roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les Princes de la Maison de Bourbon, & tous ceux de la Maison de Guise. Le Prince de Montpensier retourna à Champigny, pour achever d'accabler la Princesse sa femme par sa présence. Le Duc de Guise s'en alla à la Campagne, chez le Cardinal de Lorraine son Oncle. L'amour & l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la Princesse de Montpensier, que sans considérer ce qu'il hazardoit pour elle & pour lui, il feignit un voyage, & laissant tout son train dans une petite Ville, il prit avec lui ce seul Gentilhomme qui avoit déja fait plusieurs voyages à Champigny, & il s'y en alla en poste. Comme il n'avoit point d'autre adresse que celle du Comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même Gentilhomme, par lequel ce Gentilhomme le prioit de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquoit. Le Comte de Chabanes croyant que c'étoit seulement pour recevoir des Lettres du Duc de Guise, l'alla trouver; mais il fut extrêmement surpris, quand il vit le Duc de Guise, & il n'en fut pas moins affligé. Ce Duc, occupé de son

dessein, ne prit non-plus garde à l'embarras du Comte, que la Princesse de Montpensier avoit fait à son silence, lorsqu'elle lui avoit conté son amour. Il se mit à lui exagerer sa passion, & à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement s'il ne lui faisoit obtenir de la Princesse la permission de la voir. Le Comte de Chabanes lui répondit froidement, qu'il diroit à cette Princesse tout ce qu'il souhaitoit qu'il lui dit, & qu'il viendroit lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigny, combattu de ses propres sentimens; mais avec une violence qui lui ôtoit quelquefois toute sorte de connoissance. Souvent il prenoit résolution de renvoyer le Duc de Guise, sans le dire à la Princesse de Montpensier; mais la fidélité exacte qu'il lui avoit promise, changeoit aussi-tôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle sans sçavoir ce qu'il devoit faire; & apprenant que le Prince de Montpensier étoit à la chasse, il alla droit à l'appartement de la Princesse, qui le voyant troublé, fit retirer aussi-tôt ses Femmes pour sçavoir le sujet de ce trouble. Il lui dit, en se modérant le plus qu'il lui fut possible, que le Duc de Guise étoit à une lieuë de Champigny, & qu'il souhaitoit passionnément de la voir. La Princesse fit un grand cri à cette nouvelle, & son embarras ne fut

gueres moindre que celui du Comte. Son amour lui présenta d'abord la joye qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit si tendrement. Mais quand elle pensa combien cette affection étoit contraire à la vertu, & qu'elle ne pouvoit voir son Amant, qu'en le faisant entrer la nuit chez elle, à l'insçu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le Comte de Chabanes attendoit sa réponse, comme une chose qui alloit décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la Princesse par son silence, il prit la parole, pour lui représenter tous les périls où elle s'exposeroit par cette entrevuë, & voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce discours pour ses intérêts, il lui dit : Si après tout ce que je viens de vous représenter, Madame, votre passion est la plus forte, & que vous désiriez voir le Duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidéles que moi pour se la procurer. Oüi, Madame, si vous le voulez, j'irai querir le Duc de Guise dès ce soir ; car il est trop périlleux de le laisser plus long-tems où il est, & je l'amenerai dans votre appartement. Mais

par où & comment, interrompit la Princeſſe. Ha ! Madame, s'écria le Comte, c'en eſt fait, puiſque vous ne délibérez plus que ſur les moyens. Il viendra, Madame, ce bienheureux Amant, je l'amènerai par le Parc : donnez ordre ſeulement à celle de vos Femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baiſſe préciſément à minuit le petit Pont-levis qui donne de votre Anti-chambre dans le Parterre, & ne vous inquiétez pas du reſte. En achevant ces paroles, il ſe leva, & ſans attendre d'autre conſentement de la Princeſſe de Montpenſier, il remonta à cheval & vint trouver le Duc de Guiſe qui l'attendoit avec une impatience extrême. La Princeſſe de Montpenſier demeura ſi troublée, qu'elle fut quelque tems ſans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeller le Comte de Chabanes pour lui défendre d'amener le Duc de Guiſe; mais elle n'en eut pas la force. Elle penſa que ſans le rappeller, elle n'avoit qu'à ne point faire abaiſſer le Pont : elle crut qu'elle continueroit dans cette réſolution. Quand l'heure de l'aſſignation approcha, elle ne put réſiſter davantage à l'envie de voir un Amant qu'elle croyoit ſi digne d'elle, & elle inſtruiſit une de ſes Femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le Duc de Guiſe dans ſon apparte-

partement. Cependant, & ce Duc & le Comte de Chabanes approchoient de Champigny; mais dans un état bien différent. Le Duc abandonnoit ſon ame à la joye & à tout ce que l'eſpérance inſpire de plus agréable & le Comte s'abandonnoit à un déſeſpoir & à une rage qui le pouſſerent mille fois à donner de ſon épée au-travers du corps de ſon Rival. Enfin, ils arriverent au Parc de Champigny, où ils laiſſerent leurs chevaux à l'Ecuyer du Duc de Guiſe; & paſſant par des brêches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans le Parterre. Le Comte de Chabanes au milieu de ſon déſeſpoir avoit toujours quelque eſpérance que la raiſon reviendroit à la Princeſſe de Montpenſier, & qu'elle prendroit enfin la réſolution de ne point voir le Duc de Guiſe. Quand il vit ce petit Pont abaiſſé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire; & ce fut auſſi alors qu'il fut tout prêt à ſe porter aux dernieres extrémités. Mais venant à penſer que s'il faiſoit du bruit, il ſeroit oüi apparemment du Prince de Montpenſier, dont l'Appartement donnoit ſur le même Parterre, & que tout ce déſordre tomberoit enſuite ſur la perſonne qu'il aimoit le plus, ſa rage ſe calma à l'heure même, & il acheva de conduire le Duc de Guiſe aux pieds de ſa Princeſſe. Il ne put ſe réſoudre

à être témoin de leur conversation, quoique la Princesse lui témoignât le souhaiter, & qu'il l'eût bien souhaité lui même. Il se retira dans un petit passage qui étoit du côté de l'Appartement du Prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui ayent jamais occupé l'esprit d'un Amant. Cependant quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le Pont, le Prince de Montpensier, qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, & fit lever un de ses Valets de Chambre pour voir ce que c'étoit. Le Valet de Chambre mit la tête à la fenêtre, & au travers de l'obscurité de la nuit, il apperçut que le Pont étoit abaissé. Il en avertit son Maître, qui lui commanda en même-tems d'aller dans le Parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après il se leva lui même, étant inquietté de ce qu'il lui sembloit avoir oüi marcher quelqu'un, & il s'en vint droit à l'Appartement de la Princesse sa femme, qui répondoit sur le Pont. Dans le moment qu'il approchoit de ce petit passage où étoit le Comte de Chabanes, la Princesse de Montpensier qui avoit quelque honte de se trouver seule avec le Duc de Guise, pria plusieurs fois le Comte d'entrer dans sa Chambre : il s'en excusa toujours; & comme elle l'en pressoit davantage,

tage, possedé de rage & de fureur, il lui répondit si haut, qu'il fut oüi du Prince de Montpensier; mais si confusément que ce Prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du Comte. Une pareille avanture eût donné de l'emportement à un esprit & plus tranquille & moins jaloux. Aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage & de la fureur dans celui du Prince : il heurta aussi-tôt à la porte avec impétuosité, criant pour se faire ouvrir : il donna la plus cruelle surprise de monde à la Princesse, au Duc de Guise, & au Comte de Chabanes. Le dernier entendant la voix du Prince, comprit d'abord qu'il étoit impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la Chambre de la Princesse sa femme : & la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvoit le Duc de Guise, Madame de Montpensier auroit la douleur de le voir tuer à ses yeux, & que la vie même de cette Princesse ne seroit pas en sûreté, il se résolut par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une Maîtresse ingrate & un Rival aimé. Pendant que le Prince de Montpensier donnoit mille coups à la porte, il vint au Duc de Guise, qui ne sçavoit quelle résolution prendre, & il le mit entre les mains de cette Femme de

Madame de Montpensier, qui l'avoit fait entrer par le Pont, pour le faire sortir par le même lieu, pendant qu'il s'exposeroit à la fureur du Prince. A peine le Duc étoit hors de l'Antichambre, que le Prince ayant enfoncé la porte du passage, entra dans la Chambre comme un homme possédé de fureur, & qui cherchoit sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le Comte de Chabanes, & qu'il le vit immobile, appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse étoit peinte, il demeura immobile lui-même, & la surprise de trouver, seul & la nuit, dans la Chambre de sa femme, l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princesse étoit à demi-évanoüie sur des carreaux, & jamais peut-être la Fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin, le Prince de Montpensier qui ne croyoit pas voir ce qu'il voyoit, & qui vouloit démêler ce cahos où il venoit de tomber, adressant la parole au Comte, d'un ton qui faisoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui : Que vois-je, lui dit il ? Est-ce une illusion ou une vérité ? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chérement, choisisse ma femme entre toutes les autres femmes pour la séduire ? Et vous, Madame, dit il à la Princesse, en se tournant de

de son côté, n'étoit-ce point assez de m'ôter votre cœur & mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvoit consoler de ces malheurs. Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, & éclaircissez-moi d'une avanture que je ne puis croire telle qu'elle me paroît. La Princesse n'étoit pas capable de répondre, & le Comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler. Je suis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, & indigne de l'amitié que vous avez euë pour moi; mais ce n'est pas de la maniere que vous pouvez vous l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous & plus désespéré : je ne sçaurois vous en dire davantage; ma mort vous vengera, & si vous voulez me la donner tout-à-l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agréable. Ces paroles prononcées avec une douleur mortelle, & avec une air qui marquoit son innocence, au lieu d'éclaircir le Prince de Montpensier, lui persuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque mystére dans cette avanture, qu'il ne pouvoit deviner; & son désespoir s'augmentant par cette incertitude : Otez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles; je n'y comprens rien. Vous devez cet éclaircissement à mon amitié, vous le devez à
ma

ma modération : car tout autre que moi auroit déjà vengé ſur votre vie un affront ſi ſenſible. Les apparences ſont bien fauſſes, interrompit le Comte : Ah ! c'eſt trop, répliqua le Prince, il faut que je me venge, & puis je m'éclaircirai à loiſir. En diſant ces paroles, il s'approcha du Comte de Chabanes, avec l'action d'un homme emporté de rage. La Princeſſe craignant quelque malheur, (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, ſon mari n'ayant point d'épée) ſe leva pour ſe mettre entre deux. La foibleſſe où elle étoit la fit ſuccomber à cet effort ; comme elle approchoit de ſon mari, elle tomba évanoüie à ſes pieds. Le Prince fut encore plus touché de cet évanoüiſſement, qu'il n'avoit été de la tranquillité où il avoit trouvé le Comte lorſqu'il s'étoit approché de lui ; & ne pouvant plus ſoûtenir la vuë de deux perſonnes qui lui donnoient des mouvemens ſi triſtes, il tourna la tête de l'autre côté, & ſe laiſſa tomber ſur le lit de ſa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le Comte de Chabanes pénétré de repentir d'avoir abuſé d'une amitié dont il recevoit tant de marques & ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, ſortit bruſquement de la Chambre, & paſſant par l'Appartement du Prince, dont il trouva les portes ouvertes,

vertes, il descendit dans la cour; il se fit donner des chevaux, & s'en alla dans la campagne, guidé par son seul désespoir. Cependant le Prince de Montpensier qui voyoit que la Princesse ne revenoit point de son évanoüissement, la laissa entre les mains de ses Femmes, & se retira dans sa Chambre avec une douleur mortelle. Le Duc de Guise qui étoit sorti heureusement du Parc, sans sçavoir quasi ce qu'il faisoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigny de quelques lieuës; mais il ne put s'éloigner sans sçavoir des nouvelles de la Princesse. Il s'arrêta dans une Forêt, & envoya son Ecuyer pour apprendre du Comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible avanture. L'Ecuyer ne trouva point le Comte de Chabanes; mais il apprit d'autres personnes, que la Princesse de Montpensier étoit extraordinairement malade. L'inquiétude du Duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son Ecuyer, & sans la pouvoir soulager il fut contraint de s'en retourner trouver ses Oncles, pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'Ecuyer du Duc de Guise lui avoit rapporté la vérité, en lui disant que Madame de Montpensier étoit extrêmement malade; car il étoit vrai que si-tôt que ses Femmes l'eurent mise dans son lit, la fiévre lui prit si violem-

violemment, & avec des rêveries si horribles, que dès le second jour l'on craignit pour sa vie. Le Prince feignit d'être malade, afin que l'on ne s'étonnât point de ce qu'il n'entroit pas dans la Chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la Cour, où l'on rappelloit tous les Princes Catholiques pour exterminer les Huguenots, le retira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris, ne sçachant ce qu'il avoit à espérer ou à craindre du mal de la Princesse sa femme. Il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les Huguenots, en la personne d'un de leurs Chefs, l'Amiral de Châtillon, & deux jours aprés l'on fit cet horrible massacre si renommé par toute l'Europe. Le pauvre Comte de Chabanes, qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des Fauxbourgs de Paris, pour s'abandonner entierement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruïne des Huguenots. Les personnes chez qui il s'étoit retiré l'ayant reconnu, & s'étant souvenuës qu'on l'avoit soupçonné d'être de ce parti, le massacrerent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. Le matin, le Prince de Montpensier allant donner quelques ordres hors la Ville, passa dans la ruë où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle;

cle ; ensuite son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur ; mais le souvenir de l'offense qu'il croyoit avoir reçuë du Comte, lui donna enfin de la joye ; & il fut bien-aise de se voir vengé par les mains de la Fortune. Le Duc de Guise occupé du désir de venger la mort de son pere, & peu après rempli de la joye de l'avoir vengée, laissa peu-à-peu éloigner de son ame le soin d'apprendre des nouvelles de la Princesse de Montpensier ; & trouvant la Marquise de Noirmoustier, personne de beaucoup d'esprit & de beauté, & qui donnoit plus desspérance que la Princesse ; s'y attacha entierement, & l'aima avec une passion démesurée, & qui lui dura jusques à la mort. Cependant, après que le mal de Madame de Montpensier fût venu au dernier point, il commença à diminuer. La raison lui revint, & se trouvant un peu soulagée par l'absence du Prince son mari, elle donna quelque espérance de sa vie. Sa santé revenoit pourtant avec grande peine, par le mauvais état de son esprit ; & son esprit fut travaillé de nouveau, quand elle se souvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du Duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle s'enquit de ses Femmes si elles n'avoient vû personne, si elles n'avoient point de lettres ; & ne trouvant rien de ce qu'elle

eut

eut souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hazardé pour un homme qui l'abandonnoit. Ce lui fut encore un nouvel accablement, d'apprendre la mort du Comte de Chabanes, qu'elle sçut bien-tôt par les soins du Prince son mari. L'ingratitude du Duc de Guise lui fit ressentir plus vivement la perte d'un homme dont elle connoissoit si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressans, la remirent bien-tôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle étoit sortie. Et comme Madame de Noirmoustier étoit une personne qui prenoit autant de soin de faire éclater ses galanteries, que les autres en prennent de les cacher, celles de Monsieur de Guise & d'elle étoient si publiques, que toute éloignée & toute malade qu'étoit le Princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtés, qu'elle n'en put douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son Mari, le cœur de son Amant, & le plus parfait Ami qui fut jamais. Elle mourut dans peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles Princesses du monde, & qui auroit été sans doute la plus heureuse, si la vertu & la prudence eussent conduit toutes ses actions.

LE TEMPLE DE LA PARESSE.

A Madame de ****

JE ne sçaurois plus me défendre de faire des Vers, pour vous, puisque vous me l'ordonnez; mais je vous avertis de bonne foi, Madame, que ce n'est pas la maniere de s'expliquer la plus sincere, quoique ce puisse être quelquefois la plus agréable. La Prose seule semble être le langage du cœur, & la Poësie celui de l'esprit. On déguise d'ordinaire ce qu'on ajuste avec tant de soin : & les personnes qui font connoître leur passion avec cet éclat, ou celles qui démandent des preuves d'affection de cette nature, pensent plus à leur gloire qu'à leur Amour.

Que je crains, aimable inhumaine,
Que vous connoissiez peu cette agréable peine
Qui fait le plaisir d'un Amant !
Un cœur dans les transports d'une amoureuse atteinte,

Pressé d'exprimer son tourment,
Du langage des Dieux fait la dure contrainte,
Et meurt s'il differe un moment.

Mais n'importe, Madame, il ne m'est pas possible de laisser passer la moindre occassion de vous plaire; il faut toujours vous obéïr. Cependant pour ne renoncer pas tout-à-fait à mes droits d'oisiveté, ni à la paresse dont vous m'accusez, & dont je vous louë, je vous déclare que comme de nos jours on a bien entrepris de bâtir un Temple à la Mort, j'en ai avec la même autorité élevé un à la Paresse; & que je prétens, en représentant fidellement en ce lieu la divinité qu'on y revere, vous y dépeindre si naïvement que vous vous y connoissiez vous-même, afin que vous ne puissiez à l'avenir m'accuser d'obéïr qu'à vous, quand il semblera que je ne ferai rien que pour elle.

Dans un climat heureux où la nature étale
De ses riches trésors la beauté sans égale,
Sous un Ciel toujours pur, agréable & serein,
Est un paisible lieu dont le fertile sein,
Chargé de tous les biens que produit la Nature,
Y fait naître les fleurs & les fruits sans culture:
Les offre sans travail, & les expose à tous,

Pour

Pour fournir aux mortels ce qu'il a de plus doux ;
Il ôte jusqu'aux soins que donne l'espérance,
Et les comble en tout tems d'une heureuse abondance :
L'air à peine est ému par les jeunes Zéphirs ;
Ils gardent pour ces lieux leurs plus tendres soupirs,
Qui des sombres forêts animant le feüillage,
Sur un tapis de fleurs semblent peindre l'ombrage,
Dont les voiles épais percés des traits du jour,
Font voir sur le gazon mille chiffres d'amour :
Le Myrthe & le Jasmin de leurs branches fleuries,
Opposent leur émail à celui des prairies :
Là, d'un cours incertain les tranquilles ruisseaux
Roulent sans murmurer le crystal de leurs eaux :
L'amour dans ces beaux lieux adoucit toutes choses,
Foule aux pieds les soucis & désarme les roses :
On y vit sans chagrin, bien qu'on soit amoureux,
Et l'on n'y voit jamais que des amans heureux.

C'est en cet aimable lieu où j'ai élevé mes

mes Autels : mais comme la Pareſſe ne conſeilla jamais de faire les choſes qu'avec négligence & avec facilité, je paſſerai des Vers à la Proſe quand il me ſera plus commode de m'expliquer ainſi : je ne ferai point même d'effort pour rendre mes Vers plus doux, leurs rimes plus riches, ni ma Proſe plus polie. Pour vous, Madame, de votre côté, donnez-vous bien de garde de douter un moment de tout ce que je vous en dirai.

Il faut vous en fier à moi,
Croyez tout ceci véritable,
Je vous le donne enfin comme article de fable,
En matiere de Vers, c'eſt article de foi.

Ne craignez point que je m'aille embarraſſer dans une grande deſcription de mon Ouvrage ; que je vous entretienne trop long-tems d'Architecture, ni que je vous en parle auſſi magnifiquement qu'on pourroit faire.

Du ſuperbe Palais du plus grand Roi du monde,
Dont la ſtructure ſans ſeconde,
Que le tems ne pourra ternir,
Fera par ſa pompe connoître

Le

Le plus fameux des Rois que la France ai vû naître
A tous les siécles à venir.

Je n'ai pourtant pu m'empêcher de faire les murailles de ce Temple de Marbre blanc, relevées au-dehors par des bas-reliefs, où sont représentées entre des colomnes de Jaspe, les figures de plusieurs personnes, dont la plus grande partie sont couchées sur des lits de gazon, ou sur des fleurs. Quelques-unes paroissent endormies, les autres semblent s'éveiller: leurs habits sont faits de Marbre de toutes les couleurs. Que si vous trouvez que j'aye employé une trop riche matiere, ne vous imaginez pas que je m'en sois beaucoup tourmenté; j'ai pris la premiere qui s'est présentée à mon imagination: & j'ai eu aussi peu de peine & aussi-tôt fait le Porphyre que la pierre ordinaire. Souvenez-vous de plus:

Qu'on ne sçait à quoi on s'engage,
Quand on entreprend de bâtir:
Lorsqu'on a commencé, l'on en veut bien sortir,
Et quiconque entreprend un magnifique ouvrage,
Ne doit rien épargner de rare ni de grand:
Pour moi quand je traçai ce fameux bâtiment,

Apollon

Apollon me promit d'en faire la dépense :
Ainsi je ne crus point qu'il fût de conséquence
De bâtir trop pompeusement
Sur ce solide fondement.

En un mot, toutes les pierres s'y sont assemblées au son de la Lyre, comme elles firent autrefois, & je pourrois bien encore vous entretenir d'une Architrave, d'une Frise & d'une Corniche, qui ne m'ont pas plus coûté que tout le reste, & qui régnent sur tout l'ouvrage; mais je ne vous en dirai pas un seul mot. Car assurément,

Quand des termes de l'Art un peu trop l'on s'entrave,
Sans sçavoir pourquoi ni comment,
Entre la Frise & l'Architrave,
Le Lecteur fatigué laisse le bâtiment.

Je vous assure au moins que j'ai vu tomber, de cette sorte, plusieurs édifices des plus magnifiques du monde. Pour éviter donc que le mien ne coure cette fortune, je ne vous entretiendrai pas davantage de ce que l'on y voit au-dehors : Je vous dirai seulement l'inscription qui est gravée sur son frontispice :

Venez aimables Paresseuses,

Dans

Dans vos plus négligés & plus charmans atours,
Ici tranquillement on rêve à ses amours :
Des plus parfaits Amans les troupes amoureuses
Arrivent ici tous les jours.

Ne vous imaginez point, Madame, qu'il y ait personne pour en garder les portes : l'oisiveté qui est à l'entrée, est douce & facile à tout le monde. Pour l'amour, il n'a garde de s'en mêler, lui à qui cette Divinité fut de tout tems si favorable.

Ce Dieu le plus aimable & le plus craint de tous,
Dont les inévitables coups
Ont l'art de nous blesser & celui de nous plaire,
Lui qui sçait à nos maux mêler un si grand bien,
L'amour, sera toujours la précieuse affaire
De tous ceux qui ne feront rien.

En entrant on voit à main droite le Tableau d'un païsage agréable où paroissent diverses personnes ; quelques-unes, les bras croisés, assises auprès d'une fontaine ; les autres, appuyées négligemment contre les arbres. Leur douce mélancolie semble leur avoir fait oublier toutes les choses du monde, & par ces Vers qui

sont au-bas du Tableau, elles semblent expliquer ainsi leurs sentimens.

Charmant oubli des chagrins de la vie;
Agréable repos dont une ame est ravie,
Douces heures d'oisiveté,
Momens plus précieux que tous ceux qu'on employe,
Dont l'heureuse tranquillité
Sçait porter dans nos cœurs une parfaite joye:
Le peuple en vain charmé d'un sot empressement,
Vous gloze, vous blâme, ou vous gronde;
Si l'on passe ses jours nonchalamment
L'on sent des doux plaisirs ce qu'ils ont de charmant,
Et la paresse enfin régne sur le beau monde.

Dans un autre Tableau plusieurs Amours se réjouïssent de l'arrivée du Printems, qu'on y voit représenté par des arbres couverts de fleurs & par une campagne riante: il se jouent ensemble & s'amusent à chercher par tout ces petits animaux paresseux qui passent une partie de leur vie dans le sommeil, qui ne s'éveillent jamais que dans la belle saison, & qui demeurent assoupis jusques à ce que l'Amour les vienne avertir qu'il est tems de chercher leurs semblables. Ces Vers sont écrits au-bas.

De

De quoi vous sert, mortels, la peine & le tourment ?
Qu'aucun soin ne vous importune,
S'il plaît à l'aveugle fortune,
Les biens vous viendront en dormant.

De ce même côté est un autre Tableau, où auprès d'une grande Ville on apperçoit des jardins agréables. Là, paroît une troupe de gens qui par des marques particulieres qui les font connoître, représentent ces célébres Sçavans de l'antiquité qu'on accusoit de mettre le souverain bien dans les plaisirs, quoiqu'ils crussent qu'il consistât principalement en la tranquillité & dans le repos auquel ils trouvoient tant de charmes, & qu'ils ont bien voulu que l'oisiveté & le peu de soin des choses du monde fit la félicité éternelle de leurs Dieux ; ce qu'ils font entendre par ces Vers.

Fuyez ces incertains désirs
Que l'inquiétude vous donne,
Suivez les tranquilles plaisirs,
Délivrez-vous de soins, n'en donnez à personne ;
Ne soyez défians, envieux ni jaloux ;
Evitez le chagrin, la haine & la colere,
N'ayez d'autre maître que vous ;

Coulez vos plus beaux jours sans avoir rien à faire,

Et vous vivrez aussi contens que nous.

De l'autre côté vous verrez la représentation d'une nuit paisible, où l'on apperçoit des gens qui vont vers un Autel dédié à la Paresse. Il est au milieu d'une petite grotte que le hazard & la nature seule semblent avoir formé dans un rocher. Ils y portent en sacrifice ces animaux orgueilleux, qui par leurs chants importuns troublent le silence de la nuit, & éveillent tout le monde au point du jour: crime capital que la Paresse ne pardonna jamais. Pour la façon de faire les sacrifices, on n'y fait pas grande cérémonie; & voici comme on en use ordinairement.

Lorsque le triste Coq tombe du coup mortel,
Sans que personne s'inquiette,
Si l'offrande est bien ou mal faite,
On se couche auprès de l'Autel.

On entrevoit dans un autre Tableau des personnes qui sont assises l'une auprès de l'autre, qu'on a peine à découvrir à travers des branches de plusieurs arbres; & au bas sont écrits ces Vers:

L'amour doit avecque prudence

Se dérober aux yeux de tous,
Craindre les Curieux & chercher le silence
Dans ses mystéres les plus doux.

Dans un autre est représenté le Triomphe de la Paresse, où sont peints tous les Grands-Hommes qu'elle a sçu charmer. Vous me dispenserez de mettre ici leurs noms; car pour vous le dire franchement, il y en a beaucoup que je ne connois point, & leur nombre est si grand qu'il seroit ennuyeux de vous en entretenir. Voici aumoins comme la Paresse en parle elle-même:

Si je voulois nommer tous ceux que mon pouvoir
A sçu ranger sous mon Empire;
J'aurois trop de peine à le dire:
Et si quelqu'un le veut sçavoir,
Dans l'Histoire il le pourra voir:
La lira qui la voudra lire.

Au-reste, Madame, cet aimable séjour n'est fréquenté que par des personnes bien faites: toutes celles qui y arrivent, ont une aimable langueur, qui leur donne mille charmes. Elle leur est tellement naturelle, qu'elles semblent être nées lasses. Relever leur coëffe, ou attacher un ruban, est une grande affaire pour elles. Aussi ne sont-elles pas plutôt arrivées,

qu'elles se reposent nonchalamment sur des carreaux.

Mille petits Amours ont le soin de donner,
Et de cueillir des fleurs nouvelles,
Pour semer sous les pas, & pour en couronner
L'aimable troupe de ces Belles.
Pour celle qu'on révere en ces paisibles lieux,
On la voit sur un lit négligemment couchée,
Sa tête sur un bras est à demi-panchée,
Une douce langueur paroît dans ses beaux yeux;
De ses cheveux épars les ondes négligées
Montrent par un air si charmant,
Que les grandes Beautés pour être bien parées,
N'ont besoin d'aucun ornement.

Si je la représentois telle qu'elle est dans mon cœur, tout le monde vous connoîtroit à cette peinture; & bien qu'il n'y allât point de votre gloire, puisque je ne suis pas de ces Amans heureux, que l'honneur de leur Dame oblige à cacher leur bonne fortune, je veux bien toutefois ne vous décrire pas si particulierement. Vous me tiendrez compte de cette discrétion, si vous voulez: ce n'est pas qu'il ne me fût plus utile auprès de vous de sça-

voir

voir cacher mon peu de mérite, que toute autre chose.

Il faudroit un secret pour couvrir mes défauts,
Et je serois heureux dans mes peines discrettes,
De cacher le peu que je vaux,
Comme je sçai cacher les faveurs qu'on m'a faites.

Cependant pour revenir à notre Divinité, & pour vous faire connoître en quelque sorte son pouvoir, je n'ai qu'à vous dire qu'elle se sert si bien de tout l'esprit de ceux qu'elle gouverne, qu'elle ne manqua jamais de leur fournir de raison pour tout ce qui leur est le plus agréable & le plus commode; & que même en sa tranquillité elle est si semblable à la sagesse, qu'on peut s'y tromper facilement, & dire même en sa faveur, que par des charmes secrets qu'elle porte dans notre ame, elle nous rend bien plus heureux que cette grandeur de courage tant vantée, qui par des efforts violens prétend nous mettre au-dessus de l'ambition, & nous consoler de nos pertes.

Qu'enfin la charmante Paresse,
Plus habile que la Sagesse,
Par de moins pénibles moyens,
Sans qu'aucun soin nous importune,

Nous fait mépriser la Fortune,
Et seule nous tient lieu de tous les autres biens.

Pour le lieu où elle reçoit ces hommages, c'est sur un lit qui lui sert d'Autel dans le fond de son magnifique Temple. Elle paroît là bien mollement couchée. Une petite troupe d'Amours est représentée autour ; les uns sont étendus sur des carreaux ; les autres à demi-couchés, font tomber adroitement leurs compagnons, & les tirent pour les abattre auprès d'eux. Ils tâchent même de faire une semblable malice à toutes les personnes qui arrivent.

Si lorsqu'on voit quelqu'un à bas,
On ne peut s'empêcher de rire,
Pourroit on me blâmer de dire,
Puisqu'en tout sexe on peut faire un faux pas,
Qu'en une moins rude infortune,
Quand l'Amour veut qu'il en arrive ainsi,
Il ne soit bien plaisant aussi
De rire aux dépens de quelqu'une ?

Il faut aumoins être une partie de sa vie couché, si l'on veut obéïr à la Paresse, suivre ses conseils, & la respecter comme elle l'ordonne. La plus grande occupation qu'elle puisse permettre aux Belles,

les, c'est de badiner avec leur éventail en Eté, & avec leur manchon en Hyver. Pour les hommes sur lesquels elle régne, il faut bien aussi qu'ils soient faits à leur badinage.

L'on a vu de tout tems que parmi les blondins.
Les plus heureux sont les badins;
Que dans les amoureux mystéres,
Les prudens, les discrets font plus mal leurs affaires.
La sagesse en Amour est un bien dangereux;
Dans ce calme fatal se font tous les naufrages
Des cœurs les plus touchés & les plus amoureux:
Soit dit sans offenser ces graves personnages,
Qu'un respect éternel rend toujours malheureux:
En Amour, les plus foux sont toujours les plus sages.

Enfin, Madame, badiner agréablement est un des plus assurés moyens de parvenir. Toutes nos Paresseuses y réüssissent si bien, qu'il n'y a rien de si charmant: leur joye remplie d'une aimable langueur est douce, pleine de petites façons spirituelles, accompagnées incessamment de petits mots, qui leur sont tellement propres & d'un tour si particulier, qu'on

qu'on ne peut les entendre sans en être charmé, ni les rapporter sans leur ôter ce je ne sçai quoi qui les rend si agréables. C'est ainsi que ceux qui veulent être heureux doivent badiner avec elles, & qu'ils cherchent à leur dire continuellement des choses qui leur plaisent.

Car qui commence à divertir,
A déja sçu trouver l'heureux secret de plaire;
Et pour lors un adroit & bienheureux Amant,
Sans craindre les effets d'une feinte colere,
Ni sans penser qu'il s'en peut repentir,
Doit hazarder, être un peu téméraire,
Tourner tout si badinement,
Qu'il puisse radoucir le cœur le plus sauvage:
Se gouverner si plaisamment,
Qu'en des choses de rien dans le commencement
Il puisse à badiner, engager la plus sage.
S'il n'a point ce talent, il ne peut être heureux:
Car pour bien badiner, il faut badiner deux,
Et c'est là le secret de tout le badinage.

Des deux côtés de l'Autel, ou du lit de notre Divinité, on apperçoit comme deux grottes admirables; l'une est dédiée au Sommeil, & l'autre à la Rêverie. Au milieu de celle du Sommeil est suspenduë une

une lampe de geais noir, enrichie de quantité de pierreries; & quoiqu'elle donne peu de clarté à travers de sa sombre lumiere, dans plusieurs grandes glaces de cristal taillées à différentes faces, l'on voit l'image des tableaux dont cette grotte est ornée. Ils paroissent presque tous dans chaque miroir : mais comme ils n'y paroissent pas entiers, on voit en même tems un morceau de païsage, une petite partie d'un château, le visage d'une Belle, les aîles d'un Amour, ou les ruines d'un vieux Palais. Ainsi cela ne représente pas mal la confusion des songes qui accompagnent d'ordinaire le sommeil. Ce sont eux qui prennent le soin d'orner cette grotte, qui la parent & l'enrichissent de tout ce qui leur vient en fantaisie : il n'y a rien de beau ni de désagréable, qu'ils n'y mettent quelquefois : au moins ils ont cela de bon qu'ils font de la peine aux personnes les plus heureuses, ils sçavent consoler les plus infortunées, & comme je vous ai pu dire autrefois,

Ils charment les plus misérables,
Ils sçavent contenter les plus ardens désirs,
Et par l'appas trompeur de mille faux plaisirs,
Soulager des maux véritables.
Ils trompent, il est vrai, mais agréablement :
Si leurs biens ne sont que mensonge,

N'en

N'en est-il pas ainsi du bonheur plus charmant,
Et quand il est passé, n'est-il pas comme un songe ?

La grotte de la Rêverie est plus réguliérement ornée : les Tableaux qui l'enrichissent & qui la parent, bien qu'ils soient composés de tous les objets qu'on se puisse imaginer, ne laissent pas d'avoir quelque liaison & quelque suite entr'eux. Au haut de la voûte, qui est ornée de plusieurs peintures excellentes, sont écrits ces Vers :

Doux transports qui naissez des plus ardens désirs,
Agréable entretien qu'un parfait Amour donne,
Pensers délicieux où le cœur s'abandonne,
Espoir & souvenir des plus charmans plaisirs,
L'Amour, ce Dieu puissant qui vous a donné l'être,
Auroit sans moi peine à vous soûtenir ;
Et si c'est lui qui vous fait naître,
J'ai des charmes secrets pour vous entretenir.

Au moins, Madame, c'est de cette Rêverie douce & agréable que j'ai appris tout ce que je viens de vous dire. Que si ma passion l'a entretenuë si long-tems pour vous plaire, songez un peu que vous lui devez quelque reconnoissance, & qu'un galant

galant homme fonde bien plutôt son espérance sur les sentimens de son cœur, que sur les loüanges qu'on peut donner à son esprit.

Et sans mentir je puis vous dire,
Qu'Amour qui cause mon tourment,
M'a fait rêver ce que je viens d'écrire,
Moins en faiseur de Vers, qu'en véritable Amant.

Je porterois cette rêverie encore bien plus loin, si je n'étois obligé de me rendre à la Paresse ma Souveraine ; & vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Madame, de ce que j'ai dit, lorsque j'ai voulu faire sa peinture. Je me sacrifie donc tout entier à elle, & pour lui plaire je finis cet Ouvrage, étant bien assuré que de quelque façon que j'en sorte, la fin couronnera l'œuvre à son égard, puisqu'elle finira la peine que j'ai euë de l'écrire, & celle que vous avez euë de le voir.

Fin du Tome Troisiéme.

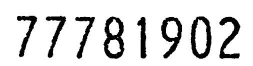
TABLE

DE PIÉCES CONTENUËS dans ce Tome Troisiéme.

Epitre

TABLE.

Fin de la Table du Tome Troisiéme.


77781902

